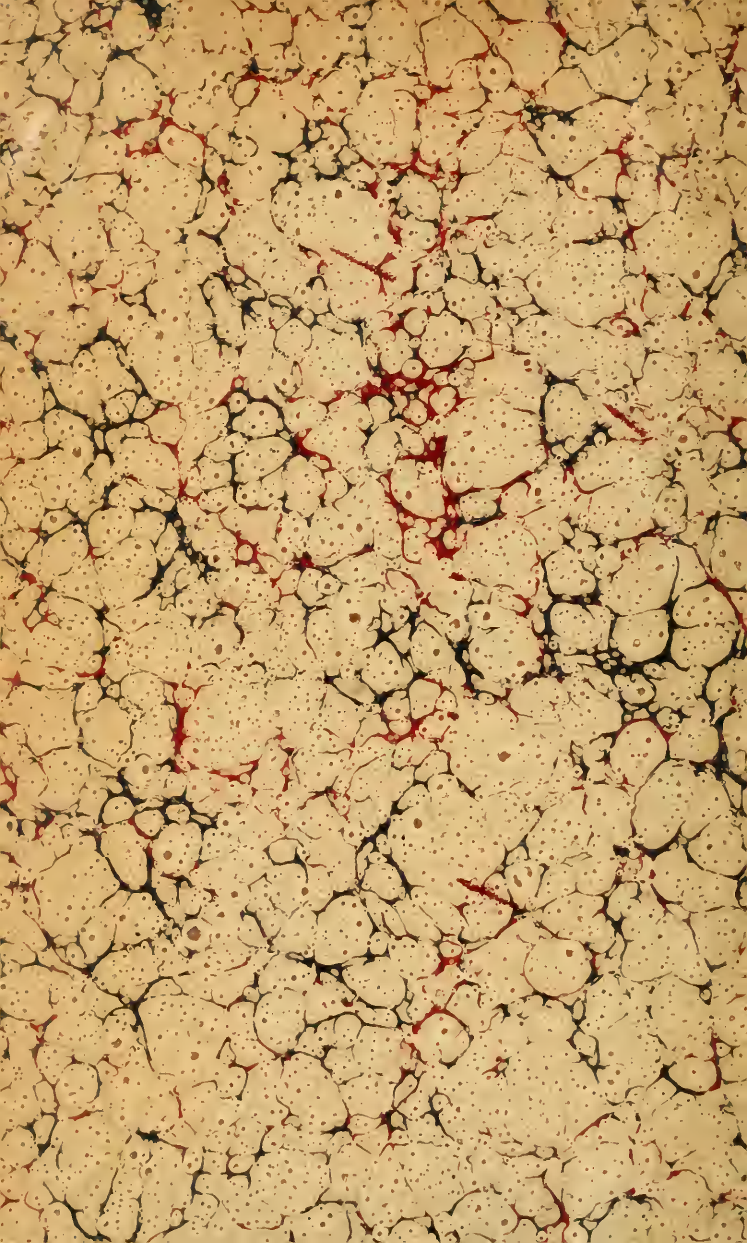
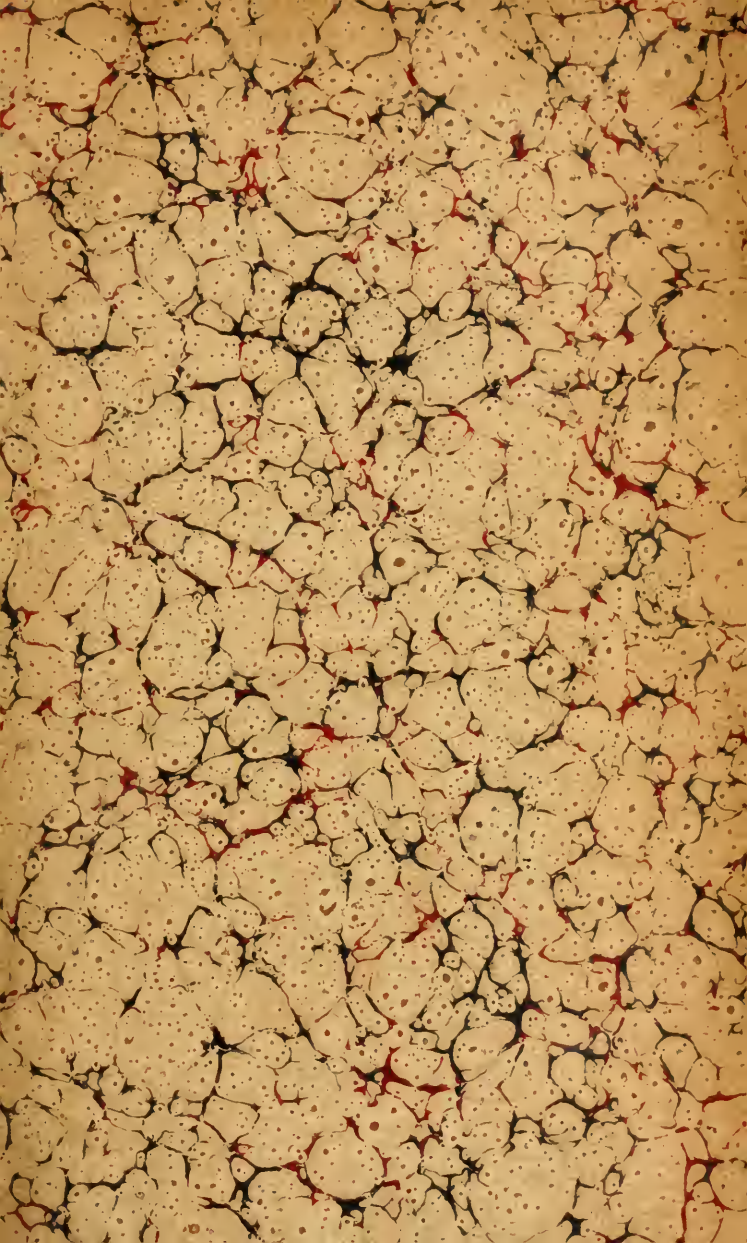






JEUNES

ET

VIEILLES BARBES

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, PARIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

Mademoiselle Guignon (4e mille)................ 1 vol.
Le Mariage de Gérard suivi de **Une Ondine** (6e mille).. 1 vol.
La Fortune d'Angèle (3e mille).................. 1 vol.
Raymonde suivi de **Le Don Juan de Vireloup** (6e mille).. 1 vol.
(Voir *Petite Bibliothèque-Charpentier*, page 44.)
Le Filleul d'un Marquis (Nos enfants) (5e mille)... 1 vol.
Le Fils Maugars (Nos enfants) (5e mille).......... 1 vol.
Tante Aurélie (Nos enfants) (9e mille).............. 1 vol.
Toute seule (6e mille)................................ 1 vol.
Mme Heurteloup (La Bête noire) (Nos enfants) (5e mille). 1 vol.
Hélène (Nos enfants) (12e mille)..................... 1 vol.
Sous bois (6e mille)................................. 1 vol.
Le Journal de Tristan (3e mille)................... 1 vol.
L'Affaire Froideville (8e mille)...................... 1 vol.
Gertrude et Véronique (6e mille).................. 1 vol.
L'Amoureux de la Préfète (10e mille)............. 1 vol.
Reine des bois (11e mille)........................... 1 vol.
Le Mari de Jacqueline (8e mille).................. 1 vol.

Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

NOS ENFANTS

JEUNES

ET

VIEILLES BARBES

PAR

ANDRÉ THEURIET

TROISIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1892

JEUNES ET VIEILLES BARBES

I

Depuis le matin, — un éclatant matin du commencement d'août 1885, — Saint-Cyr-lès-Tours présentait des symptômes d'animation insolite. Le propriétaire des Rochettes, M. Évariste Rambert, mariait sa fille Nancy avec un jeune auditeur au Conseil d'État, Raoul de Lairé. La cérémonie nuptiale venait de s'achever à l'église dont la svelte flèche en aiguille vibrait encore du carillon des cloches. Sur le chemin qui va de la place de la Paroisse à la grille des Rochettes, on entendait au loin des piaffements de chevaux et de sourds roulements de voitures.

Saint-Cyr, bâti à la crête d'un coteau et séparé de Tours par la Loire, a comme situation et comme physionomie beaucoup d'analogie

avec Passy. Uniquement composé de maisons de campagne échelonnées sur le versant, ce joli village aux rues presque entièrement formées par des murs de parcs, semble d'ordinaire assoupi dans la verdure. Ce jour-là, devant chaque porte, les fournisseurs et la domesticité du voisinage s'attroupaient au passage des voitures. Quelques curieux, plus familiers, franchissaient même la grille ouverte à deux battants, contournaient la grande allée sablée de frais et se faufilaient jusqu'à l'entrée des communs où les domestiques des Rochettes assistaient à la descente des gens de la noce, sous la marquise du perron. Les demoiselles d'honneur avaient suivi la mariée et sa mère dans l'intérieur de la maison, mais la plupart des invités s'étaient éparpillés dans le jardin où ils flânaient nonchalamment, en attendant le déjeuner dînatoire préparé sous une tente dressée en face de l'orangerie. Parmi les massifs d'hortensias roses, à l'ombre des magnolias au feuillage luisant, on voyait çà et là les taches claires des toilettes féminines mêlées aux habits

noirs. Groupés à distance, sous l'auvent d'un escalier de service, les maîtres d'hôtel et les femmes de chambre profitaient d'un moment de répit pour deviser avec les cochers et pour dauber, comme il convient à des valets de bonne maison, les ridicules et les faiblesses de leurs maîtres, à mesure qu'ils apparaissaient au détour d'une allée.

Les commérages allaient bon train, quand l'une des chambrières avisa un étranger qui, l'œil chercheur et la démarche hésitante, se dirigeait vers l'escalier du sous-sol. — C'était un garçon de vingt-quatre ans environ, de taille moyenne, brun et bien découplé. Il avait des traits expressifs, mais irréguliers : — menton carré, pommettes saillantes, vifs yeux noirs enfoncés sous l'orbite, cheveux plantés dru sur un front intelligent. — Bien qu'il fût proprement vêtu d'un complet de drap gris, son teint hâlé, sa jeune barbe mal taillée, ses mains à l'épiderme rugueux lui donnaient des airs d'ouvrier endimanché.

— D'où sort-il, celui-là ? murmura la femme de chambre.

Néanmoins, la mine éveillée du survenant prévenait sans doute en sa faveur. car elle daigna se tourner vers lui; et d'un ton radouci demanda :

— Eh! jeune homme, qu'y a-t-il pour votre service?

— Pardon, répondit le nouveau venu en soulevant légèrement son feutre, c'est moi qui ai amené hier Mlle Éparvier chez son oncle La Jugie... Je retourne ce soir à La Varenne et je venais savoir si Mlle Madeleine a des commissions pour sa mère.

— Ah! vous êtes le cocher de Mme Éparvier?

Le jeune homme rougit et repartit, sensiblement mortifié :

— Non... Mon père est le clôsier de La Varenne, mais je ne suis pas au service de Mme Éparvier. Comme je travaille ici près, à la faïencerie de Portillon, je me suis chargé volontiers de conduire Mlle Madeleine chez son oncle... Sa mère a préféré la voir partir avec moi plutôt qu'en compagnie d'un cocher de louage.

— Mlle Éparvier, reprit la soubrette, est là-

haut avec la mariée et vous ne pouvez la voir en ce moment. Quand elle descendra pour déjeuner, je tâcherai de la prévenir que vous êtes là... Comment vous appelez-vous?

— Martial Métivier.

— Eh bien! monsieur Martial, restez ici en attendant; ça vous amusera de voir défiler les gens de la noce, et quand ils seront tous à table, vous savez, si vous voulez manger un morceau avec nous à l'office, ne vous gênez pas.

— Merci, murmura-t-il en rougissant de nouveau, je n'ai besoin de rien.

Malgré la vivacité avec laquelle Martial Métivier s'était défendu de faire partie de la domesticité de La Varenne, le correctif dont il s'était servi ne parut pas modifier les façons de la femme de chambre. Entre le fils d'un métayer et un domestique de bonne maison elle ne mettait aucune différence. Elle continua de le traiter d'égal à égal, comme un camarade devant lequel on n'a pas besoin de tenir sa langue.

— La veuve Éparvier n'a donc pas pu accompagner sa demoiselle?

— On est en pleine moisson à La Varenne et pour rien au monde Mme Éparvier ne quitterait sa maison à ce moment-là.

— Pardi! elle aime mieux laisser aller sa fille toute seule que de perdre une javelle! Il paraît qu'elle est aussi rate que son frère La Jugie... Je le retiens, celui-là, continua-t-elle en s'adressant plus particulièrement au groupe des gens de service... Il vient dîner ici toutes les semaines et, au jour de l'an, il se croit très généreux quand il se fend d'une pièce de cent sous... Regardez-le là-bas, en train de pérorer, les bras en ailes de moulin et la bouche en cœur!... On voit bien que les paroles ne lui coûtent rien... En voilà un donneur d'eau bénite qui crache plus facilement un discours qu'un louis de vingt francs!

D'un méprisant clin d'œil, elle montrait un personnage déjà mûr, vêtu d'un habit noir de coupe démodée et portant, comme au temps de sa jeunesse, sous un col rabattu une cravate blanche nouée à la Colin. Il était grand, solidement bâti et pouvait avoir cinquante-cinq ans. Son chapeau rejeté en arrière lais-

sait voir un front bossué, de petits yeux bleus percés en vrille, une moustache encore blonde, une large bouche d'avocat bavard et des joues roses qui lui donnaient un faux air enfantin. Il gesticulait côte à côte avec un homme presque aussi âgé que lui, mais dont la toilette soignée faisait valoir la taille élégante, la figure mélancoliquement distinguée, éclairée par de beaux yeux luisant sous d'épais sourcils restés noirs.

— Il est avec son ami Armand Debierne, poursuivit la loquace femme de chambre; ce qu'il doit le raser, le pauvre monsieur!... A la bonne heure, M. Debierne, voilà un homme encore agréable à regarder, bien qu'il frise la cinquantaine... Ce n'est pas un ladre, celui-là, et il y a plaisir à le servir.

— Tiens, interrompit un cocher, voici Mme des Yvelines, ma patronne... Dites-moi, ce jeune monsieur qui fait le joli cœur auprès d'elle, n'est-il pas proche parent de M. Debierne?

— C'est son pupille, M. Pierre Lamblin... Il est arrivé de Paris exprès pour servir de

témoin au marié... Un joli garçon, d'accord, mais il ne vaudra jamais son tuteur... Il se croit trop et il marcherait volontiers sur le monde... Qu'est-ce qu'on racontait donc, que M. Debierne mitonnait de le marier avec Mlle Éparvier?... On ne s'en douterait pas à la façon dont le jeune homme tourne autour de votre dame!

Cette allusion en l'air à un mariage possible entre le pupille de M. Debierne et Mlle Éparvier eut le don de réveiller l'intérêt de Martial. Ses traits irréguliers exprimèrent une violente surprise et toute son attention se concentra sur le couple qui faisait l'objet des remarques de la soubrette.

Pierre Lamblin, en dépit de son élégance et de sa figure intelligente, lui déplut à première vue. Grand, élancé, la taille bien prise, il avait le teint pâle, la moustache frisée et la barbe châtaine en pointe. Dans ses longs yeux bleus caressants, dans les coins de sa bouche retroussée par un ironique sourire, dans sa façon de laisser tomber le monocle un moment encastré sous son arcade sourcilière, on devi-

nait une prétention à je ne sais quelle lassitude désenchantée ; mais il s'y mêlait une correction du geste et de l'attitude, un éclair de fatuité dans l'œil, qui mettaient en défiance. Le désabusement sincère est moins bien ordonné, il se manifeste avec plus d'abandon et moins de contentement de soi-même. Il suffisait d'un examen attentif pour reconnaître que cette expression de désenchantement était voulue, longuement préparée et savamment mise en scène. — Pour le moment, ce précoce désillusionné de vingt-six ans avait assourdi son jeu et le mélancolique faisait place au fat. Il fleuretait sans souci du qu'en-dira-t-on avec Mme des Yvelines, qui paraissait se mouvoir à l'aise comme poisson dans l'eau en cette atmosphère de galanterie.

Mme Clairette des Yvelines, — trente-huit ans, blanche, savoureuse et bien en chair, — était arrivée au plein épanouissement de sa mûre beauté blonde ; sa robe de soie mauve à dessins Pompadour modelait à souhait sa taille souple et les appétissantes rondeurs de sa poitrine. Les yeux caressants, la bouche sensuel-

lement souriante, le buste légèrement rejeté en arrière, elle disputait mollement à son voisin une rose qu'elle agitait devant lui, — si mollement que Pierre Lamblin avait fini par s'emparer de la fleur et aussi de la main qui la détenait.

— Dites donc, chuchota un maître d'hôtel, ils n'ont pas l'air de s'ennuyer tous les deux.

— C'est dégoûtant, répliqua la femme de chambre, si nous nous permettions, nous autres, le quart de ce qu'elle fait en public, on nous flanquerait lestement à la porte.

— Dame! reprit son interlocuteur, ce n'est pas son mari qui la gêne, puisqu'ils sont séparés.

— Pourquoi ne se remarie-t-elle pas alors..? Ça serait plus propre que d'avoir des amoureux... A cause de quoi ne demande-t-elle pas le divorce?

— A cause de ses opinions religieuses, répondit gravement le cocher de Mme des Yvelines; dans notre monde, c'est mal porté de divorcer.

— Oui, on préfère prendre un galant.

— Si elle ne se remarie pas, elle marie les autres... Il paraît que c'est elle qui a fait épouser mam'selle Rambert à M. de Lairé.

— Espérons que ce mariage-là réussira mieux que le sien... Le petit de Lairé est gentil.

— Frais, blanc et rose, sentant bon..., un vrai fondant..., on en mangerait! dit la seconde femme de chambre.

— Oh! pour mangé, il le sera, riposta la première; il en verra de grises, s'il ne sait pas se défendre!

— Vous croyez que mam'selle Nancy?...

— Une chipie, ma chère!... Elle mènera son mari comme elle mène le bonhomme Rambert... par le nez. Ça n'a rien dans la tête ni dans le cœur, ça parle aux domestiques comme à des chiens et ça se maquille comme une cocotte.

— Elle se teint... à dix-neuf ans?

— Si elle se teint!... Les lèvres, les yeux, les cheveux... une vraie peinture! J'en sais quelque chose, mois qui fais sa chambre et son cabinet de toilette.

— Et les parents ne disent rien?

— Les parents!... Ils se mirent dans leurs enfants comme dans une glace... Ils en sont bêtes. La fille joue de sa mère comme d'un tonton. Quant au garçon, un collégien de dix-sept ans, il est toujours fourré dans les jupes des femmes et il n'a plus rien à apprendre, je vous en réponds !

— Voici la mariée ! s'écria le premier maître d'hôtel, on va se mettre à table... Holà, les enfants, vous n'êtes pas ici pour vous amuser!...

En effet, Mme de Lairé venait de paraître sur le perron, — mince, blanche et frêle dans sa robe de satin, mais ayant déjà l'aplomb et la désinvolture d'une femme. Sa chambrière ne l'avait pas calomniée; elle se maquillait. Ses yeux étaient allongés au crayon noir, et ses lèvres étaient trop rouges. En revanche, sa mère, Mme Sidonie Rambert, portait une toilette bleu myosotis, trop claire pour son âge. Avec ses cheveux blonds bouclés à l'enfant et son corsage à la vierge, la bonne dame se donnait des airs jeunets. On eût dit qu'elle cherchait à passer pour la sœur de la mariée. Le marié, Raoul de Lairé, s'était élancé vers sa

femme et sa belle-mère. Frisé, pimpant et coquet comme un prince de féerie, il s'inclinait devant elles et leur baisait galamment la main. Les groupes épars avaient reflué vers le perron. Chacun s'empressait autour du jeune couple et sous la marquise montait un bourdonnement de paroles complimenteuses.

Les regards de Martial Métivier avaient glissé sur l'attroupement formé autour des mariés pour s'arrêter complaisamment sur une jeune fille qui venait de se montrer un peu en arrière, et dont l'attitude discrète aussi bien que la toilette très simple contrastaient avec la factice beauté de l'épousée. Cette jeune fille, à la taille svelte mais bien formée, avait quelque chose de la grâce chaste des vierges du Pérugin. On ne pouvait pas dire qu'elle fût régulièrement belle : les ailes du nez étaient doucement gonflées, le bas de la figure trop arrondi et le front trop bombé ; mais de beaux yeux bruns d'une limpidité de source, de magnifiques cheveux châtains roulés en une seule torsade, surtout une rare expression de dignité et de franchise, embellissaient ce jeune

visage et le gravaient profondément dans la mémoire.

— Voici Mlle Éparvier, murmura la femme de chambre, je vais tâcher de lui parler... Patientez, en attendant.

Brusquement, le groupe des domestiques s'éparpillait. Les cochers étaient allés soigner leurs chevaux; les maîtres d'hôtel avaient regagné la tente dressée pour le déjeuner. Martial se trouva tout à coup seul et n'en fut pas fâché. Il éprouvait un vague soulagement en se sentant débarrassé de la compagnie de cette domesticité malveillante. Son amour-propre avait souffert au contact de ces gens de service dont les quolibets grossiers rejaillissaient sur les maîtres en ignobles éclaboussures. — Néanmoins, sa timidité s'effaroucha bientôt de cette trop complète solitude. Il lui semblait maintenant que les regards des invités se tournaient vers lui et que là-bas, sur le perron, on se demandait quel était cet étranger indûment introduit dans une demeure dont il ne connaissait pas les hôtes et où il n'avait que faire.

En effet, cette prétendue nécessité de rapporter à Mme Éparvier des nouvelles de sa fille n'était qu'un prétexte inventé par Martial pour pénétrer chez les Rambert. Il avait été poussé uniquement par le désir de revoir Madeleine et de la contempler dans sa toilette de demoiselle d'honneur.

Le fils du clôsier de La Varenne admirait religieusement Mlle Éparvier. Ce culte fervent datait de l'époque lointaine où, plus jeune que lui de quatre ans, Madeleine venait le trouver dans les pâtis de la clôserie pour qu'il la fît jouer. Il regardait avec émerveillement cette mignonne créature si délicatement jolie, avec ses longs cils, ses grands yeux clairs et ses cheveux flottants. Il lui fabriquait des cages de jonc pour y loger des sauterelles ; il lui disait les noms des oiseaux et des insectes qui voletaient à l'entour. Il lui devait le goût et la curiosité précoces qu'il avait pris pour les plantes et les bestioles de la terre. Plus tard, quand au sortir de l'école primaire il avait débuté comme apprenti à la faïencerie de Portillon, c'était pour lui une fête de revoir

l'enfant chaque dimanche à La Varenne et de passer à ses côtés de doux après-midi. Elle lui contait les histoires qu'elle avait lues dans ses livres et il l'écoutait avec béatitude. De même que dans certains tableaux de l'école primitive, le donateur est peint dévotement agenouillé aux pieds de la madone qu'il offre en *ex-voto*, de même Martial demeurait en extase devant Madeleine. Pour l'amuser, il modelait avec de la glaise de naïves figurines et ces gauches essais lui donnaient ses premières joies d'artiste. Pour rester en communion d'esprit avec elle, il suivait avec ardeur les cours de l'école de dessin et passait studieusement ses soirées à la bibliothèque de la ville. Pendant toute la durée de son apprentissage, les encouragements de Madeleine Éparvier avaient soutenu ses efforts et allégé ses ennuis. Peu à peu, de simple apprenti il était devenu un collaborateur précieux pour la faïencerie, où il était maintenant attaché en qualité de dessinateur. L'âge et les exigences sociales rendaient moins fréquentes et plus cérémonieuses ses relations avec Mlle Épar-

vier. Il ne venait plus aussi régulièrement à La Varenne ; il ne voyait plus Madeleine qu'à de longs intervalles, mais il restait de loin le muet admirateur de la jeune fille et c'était toujours fête pour lui quand il avait la chance de la rencontrer.

Aussi, bien qu'il fût maintenant presque « un monsieur », ne s'était-il nullement froissé de l'indiscret sans-façon avec lequel Mme Éparvier l'avait chargé de voiturer sa fille à Saint-Cyr. Venant d'une autre que de la mère de Madeleine, cette proposition l'eût blessé au vif; mais il avait accepté joyeusement cette occasion inespérée de se trouver une heure à côté de celle à laquelle il vouait un culte chevaleresque. — Le long de la levée où la Loire s'empourprait au soleil couchant ; dans le chemin montant et bordé de grands murs par-dessus lesquels les arbres des parcs riverains entrecroisaient leurs ramures, ils avaient passé une heure à s'entretenir familièrement comme au temps jadis. Elle le questionnait sur ses travaux ; il lui contait ses projets et l'interrogeait à son tour sur sa vie solitaire à La Varenne.

Cette heure d'intime causerie avait coulé si doucement que, le lendemain, pris d'un impatient désir d'en renouveler les fugitives délices, il s'était forgé à lui-même un prétexte pour se faufiler dans le jardin des Rambert afin d'y apercevoir Madeleine Éparvier.

Mais on ne rêve pas deux fois le même rêve. Soit que la femme de chambre eût oublié sa promesse, soit que Mlle Éparvier fût trop affairée, elle ne paraissait pas se douter de la présence de son compagnon de la veille. Tandis que Martial se morfondait dans son coin, un maître d'hôtel s'avança vers la mariée et annonça que « Madame était servie ». Immédiatement les bras des cavaliers s'arrondirent, les couples se formèrent suivant un cérémonial réglé d'avance et se dirigèrent vers la tente où ils disparurent processionnellement. A l'angle de la maison d'habitation, Martial se trouva seul en tête à tête avec les orangers et les grenadiers qui alternaient de chaque côté du perron, et son isolement accrut encore le sentiment de malaise qui le troublait. Il se rejeta du côté des jardins, se

dissimula derrière les massifs et peu à peu s'éloigna dans la direction des terrasses qui dominaient la vallée de la Loire.

A peine eut-il gagné ce refuge que de nouveaux scrupules le tourmentèrent. Il réfléchi. qu'il semblait se cacher comme un voleur. Brusquement il revint sur ses pas, longea la voûte d'une charmille ombreuse et tout à coup se retrouva non loin de la tente d'où s'échappait une rumeur de ruche. L'une des portières avait été relevée pour donner de l'air et, à travers la charmille, on apercevait la perspective de la longue table du déjeuner. Les claires toilettes féminines alternaient avec les habits noirs ; des corbeilles de fleurs s'espaçaient sur la nappe blanche autour de laquelle s'agitaient silencieusement les maîtres d'hôtel. Des fusées de rires montaient, mêlées à des tintements de vaisselle et à des détonations de bouchons de champagne.

Martial ne pouvait voir Madeleine Éparvier, mais il distinguait l'élégant et ironique profil de Pierre Lamblin, — ce pupille de M. Debierne qu'on avait désigné comme un

mari en expectative pour Mlle Éparvier. — Il se souvenait tout à coup que dans le trajet de La Varenne à Saint-Cyr, cette dernière lui avait parlé du jeune avocat attendu le soir même chez M. Debierne. Il se rappelait que Madeleine avait paru s'intéresser à ce jeune homme qu'elle rencontrait jadis, aux vacances, chez son oncle La Jugie, et en rapprochant ce détail des commérages de la femme de chambre, il fut secoué par un mouvement de jalousie.

Il sentait plus amèrement les différences d'éducation et de milieux qui le séparaient de la société mondaine où vivait Mlle Éparvier, et un ambitieux désir de franchir ces barrières sociales lui montait à la tête, — non qu'il fût pris d'une admiration de *snob* pour ce monde bourgeois dont le grossier dénigrement de la valetaille des Rochettes lui avait révélé tout à l'heure les faiblesses et les tares; mais parce que Madeleine appartenait à ce monde, parce qu'il souhaitait de se mouvoir dans la même atmosphère qu'elle et d'y occuper une place assez haute pour

que la jeune fille n'eût pas à rougir de lui.

En même temps, par un brusque retour sur lui-même, il songeait que, précisément, Mlle Éparvier serait peu flattée de le voir rôder autour de cette tente ainsi qu'un paria ou un intrus mal élevé. L'idée de déchoir aux yeux de Madeleine ou de prêter à rire à ce jeune avocat dédaigneux et moqueur, lui fit honte de son espionnage. Il s'enfonça de nouveau dans l'ombre, regagna l'allée principale et, franchissant rapidement la grille des Rochettes, il redescendit vers son atelier, la tête basse, mécontent de lui-même et des autres.

II

Sous la tente, le déjeuner nuptial se poursuivait joyeusement. Il y avait autour de la table une quarantaine de convives, — parents proches ou lointains, amis des deux familles, garçons et demoiselles d'honneur. — Au centre, ayant pour voisins M. Armand Debierne et M. Prosper de La Jugie, Mme Sidonie Rambert prenait des poses attendries en contemplant en face d'elle les jeunes mariés encadrés d'un côté par M. Évariste Rambert et Mme de Lairé la mère; de l'autre, par Mme des Yvelines et le pupille de M. Debierne, Pierre Lamblin. La table était trop longue et trop peuplée pour que la conversation fût générale. On devisait gaîment à deux ou trois et ces causeries particulières, dont quelques phrases se détachaient parfois nettement sur la basse des

voix bourdonnantes, ressemblaient en leur décousu bizarre à ces paroles dégelées que Pantagruel ouït « en haute mer ».

— Eh bien! disait M. Debierne à Mme Rambert, voilà votre fille établie à souhait... Vous êtes heureuse?

— Heureuse! répondait langoureusement la dame avec un soupir, une mère peut-elle l'être, quand elle va se séparer d'une fille qu'elle chérit?... Ils partent tous deux ce soir pour les Pyrénées et j'aurais voulu les garder plus longtemps près de moi, mais mon gendre a insisté pour emmener sa femme et j'ai dû donner l'exemple de la soumission... Enfin j'ai la satisfaction de m'être acquittée de mes devoirs maternels jusqu'au bout. Ma fille ne m'a jamais quittée; c'est moi seule qui ai dirigé son éducation et qui l'ai faite ce qu'elle est. Je donne à M. de Lairé une bonne et belle petite âme... Regardez-les, sont-ils gentils? Et comme ils ont déjà l'air d'être à l'aise!

— Trop! répéta Armand Debierne en secouant la tête, ils semblent trop prendre le bonheur comme une chose toute naturelle et

qui leur est due. Les jeunes gens d'aujourd'hui entrent dans la vie avec un aplomb que nous n'avions pas, nous autres... Pour moi, vieux célibataire, je n'ai jamais assisté à un mariage sans une impression de mélancolie.

— Moi pas! protestait Prosper de La Jugie en enflant lyriquement sa voix; la vue d'un jeune couple me réjouit comme un roucoulement de ramiers. L'amour n'est qu'un épisode dans la vie, mais qu'il est doux!... Il rayonne autour de lui-même, c'est l'astre béni du ciel...

— A la bonne heure! roucoulait à son tour Mme Rambert, vous parlez en poète, La Jugie!... Et à ce propos, vous savez que nous comptons sur vous pour le toast aux jeunes époux?

— Chère madame, je tâcherai de trouver quelques paroles dignes de vous et dignes de la situation.

— Pensez-y, mon ami, le moment approche...

Prosper de La Jugie y pensait, et beaucoup. Il se faisait un point d'honneur d'adresser aux jeunes gens un discours imagé et point banal... Cette préoccupation même le rendait

distrait et l'empêchait de manger. De temps en temps il tirait un crayon de son gousset et jetait des lignes fiévreuses sur le revers d'un menu.

— Pendant que vous y serez, lui chuchotait à l'oreille Mme Rambert, ajoutez quelques mots aimables pour Marcel, qui va se trouver bien seul après le départ de sa sœur... Cela le consolera, le cher enfant!

Marcel, c'était le lycéen de dix-sept ans, frère de la mariée. Placé à l'un des bouts de la table, entre deux demoiselles d'honneur, il paraissait s'administrer par avance d'agréables consolations. Sirotant à petits coups son champagne, il coulait de sournoises œillades dans l'entre-bâillement du corsage de ses voisines, tapotait leurs bras nus sous prétexte d'examiner un bracelet et se frôlait comme un chat voluptueux contre leurs épaules ; toutes privautés qui agaçaient singulièrement Mlle Éparvier, assise précisément à sa gauche. Elle reculait sa chaise et avec des regards dédaigneux essayait de rappeler à l'ordre ce trop entreprenant jouvenceau; mais le drôle

n'en avait cure et, caressant d'une main sa moustache naissante, il continuait de l'autre à fourrager dans la manche de la jeune fille.

— Papa, disait Nancy de Lairé à M. Rambert, regarde ton fils... Le champagne lui a déjà tapé sur la tête et il devient compromettant... Est-il assez fin de siècle, ce gamin-là!... Fais-lui donc signe de se tenir, il assomme Madeleine Éparvier.

— Bah! répondait le père en lorgnant complaisamment son héritier, un jour de noce, on peut bien rire un brin... Ah! continua-t-il en clignant de l'œil vers Mme de Lairé mère, c'est un gaillard et il s'entend à tous les jeux : aux jeux de l'amour comme aux jeux d'esprit... Figurez-vous, madame, qu'il tourne très joliment les vers. Ça n'est pas toujours clair, mais il paraît que c'est le dernier genre... Moins on comprend, et plus c'est poétique.

— Ainsi votre mari vous emmène ce soir? demandait à Nancy Mme des Yvelines en se penchant derrière le dos du marié.

— Oui, nous serons demain à Luchon... Raoul voulait d'abord retarder notre départ

par égard pour maman; mais je lui ai insinué qu'il valait mieux brusquer les adieux... J'en ai assez, moi, des scènes de sentiment! J'ai dit à Raoul : « Donnons-nous de l'air et laissons les auteurs de nos jours se consoler entre eux... » Je suis de l'avis de Musset :

Pas de pleurs, pas de plaintes vaines.

— Vous avez donc lu Musset, chère enfant? interrompit malicieusement la dame.

— Je vous crois!... Maman m'avait permis les poésies, et encore en épinglant certaines pages que je ne devais pas ouvrir... Naturellement, ce sont celles-là que j'ai lues tout d'abord.

— Décidément, il n'y a plus de jeunes filles! murmura sous son éventail Mme des Yvelines en se retournant vers son voisin Pierre Lamblin.

— Que voulez-vous. madame? notre siècle est trop vieux... Comme le dit Bourget : « Des virginités sans innocence, c'est un des tours de force de notre civilisation. » Mais s'il n'y a plus de jeunes filles. il y a encore de jeunes

femmes et on se retrempe dans la fontaine de Jouvence en les adorant... Je bois à vos beaux yeux, madame!

Il chuchotait ces douceurs avec une lueur caressante dans l'œil et un pli moqueur au coin des lèvres. Mme des Yvelines l'écoutait complaisamment et agitait plus rapidement son éventail.

— Comptez-vous rester longtemps en Touraine? reprit-elle en lui coulant une œillade très tendre entre ses cils mi-clos.

— J'ai promis à mon tuteur d'y séjourner quelques mois... J'y voudrais manier un peu la pâte électorale... Non que j'appartienne à un parti quelconque; je suis un sceptique en matière d'élections et je méprise absolument le suffrage universel... Mais à notre époque désenchantée, la politique est encore le jeu qui nous donne les plus intenses émotions... Après l'amour toutefois, ajouta-t-il galamment, quand on a la chance de le rencontrer.

— A votre âge, dit Mme des Yvelines en minaudant, ces rencontres-là ne sont pas rares... Enfin, puisque vous restez ici, j'espère

que la politique ne vous absorbera pas complètement et que vous me viendrez voir à l'Orfrasière... Vous trouverez chez moi quelques amis dont l'influence locale ne vous sera pas inutile.

— J'aimerais mieux n'y trouver que vous, répliqua Lamblin avec un hardi regard.

Pendant qu'ils fleuretaient ainsi à mi-voix, un valet de pied apportait sur un plateau une dizaine de télégrammes contenant des félicitations à l'adresse des mariés, et Mme Rambert touchait du coude le bras de Prosper de La Jugie pour lui signifier que l'heure du toast était sonnée. Le bonhomme secouait violemment la tête, sans bouger. La vue des télégrammes complimenteurs venait de lui inspirer un exorde plus imagé, mais comme cette inspiration nouvelle bouleversait l'économie de son discours, il sentait la nécessité de le récrire entièrement. Au moment où tous les yeux se tournaient impatiemment vers lui, il se leva précipitamment et, son crayon en main, courut modifier son improvisation dans l'orangerie.

Les convives désappointés, croyant à une indisposition subite, souriaient discrètement et, en désespoir de cause, se rabattaient sur les assiettes de dessert ; mais la vaine attente de ce toast annoncé longtemps à l'avance avait jeté un froid. Les conversations languissaient : Mme Rambert, les sourcils froncés, regardait avec irritation la chaise vide de Prosper et tambourinait d'un doigt nerveux sur son éventail.

Pierre Lamblin, tout occupé de sa voisine, n'avait rien vu de cet incident, mais Mme des Yvelines, plus perspicace, devina la déconvenue de Mme Rambert et en eut pitié. Au moment où Pierre prenait de nouveau son verre pour boire « à ses beaux yeux » la jeune femme lui posa la main sur le bras :

— Vous feriez mieux, dit-elle en riant, de boire au bonheur des mariés ; ça vous servirait d'exercice préparatoire aux réunions électorales et ça flatterait énormément Mme Rambert.

— Vous le désirez, cela suffit, répliqua Lamblin.

Il se leva, le verre en main, de l'air d'un homme qui s'apprête à parler. Immédiatement Mme Rambert se désembrunit et respira plus librement; un murmure de satisfaction courut autour de la table et un tintement cristallin imposa silence aux bavards.

« — Mesdames, messieurs! commença Pierre avec un sourire sur ses lèvres dédaigneuses et un léger dandinement, si la vérité est dans le vin, l'éloquence ne s'y trouve pas à dose égale. Les bonnes choses que nous venons de savourer ne poussent pas aux longs discours. Je serai donc bref. Je bois au jeune couple qui va nous quitter tout à l'heure et qui, tout à sa félicité, ne s'aperçoit pas des larmes des parents et des amis rassemblés autour de cette table. Je bois à ceux qui restent et je souhaite à ceux qui partent un heureux voyage, ensoleillé de poésie et d'amour. »

On claqua des mains; les dames attendries se tamponnaient les yeux avec leur mouchoir. les verres se choquaient bruyamment. Prosper de La Jugie rentra sur ces entrefaites, son papier à la main, et comprit ce qui venait de

se passer. Il lança un féroce coup d'œil à l'outrecuidant jeune homme qui lui avait coupé ses effets, et lui voua une de ces provinciales rancunes qui ne s'oublient plus. Néanmoins, il ne voulait pas perdre ce discours sur lequel il avait tant peiné et, debout, faisant lui-même cliqueter son couteau contre son verre pour réclamer le silence, il s'écria d'une voix à la fois tremblée et ronflante :

« — Chers enfants, voici que de tous les coins de la France, comme de lointains sons de cloche, les télégrammes couleur d'azur viennent vous apporter de nouvelles félicitations... »

Mais l'auditoire restait insensible à la comparaison des « lointains sons de cloche » sur laquelle Prosper avait édifié tout son exorde. Les sources de l'attention et de l'enthousiasme étaient taries. La majeure partie des phrases se perdait dans le bourdonnement des conversations particulières. M. de La Jugie, imperturbable, seul s'écoutait parler. Il ne fit pas grâce d'une période et termina son toast en souhaitant aux jeunes mariés : « une guirlande

de beaux enfants, ayant les blonds cheveux de leur père et toute la grâce en fleur de leur mère ».

De maigres applaudissements accueillirent cette péroraison et Prosper se rassit, vexé.

— Une guirlande de mioches, merci! chuchota Nancy à l'oreille de son mari, j'espère bien que ce vieux raseur en sera pour ses vœux... Je n'ai pas la bosse de la maternité, Raoul, je vous en préviens.

Au moment où il s'était rassis après son speach, Pierre Lamblin avait senti un regard de jeune fille se fixer sur lui avec une certaine ténacité. Braquant son monocle dans la direction de ce regard, il reconnut Mlle Éparvier avec laquelle, cinq ans auparavant, il avait lié amitié lorsqu'il venait passer les vacances chez son tuteur. Il la trouva embellie, distinguée, avec je ne sais quoi d'original dans la physionomie. Quand on se leva pour prendre le café dans l'orangerie, Madeleine au bras de son cavalier passa près de Lamblin et, en le frôlant, le salua d'un coup d'œil où il y avait quelque chose d'attristé et de déçu. Tandis

qu'elle s'éloignait, Pierre entendit derrière lui deux invités qui causaient précisément de Mlle Éparvier.

— Un joli brin de fille, et qui ne coiffera pas sainte Catherine !... Encore une noce sur la planche.

— Croyez-vous?

— Parbleu ! l'oncle La Jugie, qui est millionnaire, ne laissera pas sa nièce sécher sur pied... Elle aura en mariage trois cent mille francs, au bas mot, et je vous réponds que les amateurs ne manqueront point...

Ce rapide dialogue, saisi à la volée, fit dresser l'oreille à Pierre Lamblin. Bien qu'il posât pour l'homme désenchanté, il était ambitieux et savait calculer. Sa précoce expérience de la vie parisienne l'avait depuis longtemps convaincu que dans la lutte pour l'existence, plus la main est pleine et plus elle est solide pour la défense et pour l'attaque. Aussi, au nombre des combinaisons qu'il imaginait en vue de l'avenir, un beau mariage entrait-il en première ligne. Pour lui, la perspective de la succession de l'oncle La Jugie donnait une

importance sérieuse à Madeleine Éparvier, et la mettait tout à coup en relief. Il se remémora soudain plus nettement la fillette avec laquelle il avait joué jadis. N'étant pas revenu à Saint-Cyr pendant toute la durée de ses études de droit, il l'avait complètement oubliée dans l'intervalle. Maintenant, il essayait d'évoquer ses anciens souvenirs; il se rappelait une mince adolescente toute en bras et toute en jambes, s'étonnait de la retrouver aussi jolie, et se reprochait d'avoir négligé de renouer connaissance avec elle.

« Après tout, songeait-il, il n'y a point de temps perdu; bien que ma flirtation inconsidérée auprès de Mme des Yvelines ne soit pas de nature à me concilier les bonnes grâces de la demoiselle, je puis encore tout réparer à l'aide d'une prudente évolution. »

Dès qu'il eut conduit sa coquette voisine dans l'orangerie, il la laissa près de la mariée et alla sagement déguster son café à l'écart.

Il fut récompensé de ce sacrifice, car quelques minutes plus tard, au moment où il s'apprêtait à déposer sur un buffet sa tasse

vide, il vit s'avancer vers lui Mlle Éparvier, tenant dans ses mains un sucrier et une cafetière fumante.

— Prenez-vous du café, monsieur? lui demanda-t-elle timidement.

— Merci, mademoiselle Madeleine, c'est déjà fait... Je le regrette, mais je veux du moins profiter de l'occasion pour m'excuser de n'avoir pas été, dès ce matin, saluer mon ancienne amie.

— Vous m'avez donc reconnue?

— Tout à l'heure seulement, quand vous êtes sortie de table... Pardonnez-le-moi, j'ai une si mauvaise vue!

— Vous êtes tout pardonné, monsieur.

La voix de Madeleine était devenue plus claire, et le sourire de ses limpides yeux bruns marquait combien cette amende honorable de Pierre lui faisait plaisir.

— J'espère me dédommager, ajouta ce dernier, et ne pas quitter les Rochettes sans que nous ayons sérieusement renouvelé connaissance.

— Et moi aussi! répliqua-t-elle en le saluant

de son franc et souriant regard, puis elle s'éloigna.

— Elle est vraiment gentille! se dit Pierre en allant fumer un cigare au jardin.

On s'était mis à table très tard et le déjeuner, comme tous les repas de noce de province, avait traîné en longueur. Quand, après avoir fumé, les hommes rentrèrent au salon, quelques convives déjà avaient pris congé, mais la plupart des jeunes gens étaient restés pour assister au départ des mariés. Afin d'accourcir ces heures languissantes et toujours pénibles des fins de cérémonies nuptiales, Mme Sidonie Rambert se mit au piano et on organisa une sauterie.

Pierre, qui n'avait point perdu de vue Mlle Éparvier, se dirigea vers elle et la pria de lui accorder une valse.

— Je veux bien, répondit-elle, mais, je vous en préviens, je suis très gauche, je ne vais jamais au bal et vous aurez une médiocre valseuse.

— Essayons toujours.

Ils firent plusieurs fois le tour du salon.

Madeleine valsait d'instinct; elle suivait le rythme avec une sorte d'intuition, mais, ainsi qu'elle l'avouait, elle n'avait pas l'habitude de la danse... Tout d'un coup elle sentit sa tête tourner, s'appuya au bras de son danseur et demanda grâce.

Pierre l'emmena vers une des portes-fenêtres ouvertes sur le jardin, et ils restèrent un moment silencieux, en face des massifs, qui commençaient à s'assombrir, tandis qu'un mince croissant de lune se montrait au-dessus des feuillées noires, dans le ciel d'un bleu verdissant.

— Vous remettez-vous? murmura Pierre Lamblin, d'un ton de tendre sollicitude.

— Oui... Pardon!... Je vous l'avais bien dit que j'étais une mauvaise valseuse!..... Songez donc, depuis ma sortie de pension, je n'ai pas dansé trois fois en trois ans!... Notre campagne est loin de la ville, ma mère déteste le monde et je vis comme une sauvage à La Varenne.

— Mais vous venez souvent chez votre oncle?

— Moins souvent qu'autrefois... Maman est très casanière, et maintenant que je suis une grande fille, elle n'aime pas à me laisser sortir seule. Je n'ai fait que de courtes apparitions à Saint-Cyr depuis le temps où nous nous y rencontrions aux vacances... Vous étiez alors le grand boute-en-train de nos joueries, Nancy Rambert et moi nous admirions le talent avec lequel vous organisiez des charades.

— Comment, vous vous souvenez encore de cela !

— Je crois bien !... Nous vous appelions « le poète » et nous prédisions que vous deviendriez un auteur célèbre, comme Balzac.

— Vous vous êtes trompées, malheureusement... Je ne suis devenu qu'un prosaïque docteur en droit... Ah ! comme le temps s'en va et comme la vie a tôt fait de nous pétrir à sa guise et non à la nôtre !... Vous me trouverez bien changé ?

— On m'a dit, en effet, que vous l'étiez : mais j'imagine qu'on exagère et que vous-même vous vous calomniez.

— En tout cas, j'ai conservé fidèlement le

souvenir rafraîchissant des bonnes heures que vous venez d'évoquer.

— Moi, il me semble que c'était hier... et je suis contente de voir que vous ne nous avez pas tout à fait oubliés.

Ils furent interrompus par Prosper de La Jugie qui venait chercher sa nièce. Madeleine prit congé de son danseur en lui tendant la main. — Le soir, quand l'oncle Prosper fut couché et que la jeune fille fut remontée dans sa chambre haute, des fenêtres de laquelle on apercevait la vague coulée de la Loire ainsi que les lumières de Tours, elle se sentit au cœur une joie confuse et discrète comme les lignes du paysage, et elle trouva un indéfinissable plaisir à se rappeler ce rapide entretien sur le perron des Rochettes, tandis que le piano jouait la valse des *Roses* et que le mince croissant de la lune souriait dans le ciel pâli !

III

Armand Debierne était voisin de campagne des Rambert et de Prosper de La Jugie. Les événements de 1870-1871 l'avaient dégoûté de la vie parisienne. L'humiliation de la défaite, les brusques transformations opérées dans les relations sociales par la guerre et la Commune, d'autres déceptions encore l'avaient jeté dans un découragement profond. Bien qu'en 1871 il atteignît à peine sa trente-sixième année, rien de ce qui l'avait charmé autrefois ne l'attirait plus. La société mondaine qui se reformait, le Paris nouveau, la politique parlementaire ne disaient rien à son cœur. Pris de lassitude morale et d'un impérieux besoin de repos, il était revenu en Touraine, son pays natal. Il ne comptait d'abord y passer que deux mois près de son vieil ami

La Jugie, mais pendant son séjour chez Prosper il avait visité une propriété voisine qui était à vendre. Le calme de cette demeure assoupie sous de grands arbres l'avait séduit. Il avait acheté la Fleurance, s'y était fixé depuis 1872 et ne l'avait plus quittée.

Cette propriété de la Fleurance avait de quoi plaire à une âme rêveuse et souffrante comme celle d'Armand. La maison, bâtie en tuffeau, blanche, sobrement décorée dans le style de la fin du XVIIIe siècle, était enfouie dans les arbres et les fleurs. De tous côtés, l'horizon était fermé par des masses de verdure, sauf au sommet d'une butte où, entre deux platanes, on apercevait de l'autre côté de la Loire les campaniles et les maisons en terrasse qui, de loin, sous la lumière oblique du couchant, donnent à Tours la physionomie d'une ville italienne.

Cette habitation pacifique, possédant le charme endormeur du paysage tourangeau, berçait mollement Armand Debierne dans sa mélancolie persistante. Depuis son installation à la Fleurance, treize ans s'étaient écoulés et

la cendre de ces treize années en s'amassant sur lui avait discrètement apaisé l'irritation de sa blessure. Bien que son âme fût restée triste, son caractère ne s'était point aigri. S'il avait perdu la fleur de ses illusions, il en avait conservé les racines vivaces. En lui la passion était morte, mais il gardait un culte pour les idées généreuses et les enthousiasmes d'autrefois. Au moral comme au physique, il demeurait toujours le gentleman qu'il avait été jadis. Sa toilette était soignée comme au temps où il fréquentait les salons du second Empire; seulement, fidèle aux modes de sa jeunesse, il portait toujours la redingote boutonnée, la barbe en éventail, les cheveux séparés par une raie au milieu de la tête et frisés légèrement de chaque côté du front. Cette tenue élégamment surannée était comme un *témoin* de l'époque où le livre de ses rêves avait été « achevé d'imprimer », — l'époque déjà lointaine où il avait souffert et aimé. Elle s'harmonisait avec son poil grisonnant, son bienveillant sourire attristé, ses yeux aux paupières mi-closes où dormait le regret des choses

passées. — Rien qu'à le voir, on devinait l'homme qui porte au cœur une secrète meurtrissure.

Armand Debierne avait eu, en effet, un roman dans sa vie, un roman chevaleresque et mélancolique comme son propre caractère. — A dix-huit ans, il s'était platoniquement épris de la fille d'un de ses voisins de campagne et cette délicieuse période de l'amour printanier, qui s'épanouit comme un pommier en fleurs, avait enchanté ses premières années de jeunesse. Orphelin à vingt ans, il avait quitté sa province pour entrer au ministère des Affaires étrangères, mais il avait emporté avec lui toutes ses illusions amoureuses et toutes ses espérances. Quatre ans s'étaient passés à faire l'apprentissage de la vie parisienne, puis un beau soir, dans les salons de son ministre, la passion de sa dix-huitième année, la belle Sabine de Vabre, lui apparaissait tout à coup plus séduisante encore qu'au temps de la Touraine et il essayait de recommencer son idylle d'amour. Malheureusement, comme la Charlotte de Werther, Sabine se trouvait déjà

fiancée à un M. Lamblin, directeur des affaires politiques. Pressée par sa famille, elle avait accepté ce parti brillant qui flattait sa vanité de jeune fille. Elle l'avoua franchement à Armand Debierne, tout en lui laissant voir le regret qu'il fût venu trop tard, et deux mois après, le mariage eut lieu.

Tout d'abord abasourdi, Armand chercha à se guérir en voyageant. Mais l'image de son infidèle le suivit partout et, de guerre lasse, il se remit à fréquenter les salons où il avait chance de la rencontrer, préférant encore souffrir près d'elle que de ne plus la voir. Ils avaient les mêmes relations et il lui fut facile de se faire présenter chez Sabine Lamblin. La jeune femme, qui le tenait en grande estime, l'accueillit amicalement et, mue par une tendre coquetterie, s'efforça charitablement de cicatriser la blessure qu'elle avait faite. A son tour, le chimérique Armand s'imagina qu'il pourrait tromper sa passion en jouissant de l'honnête amitié qu'on lui accordait. Mais il est des remèdes plus dangereux que le mal lui-même. Peu à peu, il s'aperçut que cette

innocente intimité ne servait qu'à attiser la flamme qui le brûlait. Mme Lamblin était avant tout une mondaine; elle recevait beaucoup, aimait le plaisir, courait les soirées officielles et entraînait Armand dans ce tourbillon où elle était admirée et fêtée. Témoin de ces succès de jolie femme, Armand s'en offusquait bien plus que le mari. La jalousie exaltait sa passion: il ne savait plus la cacher et Sabine Lamblin, nature calme et bien équilibrée, plus disposée à se laisser adorer qu'à aimer elle-même, était forcée de rappeler à l'ordre son compromettant ami. De là, des orages, des menaces de bannissement suivis de mortifiants actes de contrition et d'humbles promesses de se montrer plus sage; puis Debierne se remettait à souffrir silencieusement près de celle qu'il ne devait jamais posséder.

Avec les années, le chevaleresque respect de la femme, qui formait le fond de la nature d'Armand, l'emportait sur la violence de ses désirs. Il se résignait à n'être pour Sabine que le plus fidèle et le plus dévoué des amis, et il en était récompensé par un redoublement d'in-

timité et de confiance. Sa condition de cavalier servant, héroïquement acceptée, n'était pas, du reste, sans une amère douceur. Sabine rendait justice à la noblesse de son caractère et le consultait dans toutes les circonstances graves. M. Lamblin, très absorbé par des visées ambitieuses, n'avait guère le loisir de s'occuper de son fils, un garçon d'une vive intelligence, ressemblant physiquement à sa mère. C'était Debierne qui se chargeait spécialement de l'éducation de l'enfant, c'était avec lui que Sabine s'entretenait longuement de l'avenir de ce fils unique. A certains jours, Armand se sentait bien plus près que le mari du cœur de la jeune femme, et cela le consolait du sacrifice de sa passion. — Au commencement de 1870, cette apaisante intimité à trois fut brusquement troublée. — M. Lamblin, menacé dans sa situation administrative par l'avènement du ministère Ollivier, en éprouvait un si cruel déboire, qu'en moins de six semaines il succombait à une fièvre infectieuse. Cinq mois après, au moment où Sabine, accablée d'abord par la mort de son mari et

par les désastres pécuniaires qui en étaient la conséquence, commençait à respirer sous ses voiles de veuve ; au moment où Debierne entrevoyait, avec un doux battement de cœur, la possibilité d'épouser celle qu'il aimait toujours, la guerre était déclarée, les nouvelles de nos défaites éclataient l'une après l'autre comme de lugubres coups de tonnerre, l'Empire s'effondrait et Mme Lamblin fuyait avec son fils Paris déjà aux trois quarts investi.

Armand Debierne, bien que son cœur se déchirât, avait résolu de rester dans la ville assiégée et d'y remplir courageusement son devoir. Anxieux et tourmenté, il y avait vécu cinq mois sans nouvelles de Sabine. La première lettre arrivée après la capitulation lui apporta un coup plus douloureux que tous les autres : — pendant le terrible hiver de 1870, Mme Lamblin, réfugiée aux environs de Loches, avait été atteinte d'une dangereuse affection de poitrine ; elle se sentait mourir et appelait son ami auprès d'elle.

Armand accourut et trouva Sabine atterrée par l'approche soudaine de la mort. Elle n'eut

que le temps et la force de lui recommander son fils Pierre et le lendemain elle expira dans ses bras. Accablé par cet écroulement de ses dernières espérances, Debierne revint à Paris en proie à une tristesse noire. Il y ramenait l'enfant dont il était devenu le tuteur, et ce garçonnet de onze ans lui redonna un peu de goût à la vie. Il résolut d'en faire un homme et reporta sur le fils de Sabine toute la tendresse qu'il avait vouée à la mère.

Ce fut alors qu'il s'installa à Saint-Cyr, après avoir placé Pierre au lycée Louis-le-Grand. Chaque année, le jeune Lamblin venait passer six semaines à la Fleurance et Armand éprouvait une joie quasi paternelle en constatant le rapide développement physique et intellectuel du fils de Sabine. Le garçon ressemblait extraordinairement à sa mère, il en avait l'esprit calme et la grâce caressante ; comme elle aussi, il était passablement personnel et disposé à se laisser adorer. Quand parfois Debierne l'examinait à la dérobée, il lui semblait retrouver l'âme de Sabine elle-même dans les yeux bleus de l'adolescent, comme on voit lentement une

image aimée apparaître au fond d'un miroir, et il se sentait au cœur une recrudescence d'affection pour ce vivant héritage de la morte.

Pierre, du reste, faisait honneur à la sollicitude de son tuteur. Le lycée le comptait parmi ses élèves les mieux doués et les plus souvent couronnés au grand concours. Après avoir passé sa licence ès lettres, il avait commencé ses études de droit et, emporté par la vie affairée de Paris, il n'avait plus fait que de brèves visites à la Fleurance; mais Armand recevait souvent de ses nouvelles. Les lettres de Pierre et aussi parfois les journaux le tenaient au courant des succès de son pupille. Le jeune homme était président de sa conférence et avait conquis déjà une notoriété d'orateur dans les parlottes et les cercles de la rive gauche. Quelques semaines avant la noce Rambert, il avait soutenu brillamment sa thèse de doctorat et en annonçant ce dernier succès à Debierne, il l'avait informé de sa prochaine visite à Saint-Cyr où il devait servir de témoin à son ami Raoul de Lairé.

Au lendemain du mariage de Nancy Rambert,

dans son cabinet de travail ouvert sur les jardins de la Fleurance, Armand songeait aux années écoulées depuis la mort de Sabine et se félicitait de l'heureuse chance de son pupille. Docteur en droit à vingt-six ans, possesseur d'une fortune modeste mais suffisante pour assurer son indépendance, Pierre avait devant lui un avenir plein de promesses, soit qu'il se consacrât tout entier au barreau, soit, comme il en manifestait le désir, qu'il tentât d'entrer un jour au Parlement. — « Espérons, se disait Debierne, que celui-là, au moins, saura faire mûrir ces belles promesses en boutons. Je lui souhaite de ne pas imiter son tuteur et de ne point gâcher sa vie ! »

Insensiblement ces réflexions reportaient Armand à l'époque de sa jeunesse, au temps où, lui aussi, avait vu l'avenir s'ouvrir devant ses yeux comme un jardin aux perspectives ensoleillées. Il remontait lentement le courant de ses souvenirs et se replaçait en esprit à l'époque lointaine où il avait quitté le domaine paternel pour entreprendre son premier voyage à Paris.

Justement ce matin-là le frisson du vent,

dans les arbres et certains bruits familiers du dehors réveillaient en lui des sensations d'autrefois. Une cloche d'église tintait, des ramiers roucoulaient dans un pigeonnier voisin et, plus près, l'égouttement sonore d'une fontaine dans son réservoir, le caquet des servantes au fond de l'office, lui donnaient l'hallucination de l'existence familiale qu'on menait aux Brignons, ce pacifique domaine tourangeau où il avait passé son enfance et sa première jeunesse. — Bercé par ces amicales rumeurs campagnardes, il revoyait nettement les pittoresques détails de la vieille demeure : — la façade au porche enguirlandé d'aristoloches, le salon assombri et son meuble de velours d'Utrecht fané, la bibliothèque où des oiseaux empaillés se dressaient poudreux et raides à chaque angle. Il gravissait l'escalier de pierre conduisant à sa chambre d'écolier, dont la cheminée en brèche d'Alep était fendue obliquement et où les veines bizarres du marbre semblaient représenter de fantastiques paysages. Il s'accoudait en pensée à l'embrasure de la fenêtre, dans la pierre blanche de laquelle il avait ébréché son cou-

teau en gravant le nom de Sabine. Il reparcourait le jardin si frais, si abandonné, où les massifs de framboisiers formaient des retraites si touffues qu'on pouvait y jouer au Robinson perdu dans son île et y faire à chaque pas d'amusantes découvertes... Que de fois il était venu rêver à Sabine, au fond de cet enclos, à l'heure où la lune se levait et où l'on entendait la flûte mélancolique des crapauds logés sous les humides poutrelles d'un pont rustique! Que de soupirs d'amour il y avait exhalés, que de beaux et glorieux projets de travail il y avait édifiés, tandis que la lune montait dans le limpide ciel de Touraine et qu'au bas des terrasses, l'Indre coulait avec un susurrement lent et càlin comme les caresses d'une femme!

Les Brignons avaient été vendus et transformés; il n'y restait plus rien maintenant du charme d'autrefois. Hélas! des beaux rêves de gloire et d'amour éclos sous les framboisiers, il ne restait guère davantage. — L'amour, Armand n'en avait goûté que les faux-semblants, les stériles désirs et les espérances toujours déçues. Les travaux projetés étaient

demeurés à l'état d'informes ébauches. Sabine avait absorbé à son profit toutes les forces vives que Debierne s'était promis d'utiliser à la création d'œuvres éclatantes. Cet amour pour une femme qu'il ne devait jamais posséder avait agi comme un stupéfiant sur son activité intellectuelle. La gloire rêvée, il l'avait vue luire sur des fronts plus heureux; des camarades, partis en même temps que lui pour la conquête de cette toison d'or, étaient devenus des hommes politiques influents ou des écrivains applaudis. Lui, s'était éternisé dans sa rêveuse obscurité et arrivait à la cinquantième année, n'ayant au bout des doigts qu'un peu de la poussière d'azur enlevée à de chimériques papillons envolés.

« Enfin, songeait-il en regardant l'ombre des arbres se découper sur les pelouses de son jardin, j'ai, du moins, la satisfaction d'avoir accompli un pieux devoir. J'ai élevé Pierre et il n'a pas trompé mes espérances. Si l'âme de Sabine erre quelque part, elle doit être contente de voir son enfant devenu un homme et un homme de valeur. »

Au moment où Debierne pensait à son pupille, celui-ci ayant achevé sa toilette du matin, s'acheminait vers le cabinet de travail de son tuteur. Il entra, souriant et correct, dans la grande pièce encombrée de livres.

— Bonjour, Pierre, bonjour, mon enfant! s'écria Debierne en tendant les mains au jeune homme... Je t'ai fait prier de passer chez moi pour que nous puissions causer tranquillement avant le déjeuner... J'avais, je te l'avoue, quelque scrupule de te déranger si matin après la fatigante journée d'hier... T'es-tu un peu amusé au moins, à cette noce?

— Mais oui, cher monsieur, je ne m'y suis pas ennuyé... J'en ai même rapporté des impressions agréables.

— Tant mieux! ces impressions-là t'aideront à supporter l'aridité de notre conversation, car je te préviens que nous allons causer d'affaires et de chiffres... A ton âge, c'est un entretien peu récréatif. Assieds-toi... Veux-tu un cigare?

— Merci, j'ai sur moi tout ce qu'il me faut. Il tira d'un étui japonais une cigarette russe,

l'alluma, et s'accoudant à la table en face de Debierne :

— Maintenant, dit-il, je suis tout oreilles.

— Mon ami, commença Armand, à ta majorité, je t'ai rendu mes comptes, mais cette opération n'a été qu'une pure formalité, attendu qu'en fait j'ai gardé jusqu'à présent la gestion de ton patrimoine... Maintenant que tu en as fini avec l'École de droit et que tu vas te débattre avec les difficultés de la vie, il est juste que tu reprennes la libre disposition de ta fortune... Tu en connais, je suppose, à peu près le chiffre?

— Oui, je sais que je possède cinq mille livres de rentes sur l'État, plus nos terres et notre maison de la Joubardière.

— Cela te constitue environ huit mille francs de revenu... Autrefois, pour un célibataire vivant en province, c'était la médiocrité dorée, mais avec les exigences de la vie actuelle, c'est tout au plus une modeste aisance.

— Je me le suis déjà dit, mais n'y aurait-il pas moyen d'augmenter mes revenus grâce à un emploi plus judicieux du capital? Ainsi, par

exemple, ne pourrions-nous pas vendre les rentes sur l'État, acheter des valeurs étrangères qui coûtent moins cher et rapportent davantage?... De même pour la Joubardière : en la mettant en adjudication, on en trouverait au bas mot cent mille francs, et avec le prix on achèterait de l'Italien et du Hongrois, ce qui doublerait presque le revenu actuel.

— Tu raisonnes comme un notaire! s'écria Armand interloqué. — En même temps il songeait : « Du diantre si, à son âge, j'étais ferré comme lui sur la cote de la Bourse! »

— Suis-je dans le vrai? répliqua Pierre Lamblin, du ton sec d'un homme d'affaires.

— Au point de vue pratique, certainement... Mais ta mère tenait beaucoup à la Joubardière ; elle y avait été élevée, elle y est morte et elle repose dans le cimetière du village... Cela ne te semble-t-il pas dur de vendre par lots, au plus offrant, ce domaine où la chère femme a laissé dans chaque coin un peu de son souvenir?...

— Nécessité fait loi, répondit froidement le jeune homme.

— Sans doute... sans doute... Enfin, c'est

une question délicate sur laquelle il m'est pénible d'insister... Quant à l'échange de tes rentes sur l'État contre des valeurs étrangères, crois-tu qu'à l'heure présente une pareille spéculation soit bien patriotique?

— Ho! ho! se récria Pierre, tandis qu'un ironique sourire retroussait le coin de ses lèvres, en affaires comme en politique il n'y a pas de place pour les considérations sentimentales... Nous sommes plus pratiques que cela, aujourd'hui.

— Je le vois, murmura Armand avec un soupir.

— Nous sommes revenus du don quichottisme et des chimères de 1848. Nous ne mêlons le sentiment ni à la science, ni à la philosophie, ni surtout aux questions d'argent.

— Mais, sacrebleu! qu'en faites-vous alors du sentiment?... Car enfin il existe, c'est un fait comme les lois de la pesanteur... Où le logez-vous donc?

— Dans l'amour, mon cher tuteur, repartit Pierre en riant... Puis, redevenant sérieux, il ajouta : — Vous ne voyez pas d'autre objec-

tion à ce que je transforme mon capital ainsi que je vous l'indiquais tout à l'heure ?

— Tu es le maître, répondit Debierne... Seulement, même après l'opération dont tu me parles, ta fortune ne te permettra pas de rester oisif... Que comptes-tu faire?

Il parlait nerveusement, comme un homme choqué et déçu. Ce mouvement de dépit n'échappa point à l'attention de Pierre, et reprenant ses manières câlines, sa voix caressante, il s'écria :

— Mon cher tuteur, je vois que je vous ai froissé et je serais désolé de causer le moindre déplaisir à l'ami dévoué auquel je suis redevable de tant de bons offices... Quant à la Joubardière, rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de la vendre...

— A la bonne heure! interrompit Debierne.

— Pour le moment, du moins, acheva le jeune homme... Vous me demandiez ce que je compte faire?... Eh bien! je voudrais me présenter au conseil général dans le canton où je suis propriétaire... Il y aura là un siège disponible à la fin de l'année ; ma famille était avan-

tageusement connue dans l'arrondissement et on prétend que j'aurais chance d'être élu... Qu'en pensez-vous?

— La tentative me paraît louable... Bien que tu sois un peu jeune, je crois que tu possèdes les qualités nécessaires pour t'occuper des affaires publiques... Seulement j'estime qu'il te faudrait prendre plus solidement racine dans le pays. Tu es un peu un inconnu pour les électeurs. Ah! si tu étais établi et marié en Touraine, tes chances doubleraient du coup.

— J'y ai déjà réfléchi... Et à ce propos, je voudrais vous demander un renseignement... J'ai revu hier à la noce une ancienne amie d'enfance... Mlle Éparvier.

— Madeleine!... Une vraie jeune fille, celle-là; simple, enthousiaste, sérieuse et charmante.

— Elle est très séduisante, en effet... Vous connaissez sa famille?

— Parfaitement... Mme Éparvier a perdu son mari il y a une dizaine d'années... C'est une maîtresse femme, qui a élevé sa fille sévèrement, patriarcalement et pas du tout au goût

du jour... La fortune, modeste mais solide, consiste principalement dans le domaine de La Varenne que la mère fait valoir elle-même et qui donne un revenu dont elle ne dépense pas la moitié... D'ailleurs, Madeleine a un oncle, mon vieil ami La Jugie, qui adore sa nièce et qui, certainement, la dotera, si elle se marie à son gré.

— Alors, dans votre opinion, Mlle Éparvier serait un parti très convenable ?

— Très honorable et très désirable... Mais, un instant, mon garçon !... Je te préviens que si tu ne voyais en elle « qu'un beau parti », je ne prêterais pas les mains à ce genre de spéculation... Madeleine est assez jolie pour qu'on l'épouse par inclination... J'aime encore à croire que tu ne proscris pas le sentiment du mariage, comme tu le proscris de la politique.

— Ne vous ai-je pas dit, au contraire, que je ne l'admettais qu'en amour ? répliqua Pierre.

Il avait réfléchi que le seul moyen d'endoctriner son chevaleresque tuteur était d'enfourcher le même dada que lui. Du reste, il avait pour principe que lorsqu'on va chez les gens

il faut emporter leurs préjugés avec soi. Aussi continua-t-il de sa voix la plus persuasive :

— A mon avis, cher monsieur, l'amour dans le mariage est encore la meilleure des spéculations. Mlle Madeleine me plaît et je sens qu'il ne me faudrait pas beaucoup la voir pour en devenir sérieusement amoureux.

Cette adroite confidence toucha le cœur d'Armand Debierne au bon endroit. Il demeura un moment pensif et tout absorbé par un rêve secrètement caressé depuis longtemps déjà. — Il était l'un des fervents admirateurs de Mlle Éparvier. Chaque fois qu'il la revoyait, il se sentait pris d'un plus tendre intérêt pour le charmant naturel et la grâce de cette jeune fille. Chaque fois qu'il la quittait, il ne pouvait s'empêcher de se dire qu'elle serait une exquise compagne pour le mari qu'elle choisirait, — et, involontairement il souhaitait que cet heureux élu fût Pierre Lamblin. — Unir cette adorable fille à son enfant d'adoption, au fils de la femme qu'il avait si fidèlement chérie ; donner à deux créatures d'élite ce bonheur qu'il avait si vainement poursuivi pour son propre compte.

ce serait, songeait-il, en son âge mûr, une satisfaction qui le consolerait de tous ses déboires de jeunesse. Après avoir assisté à la célébration de ce mariage désiré il pourrait chanter comme Siméon : *Nunc dimittis servum tuum.*

L'idée de la réalisation possible de ce projet tant de fois rêvé, l'enchantait. L'aveu échappé à Pierre lui semblait déjà un commencement d'exécution ; son imagination s'échauffait et son propre enthousiasme le grisait au point de l'illusionner sur le véritable état d'âme de son pupille. Il le crut monté à son diapason et lui frappant amicalement sur l'épaule :

— Eh bien ! dit-il, mon cher enfant, tu verras Madeleine tantôt chez Prosper... Puisqu'elle te plaît, tâche de te faire aimer et tu me rendras le plus heureux des hommes.

IV

Aussitôt après leur dîner, Armand Debierne et Pierre Lamblin allèrent sonner à la porte de M. de La Jugie. — Les deux propriétés n'étaient séparées que par la largeur de la rue. Celle de Prosper s'inclinait davantage vers la vallée de la Choisille qu'elle dominait, et avait une physionomie moins moderne que la Fleurance. La maison d'habitation, couverte en tuiles moussues, était bâtie et meublée à l'antique; le jardin dessiné à la française foisonnait de fleurs vivaces et le parc, mal entretenu, présentait par endroits l'aspect d'une forêt vierge. Bien que l'oncle Prosper parlât volontiers de l'idéal il n'entendait pas sacrifier l'utile à l'agréable; il avait précieusement conservé le vignoble paternel, qui tapissait tout le versant de la Choisille et donnait un

agréable vin à saveur framboisée. En somme, le domaine de l'Ermitage, demi-rustique et demi-bourgeois, avec ses coins négligés, ses champs de maïs, son verger bien affruité et ses vignes, était fait pour réjouir le regard des vrais propriétaires tourangeaux.

Prosper de La Jugie y demeurait depuis sa prime jeunesse. Au rebours d'Armand, qui avait quitté la Touraine à vingt ans pour devenir un Parisien, Prosper était resté Tourangeau jusqu'aux moelles. Il ne s'absentait guère de l'Ermitage que pour visiter de loin en loin sa sœur Mme Éparvier. Il ne séjournait pas longtemps chez la veuve, et regagnait avec joie sa vieille maison, d'où on le voyait presque chaque matin descendre, coiffé d'un chapeau de paille, vêtu d'un veston de flanelle et chaussé de souliers de chasse. Pendant des heures il arpentait son jardin, son verger ou sa vigne, écussonnant un rosier, redressant un pêcher, assujettissant un échalas et se citant à lui-même de temps à autre un vers des *Géorgiques,* son poème favori.

Même dans le plein de sa jeunesse l'amour

ne l'avait guère tourmenté. En principe, il était misogyne et se souciait peu d'introduire chez lui une femme — fût-elle légitime. Peut-être la fréquentation de sa sœur, créature égoïste, élégiaque et autoritaire, l'avait-elle précocement dégoûté de la compagnie conjugale. Il s'était définitivement entêté dans le célibat, partageant ses loisirs entre le soin de ses intérêts matériels et « le culte des muses ». Il avait l'esprit orné et se piquait de littérature. Même en son jeune temps, il s'était hasardé à publier, à ses frais, chez un libraire de Tours, un mince volume de vers intitulé : *A travers la Touraine.* Le volume, tiré à cinq cents, encombrait encore l'arrière-magasin de l'éditeur. Cent exemplaires seuls avaient été enlevés — par Prosper — qui les utilisait en les offrant aux gens auxquels il devait une politesse. Ce recueil, daté de 1855, paraissait, on doit l'avouer, un tantinet vieillot aux rares lecteurs qui le feuilletaient. La Jugie, malgré son culte pour les lettres, s'était tenu médiocrement au courant du mouvement moderne. Confiné dans son Ermitage et ayant peu

changé lui-même, il ne s'apercevait pas du changement qui s'opérait en un quart de siècle dans les goûts et les modes littéraires. Si Armand Debierne en était resté à Musset, Prosper continuait de s'imprégner de Lamartine et de Chateaubriand et d'imiter leur style. Il ne manquait pas d'appeler les jeunes filles « de jeunes vierges » et parlait encore « des cordes de sa lyre » dans les poésies fugitives qu'il lisait de temps à autre à ses collègues de la Société des Belles-Lettres.

Ses opinions politiques n'avaient pas plus varié que ses admirations littéraires ; il était demeuré catholique et royaliste. Son royalisme prudent se bornait, à la vérité, à des vœux inoffensifs et à la lecture de la *Gazette de France*: quant à son catholicisme, il se manifestait plus volontiers par des discours que par des actes. Le bonhomme pratiquait peu et ne desserrait qu'en rechignant les cordons de sa bourse lorsqu'il s'agissait de contribuer à des œuvres pies. Il avait de sentimentales extases en face de la nature, parlait lyriquement du ciel étoilé et nommait la lune

« l'astre des nuits » ; il ne possédait en matière scientifique et agricole d'autres notions que celles qu'il puisait dans les *Géorgiques* ou dans les *Harmonies* de Bernardin de Saint-Pierre.

En dépit de sa sensiblerie et de son lyrisme, il était très serré en affaires. Quand il s'agissait de questions d'argent, sous le Lamartinien aux phrases élégiaques on retrouvait le Tourangeau matois et pratique. Il discutait pendant des journées avec son closier, à propos du partage d'une hottée de vendange ou d'une boisselée de châtaignes, et se montrait fort dur pour ses domestiques auxquels il mesurait chichement l'huile, le vin et le bois. Continuellement en bisbille avec sa sœur, à laquelle il reprochait ses propres travers, il ne s'amadouait qu'avec Madeleine pour laquelle il se piquait de tendresse. Encore dans la prédilection qu'il marquait pour cette nièce unique, aurait-on pu entrevoir un arrière-fond intéressé, — un peu de cet instinctif égoïsme du chat qui caresse les gens, non pour leur être agréable, mais pour sa propre

délectation, — Prosper aimait à sentir près de lui cette jeunesse fraîchement épanouie : il se plaisait à la regarder et se ragaillardissait en sa présence. La sincérité et l'abnégation de Madeleine donnaient pleine sécurité à ce bonhomme compliqué et toujours en méfiance. Il était sûr de sa nièce, sûr de son désintéressement et s'abandonnait devant elle à ses débauches de lyrisme sentimental, sans craindre qu'elle ne le prît au mot et n'en abusât pour faire appel à sa générosité.

Madeleine était trop sensée et perspicace pour ne pas deviner les petites roueries et la fausse bonhomie de son oncle ; mais elle s'en amusait et, n'ayant point été gâtée chez sa mère, elle savait se contenter de peu. — D'ailleurs, elle éprouvait un si vif besoin de se donner et de faire plaisir aux autres, que rien ne lui coûtait pour se montrer aimable avec Prosper. Depuis quelques années, les poétiques tirades de M. de La Jugie lui semblaient fort creuses et parfois ridicules, néanmoins elle savait gré au bonhomme de l'avoir le premier initiée à certaines jouissances d'art et de

lui avoir suggéré le culte des belles choses. Tout enfant, elle avait appris par cœur les poésies de son oncle, et cette lecture avait découvert à son esprit de nouveaux horizons, de même que les refrains vulgaires d'un orgue de Barbarie nous donnent tout à coup la révélation des enchantements de la musique. Elle gardait à cette rudimentaire initiation la reconnaissance qu'on a pour le livre d'images qui a charmé notre enfance et nous a ouvert le domaine du rêve.

Pour les mêmes raisons, elle aimait l'Ermitage et elle y revenait avec joie. Elle retrouvait de chers souvenirs dans toutes les pièces de la vieille maison, dans tous les coins du parc et du verger. Elle avait eu là ses premiers enthousiasmes d'enfant et ses premières émotions de jeune fille, quand Pierre Lamblin, à l'époque des vacances, daignait y venir causer avec elle et avec Nancy Rambert. Le jouvenceau, tout frais émoulu de sa rhétorique, avait déjà le bel aplomb et la facilité d'élocution qui le distinguaient aujourd'hui. Les deux adolescentes admiraient ce joli garçon

à la naissante moustache et aux yeux bleus souriants. Il leur improvisait de romanesques histoires, il leur déclamait des vers et leur tournait des madrigaux. Maintenant encore, Madeleine était prise d'une délicieuse mélancolie, lorsqu'en longeant la lisière des vignes, elle se rappelait un après-midi d'octobre où Pierre lui avait montré un jeune amandier déjà effeuillé et lui avait murmuré d'une voix caressante la poésie de Victor Hugo qui commence par ces vers :

Vois, cette branche est rude, elle est noire, et la nue
Verse la pluie à flots sur son écorce nue;
Mais attends que l'hiver s'en aille, et tu vas voir
Une feuille percer ces nœuds si durs pour elle...

Elle avait appris ces vers par cœur et, le lendemain de la noce Rambert, en se promenant le long de cette même vigne et en regardant le crépuscule tomber sur la vallée de la Choisille, elle repensait à sa soirée de la veille. Elle s'était arrêtée près de l'amandier; involontairement, la poésie jadis déclamée par Pierre lui revenait en mémoire et elle se disait à elle-même :

C'est qu'après le malheur m'est venu ton sourire,
C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps...

Tout à coup elle entendit la cloche de la grille tinter au loin; des pas et des voix résonnèrent dans le calme du soir, puis le perçant organe de Prosper traversa tout le jardin :

— Madeleine, où es-tu?... Viens voir Debierne !

Elle se dirigea précipitamment vers la maison, ayant le pressentiment vague qu'Armand Debierne n'était pas venu seul. En effet, quand elle arriva au bas du perron, elle reconnut Pierre Lamblin près de son tuteur.

— Bonsoir, Madeleine ! dit Armand en baisant la main de la jeune fille, je vous amène Pierre, qui a désiré vous saluer ce soir ainsi que l'ami La Jugie.

Pierre tendit la main à Madeleine, puis à M. de La Jugie. Celui-ci, qui avait encore sur le cœur l'irrévérente hâte avec laquelle le jeune homme avait défloré son toast, répondit cérémonieusement à son salut.

— Bonsoir, messieurs, repartit-il, soyez les

bienvenus... Si vous le permettez, nous resterons au jardin... Mignonne, fais-nous apporter de la bière bien fraîche!

Ils s'assirent autour d'une table rustique et l'instant d'après, Madeleine revint avec une servante qui portait un plateau chargé de verres et de bouteilles.

— Avouez qu'on est mieux ici qu'au salon, continua Prosper en remplissant les verres... Il frappa familièrement sur le genou d'Armand :

— Je connais tes goûts, mon vieux, tu as une prédilection pour cette heure d'entre chien et loup et tu es dans le vrai, c'est l'heure bénie entre toutes!

En compagnie de M. de La Jugie on ne pouvait causer longtemps sans que la conversation prît une envolée lyrique. Au grand ennui de Madeleine, Prosper, semblable aux serins qui chantent d'autant plus haut qu'ils ont de bruyants auditeurs, se sentait mis en verve par la présence de ce jeune homme en qui il devinait un adversaire. Il voulait tâter ce Parisien et lui montrer que les gens de goût

de la province valent bien ceux de Paris. Peu à peu, malgré les efforts de sa nièce pour rompre les chiens, il l'entraîna sur son terrain favori et, après avoir déclamé de sa voix chantante quelques vers des *Méditations*, il lui demanda à brûle-pourpoint :

— Jeune homme, vous qui cultivez l'éloquence, vous devez admirer Lamartine?

Pierre, qui tenait à flatter l'oncle de Madeleine, répondit par un complaisant éloge du poète, mais involontairement il le louait avec un ton de condescendance qui agaça les nerfs de M. de La Jugie.

— Voyons, voyons, reprit celui-ci avec une feinte bonhomie, ne cherchez pas à me ménager : avouez franchement que vous autres modernes, vous le traitez de vieux rossignol.

— Mais non, monsieur, détrompez-vous, répliquait Pierre avec une indulgence polie, sous laquelle perçait cependant une dédaigneuse indifférence, nous avons la plus respectueuse admiration pour ce barde qui a exécuté de poétiques variations sur la harpe d'Ossian; je suis même heureux de vous annoncer

que, depuis peu, il se produit une réaction en faveur de Lamartine et qu'il est beaucoup mieux coté.

— Coté! coté! s'exclama Prosper scandalisé, ne dirait-on pas qu'il s'agit d'une valeur de bourse?... C'est, ma parole, d'une outrecuidance qui dépasse les bornes!

Debierne souriait, Madeleine Éparvier, qui connaissait l'irritabilité de son oncle, vit que la discussion allait s'aigrir et prit le parti de faire cesser le combat en séparant les deux adversaires.

— Monsieur Lamblin, interrompit-elle audacieusement, je tiens à ce que vous visitiez le jardin avant la nuit... Venez, je veux vous montrer comme nos amandiers ont grandi depuis votre dernière visite!

Elle conduisit Pierre dans une allée latérale et murmura :

— Pensez de Lamartine ce que vous voudrez, mais ne le démolissez pas devant mon oncle ; il finirait par se brouiller avec vous, et j'en serais si fâchée !

— S'il en est ainsi, mademoiselle, je vous

promets de proclamer dorénavant l'auteur de *Jocelyn* le plus grand poète du siècle.

— Vous n'avez donc pas de conscience! objecta la jeune fille en riant.

— Pardon, mais pour vous être agréable, je suis prêt à tous les sacrifices.

— Je ne vous en demande pas tant!... ménagez seulement mon oncle qui est très susceptible.

Ils avaient atteint la lisière du jardin et franchi le sentier qui le séparait du vignoble. Madeleine s'arrêta et, interrogeant Pierre du regard :

— Reconnaissez-vous cet endroit, monsieur?

Le jeune homme avait beau fouiller dans sa mémoire, ce sentier bordé de vignes ne lui rappelait absolument rien; mais il devinait à la physionomie de Madeleine qu'elle attachait une particulière importance à ce qu'il le reconnût et il se garda bien de la désillusionner :

— Oui, répondit-il évasivement, je me souviens très bien d'y être venu.

— C'est là que vous m'avez récité ces vers sur la branche d'amandier :

Et tu demanderas comment un bourgéon frêle
Peut, si tendre et si vert, jaillir de ce bois noir...

En ce temps-là, vous aimiez encore les poètes.

— Je les aime toujours, mais je préfère ceux qui répondent plus exactement à mon état d'âme.

— Ah !

Elle n'osa pas demander d'explication, bien qu'elle ne comprît pas très bien ; seulement, à l'accent de sa voix et à l'expression chercheuse de ses yeux, entrevus à la lueur du jour tombant, on sentait qu'elle eût été fort aise de savoir à quoi s'en tenir sur ce mystérieux état d'âme.

— Nos pères, continua-t-il, voyaient la vie à travers un prisme ; nous la voyons, nous, telle qu'elle est et nous nous demandons si elle vaut la peine d'être vécue.

— Moi, répliqua-t-elle gravement, je pense

qu'elle en vaut la peine, tant qu'on a du bien à y faire et des gens à y aimer.

Il la regarda, un peu déconcerté, et s'apercevant que ses affectations de désenchantement ne produisaient aucun effet, il reprit mélancoliquement :

— Vous avez raison ; l'amour, tout est là... seulement il faut le trouver et il y a des êtres inquiets qui ne savent pas le chercher... Pour ceux-là, la vie est parfois triste à pleurer.

— Mon Dieu, l'essentiel, je crois, est de ne pas chercher midi à quatorze heures... Moi, par exemple, je n'ai eu ni une enfance ni une jeunesse bien gaies, aussi je me contente des moindres petits bonheurs : une bonne parole entendue, une jolie plante rencontrée par hasard, un paysage nouveau aperçu au détour d'un chemin, cela suffit pour me rendre joyeuse pendant le reste de la journée. Tenez, quand j'ai eu de l'ennui et que, le soir, je me promène au lever de la lune, comme en ce moment, eh bien! je me sens toute réjouie par cette douce lumière qui m'arrive dans les yeux... Lorsque vous marchez au-devant de

la lune, ne vous semble-t-il pas que vous allez à une fête?

Elle lui montrait le croissant qui se levait au-dessus de Saint-Cyr. A cette clarté bleuâtre on distinguait la Choisille qui brillait çà et là dans les prés avec des reflets de miroir brisé. La petite flûte des rainettes accompagnait discrètement le frisson du vent dans les amandiers, et le retroussis argenté des feuilles laissait voir les amandes vertes suspendues aux branches.

En dépit de ses théories d'analyste et de désillusionné, Pierre Lamblin, qui avait le fond très sensuel, savourait le charme de cette transparente nuit d'août et le plaisir d'avoir à son bras cette jeune fille d'une grâce si simple, dont l'âme sérieuse s'ouvrait si franchement à l'émotion des beautés naturelles. Il lui trouvait une verdeur originale, cent fois plus attrayante que la savante coquetterie des belles dames avec lesquelles il avait coutume de fleureter. Par un raffinement de voluptuosité, il oubliait volontairement ses calculs d'ambitieux en quête d'un beau ma-

riage pour ne plus penser qu'à gagner le cœur de cette séduisante fille. Fouetté par ce désir, il se livrait davantage. Il mettait en œuvre les souplesses de son esprit, les caresses de sa nature câline. Madeleine le sentant devenir plus expansif, et retrouvant enfin complètement l'aimable compagnon d'autrefois, se familiarisait et s'abandonnait avec plus de confiance.

— Je vous avais bien dit, s'exclama-t-elle en entrant dans la vigne, que nos amandiers avaient grandi... Voyez comme ils sont vigoureux et comme les branches plient sous les amandes mûres!... Il faut que vous en goûtiez!

Elle leva le bras, atteignit une branche et détacha quelques-uns des fruits à la coque veloutée; puis elle prit un petit couteau d'argent pendu à sa ceinture, ouvrit une des coques et la présenta à Pierre.

— Tiens, observa le jeune homme, il y a deux amandes jumelles... Partageons, voulez-vous?

— Ce sera une philippine alors?

— Ce sera une philippine, répéta-t-il en croquant l'amande.

— En ce cas, tenez-vous sur vos gardes. reprit-elle en riant, car je vous surprendrai au moment où vous y penserez le moins!

— Je serai enchanté d'être votre débiteur.

— Je ne l'entends pas ainsi! protesta-t-elle, si vous ne vous défendez pas, il n'y plus de plaisir... Promettez-moi de jouer franc jeu.

— Je vous le promets, répondit-il en lui tendant la main.

Elle la lui secoua à l'anglaise.

— Entendu... A partir de demain matin, nous serons en philippine réglée... Maintenant, allons rejoindre mon oncle et M. Debierne... Surtout, ajouta-t-elle en levant un doigt menaçant, gardez-vous de reprendre vos airs protecteurs en parlant de Lamartine, et sachez pour votre gouverne que l'oncle Prosper est encore plus intraitable quand il s'agit de Chateaubriand.

V

Comme on le pense bien, malgré sa promesse de jouer franc jeu. Pierre Lamblin s'empressa de se laisser prendre à la première rencontre et perdit volontairement la philippine. Cela lui fournissait une excellente occasion d'avancer ses affaires. Il se trouvait maintenant autorisé à offrir à Madeleine un souvenir qui la flatterait et accroîtrait encore leur intimité.

Quelle sorte de cadeau choisirait-il pour marquer plus délicatement à la jeune fille son désir de lui plaire? Un moment il songea à lui envoyer des fleurs, accompagnées de vers qu'il rimerait pour la circonstance; mais cela lui sembla trop modeste et trop *vieux jeu*. D'un autre côté, l'offre d'un bijou pouvait paraître déplacée et risquait de froisser les

susceptibilités de Mlle Éparvier. Non, il fallait trouver un bibelot qui ne fût point banal et qui, tout en ayant l'air d'un cadeau sans importance, fût cependant un objet d'art et une jolie chose.

Il descendit à Tours un matin pour cette emplette. Tout en flânant le long des trottoirs de la rue Royale, il demeurait perplexe sur le choix du bibelot destiné à acquitter sa philippine. Il s'était arrêté devant un grand magasin de bronzes et d'orfèvrerie, quand un objet placé à l'étalage lui tira brusquement l'œil.

C'était une jardinière en faïence, de dimension moyenne et d'une exécution très artiste. — Sur l'émail d'un blanc crème, à travers un vaporeux semis de poudre d'or, le décorateur avait jeté légèrement une gerbe de graminées, de coréopsis et de violettes. Une guirlande de pâles clématites, courant en relief sur les bords, formait par l'entrelacement de ses brins deux anses délicates. Le même motif était répété dans l'intérieur de la jardinière, mais un caprice de l'artiste avait ajouté dans un coin un vol de petits papillons bleus.

— Voilà mon affaire! pensa Pierre enchanté.

Il entra et demanda le prix de la jardinière.

— Mon Dieu, monsieur, répondit l'un des commis, je serais très embarrassé de vous le dire.

— Cependant cette faïence est à vendre?

— Probablement; mais nous ignorons quelles sont les intentions de l'artiste; il nous a priés de la mettre à notre vitrine plutôt comme une pièce d'exposition que comme un objet de vente... Il ne nous a pas indiqué le prix et même il ne nous a pas autorisés à faire connaître son nom.

— Mais enfin vous le connaissez... Cette jardinière me plaît et je suis disposé à l'acheter, si le fabricant se montre raisonnable. Voulez-vous bien l'en informer, en le priant de passer chez moi le plus tôt possible?... Voici mon adresse.

— Parfaitement, monsieur, repartit le commis en prenant la carte de Lamblin; nous verrons l'artiste aujourd'hui même.

Pierre remonta à Saint-Cyr en se félicitant d'avoir mis la main sur le bibelot qui pouvait

être le plus agréable à Madeleine, et dès qu'il fut arrivé à la Fleurance, il en parla avec admiration à Debierne.

— C'est vraiment une chose charmante, dit-il en terminant, et je m'étonne que l'auteur ait gardé l'anonyme... Vous qui êtes quasi du pays, savez-vous par hasard le nom de ce céramiste tourangeau?

— En fait de céramistes, répliqua Armand, nous n'avons guère que les fabricants de Portillon; encore ils ne travaillent que pour le commerce et ne s'occupent point de faïencerie d'art... Mais, rassure-toi, tout artiste est désireux de se faire connaître, et celui qui a fait cette pièce ne mettra pas la lumière sous le boisseau. Demain, certainement, tu auras sa visite... Quand il sera là, préviens-moi, je suis curieux de le voir et d'admirer ta trouvaille...

Le lendemain en effet, à l'heure où Pierre achevait sa toilette, on lui annonçait que M. Martial Métivier demandait à lui parler. Le nom lui était inconnu, mais il devina que ce visiteur devait être le fabricant de la jardinière et le fit prier de monter dans sa chambre.

Fidèle à sa promesse, le commis avait immédiatement avisé Martial et celui-ci s'était empressé d'accourir au magasin. La nouvelle de cette aubaine l'enchanta. La jardinière était la première œuvre dont il fût satisfait. Il l'avait modelée en s'efforçant de rendre toute la vie et la grâce des plantes qu'il copiait. Pendant qu'il l'exécutait, il se remémorait sans cesse ces lignes touchantes de Bernard de Palissy : « Je m'en vins à penser que si j'avais trouvé l'invention de faire des esmaux, je pourrais faire des vaisseaux de terre et autre chose de belle ordonnance... et dès lors, sans avoir égard que je n'avais nulle connaissance des terres argileuses, je me mis à chercher les esmaux comme un homme qui tàte en ténèbres... »

Martial aussi avait tâtonné en cherchant l'application de ce semis d'or sur l'émail, et, durant la période de la cuisson, il avait souffert toutes les angoisses qui assaillirent le célèbre potier saintongeois. Lorsque la pièce était enfin sortie du four, son cœur avait battu en constatant la réussite. Néanmoins, il doutait

encore de la valeur de son œuvre et, s'il l'avait exposée à la vitrine de la rue Royale, c'était plutôt à titre d'essai que dans l'espoir de la vendre. En apprenant qu'un acheteur s'était présenté, il avait donc eu un vif sursaut d'allégresse. Sa joie diminua lorsqu'on lui fit connaître le nom de l'amateur. Pierre Lamblin, on le sait, ne lui était pas sympathique. Superstitieux comme tous les artistes, Martial éprouvait une certaine répugnance à vendre sa première œuvre à un homme qui lui déplaisait. Toutefois, ainsi que le lui fit remarquer le marchand de la rue Royale, c'était pour un débutant une chance inespérée et il n'y avait pas à hésiter. Le jeune Métivier avait trop le désir de sortir de son obscurité pour se laisser arrêter par des considérations enfantines et il se décida à porter lui-même sa jardinière à la Fleurance.

Lorsque Pierre Lamblin le vit entrer, coiffé d'un feutre cabossé et vêtu de son modeste complet de drap gris. Il eut peine à dissimuler sa surprise. Il s'était attendu à voir un homme déjà mûr, ayant l'aplomb que donnent l'expé-

rience et le frottement de la vie. Il fut étonné de se trouver en face d'un garçon plus jeune que lui, un peu gauche, ayant plutôt la mine d'un ouvrier que d'un artiste. Il se demandait déjà s'il n'avait pas affaire à quelque apprenti envoyé par le fabricant.

— Monsieur, commença Martial, on m'a dit que vous désiriez causer avec moi au sujet de ma jardinière, et je vous l'apporte.

En même temps il déficelait avec précaution les vieux journaux qui enveloppaient la faïence et la plaçait sur une table.

— C'est vous qui avez fabriqué cela?

— Oui, monsieur.

Martial avait gravi rapidement la montée de Saint-Cyr. La chaleur d'août, jointe à la sensation de malaise qu'il éprouvait en entrant à la Fleurance, avait mouillé son front de sueur. Il tira son mouchoir, s'épongea les tempes puis réintégra nerveusement le tampon de grosse toile dans la poche de son pantalon qui en resta toute gonflée. Ce vulgaire détail n'échappa point à l'observation peu bienveillante de Pierre Lamblin. Ce raf-

finé en matière de toilette étudia avec une sorte de compassion dédaigneuse la gaucherie inélégante, le piètre accoutrement de Martial, et il ne résista pas à la tentation de jouer au Mécène devant ce pauvre diable sans expérience, qui ne paraissait pas rouler sur l'or et ne devait pas se montrer bien exigeant.

— Quel âge avez-vous? demanda-t-il d'un ton protecteur.

— Vingt-quatre ans.

Pierre souleva dans ses mains la jardinière et l'examina d'un air de connaisseur.

— Cette pièce est votre première œuvre?

— C'est du moins la première dont je sois à peu près satisfait.

— Tous mes compliments... Ce n'est pas mal pour un début. Vous avez appris votre métier à Tours?

— Oui, répondit brièvement Martial que cet interrogatoire agaçait.

— Cela se voit à certaines inexpériences de détails... Pour un commençant bien doué comme vous l'êtes, le séjour d'un milieu plus artiste serait maintenant nécessaire; il vous

faudrait visiter nos grandes collections du Louvre, de Sèvres et de Cluny, et recevoir les enseignements des maîtres de la céramique. N'avez-vous pas le désir de venir à Paris?

— Non, monsieur, je crois que, même en province, on peut étudier avec fruit et exécuter ce qu'on a dans la tête.

— Je le regrette, car à Paris je pourrais vous être utile... Je ne suis pas à proprement parler un collectionneur; je n'en ai ni le temps ni les moyens; mais je suis lié avec des artistes et des amateurs et je pourrais vous recommander à eux...

— Je vous remercie, répliqua sèchement Martial, que le ton protecteur de Lamblin commençait à irriter. — Il sentait si bien que ces offres de service n'étaient qu'un vaniteux étalage destiné à l'ébaubir! Son interlocuteur n'avait pas encore su trouver un seul mot qui témoignât d'un intérêt sincère pour l'œuvre et pour l'artiste. Martial regrettait maintenant d'être venu; son aversion pour Lamblin s'accroissait et il cherchait déjà en son cerveau un prétexte pour refuser de lui

vendre sa jardinière. Il ajouta avec une intonation plus cassante :

— Je sais que j'ai encore beaucoup à travailler, mais j'aime mieux me tirer d'affaire tout seul.

— Peut-être avez-vous tort, repartit Pierre, choqué de cette résistance acerbe ; n'importe, si j'achète votre œuvre, je la montrerai à mes amis ; ils retiendront votre nom et cela sera pour vous une excellente réclame.

— Je déteste la réclame.

— Ah ! fit Pierre en se mordant les lèvres... Vexé de l'attitude presque hostile de Martial, il s'apprêtait à lui remontrer vertement qu'il était bien entier et tranchant pour un artiste qui débute, quand il fut interrompu par l'apparition d'Armand Debierne.

— Pierre, s'écria ce dernier en entre-bâillant la porte, on va déjeuner !

Il aperçut Martial : — Ah ! pardon, tu étais en affaires... Dis-moi, n'est-ce point là la faïence dont tu me parlais ?

— Oui, reprit Pierre. M. Métivier, qui l'a fabriquée, est venu me la montrer.

— Voyons, voyons!... Vous permettez, monsieur? ajouta Debierne en saluant affablement Martial.

Il souleva avec précaution la jardinière et l'examina. Peu à peu sa physionomie mélancolique s'éclaira et une lueur mouillée brilla dans ses yeux.

— C'est très beau! poursuivit-il avec une émotion concentrée... On sent que l'artiste y a mis toute son âme.. Avec ces quelques fleurs naïvement rendues, vous avez trouvé le moyen de me remuer, jeune homme!... Voilà les miracles de l'art vrai!

Il serra vivement la main de Martial qui le remercia d'un regard attendri. — Les simples mots de Debierne lui avaient plus touché le cœur que les phrases à effet de Pierre Lamblin.

— Et, continua Armand en se tournant vers son pupille, c'est toi, chançard, qui vas devenir possesseur de cette belle chose?

— Non, pas précisément, répondit Pierre, je compte offrir cette jardinière à Madeleine Éparvier à qui elle fera certainement plaisir.

En entendant prononcer le nom de Madeleine, Martial ne put réprimer un tressaillement. Le rouge lui monta aux joues et les pensées chagrines qui se succédaient dans son cerveau l'empêchèrent de saisir les questions que Pierre Lamblin lui adressait en se retournant vers lui. Aussi, intrigué de son trouble et de sa distraction, ce dernier fut-il obligé de lui répéter :

— Monsieur Métivier, il ne nous reste plus qu'à régler la question d'argent... Quel prix demandez-vous?

— Pardon, monsieur, répondit Martial en revêtant rapidement la faïence de son enveloppe de vieux journaux, nous ne nous sommes pas bien compris... Je ne veux pas vendre ma jardinière.

— Mais pourtant vous étiez venu ici avec cette intention?

— J'ai réfléchi, déclara sèchement le jeune homme. Vous aviez raison tout à l'heure en me signalant des imperfections et j'attendrai pour vendre mes œuvres que j'en sois tout à fait content... Excusez-moi.

Là-dessus il mit son paquet sous son bras, salua M. Debierne, passa froidement devant Lamblin et sortit.

— Voilà un jeune coq qui chante bien haut! murmura Pierre avec humeur, vous avez eu tort, cher monsieur, de le bourrer de compliments. Il s'en va avec la conviction qu'il a plus de talent que Bernard de Palissy.

— Je le crois très modeste, au contraire, repartit Debierne, seulement il a le cœur sensible et la tête chaude... C'est un défaut de jeunesse qui devient malheureusement rare... Il me plaît, ce garçon!... Tu dis qu'il s'appelle?

— Métivier.

— Métivier, rumina Armand, mais je connais ça!... C'est le nom du clòsier de Mme Éparvier, et, en effet, je me souviens maintenant que le père Métivier avait un fils employé à la faïencerie de Portillon... Ce doit être notre homme.

— Vous croyez? murmura son pupille devenu soudain pensif et maussade... C'est singulier!

VI

La maussaderie de Pierre persista pendant tout le déjeuner. Non seulement il était dépité de son insuccès, mais il avait encore un autre motif d'ennui. Le brusque refus de Martial, suivant de si près l'allusion faite à Mlle Éparvier, lui semblait louche. Il avait remarqué l'étrange émotion du jeune homme en entendant prononcer le nom de Madeleine et, depuis qu'il connaissait la proche parenté de l'artiste avec le métayer de La Varenne, il soupçonnait que ce singulier revirement avait pu être déterminé par un secret mouvement de jalousie. L'idée d'avoir pour rival le fils d'un clôsier lui était particulièrement désagréable. Non pas qu'il fît à Martial l'honneur de le redouter; l'éducation et les milieux mettaient entre le céramiste et Madeleine une

distance trop considérable pour qu'il pût devenir dangereux. Mais Pierre jugeait volontiers les autres d'après lui. Il pensait que ce garçon, vaniteux et rancunier, ne se croirait pas tenu à de grands ménagements, et qu'à sa première rencontre avec Mlle Éparvier, il raconterait à sa façon l'histoire de la jardinière. Or, Lamblin, qui craignait par-dessus tout le ridicule, s'avouait que dans cette aventure il n'avait pas précisément joué le beau rôle. Il maudissait le hasard qui l'avait amené près de la vitrine de la rue Royale. — S'il ne s'était pas engoué de cette faïence, il n'aurait pas subi un échec mortifiant pour son amour-propre et ne se trouverait pas exposé, par surcroît, aux commentaires peu charitables du jeune Métivier.

Néanmoins, après avoir bien pesté contre lui-même, il se dit que la mauvaise humeur est rarement une sage conseillère et que le mieux était de réparer au plus vite sa sottise, en ne laissant pas à Martial le temps de lui nuire dans l'esprit de Mlle Éparvier. Pour cela, il était urgent de pénétrer plus avant dans le

cœur de Madeleine et de si bien l'occuper qu'il restât fermé aux suggestions désobligeantes de ce malencontreux faïencier. Aux yeux de qui nous aime, nous sommes rarement coupables ou ridicules; il fallait donc avant tout se faire aimer.

En homme avisé et prudent, Pierre avait d'abord projeté de ne s'engager à fond que lorsqu'il serait complètement renseigné sur la fortune et les espérances de la jeune fille. Il la trouvait charmante et craignait, une fois pris par ce charme, de se laisser entraîner trop avant pour pouvoir ensuite honorablement reculer. Mais l'incident de la jardinière et le dépit d'avoir eu le dessous lui firent perdre tout sang-froid. Piqué au vif par ce qu'il crut démêler des sentiments inspirés par Madeleine à Martial Métivier, humilié d'avoir peut-être ce garçon pour rival, il résolut de prendre les devants et de frapper un grand coup qui le rendrait maître de la situation.

Avant toute chose, il s'occupa de payer sa philippine et, puisqu'il avait dû renoncer à la jardinière, il en revint à sa première idée

d'envoyer à la jeune fille des fleurs et des vers de son cru. C'était plus banal, mais Madeleine, élevée simplement et peu gâtée, ne devait pas être blasée sur ce chapitre. Le soir même, en se promenant, il aligna les lignes suivantes :

Salut, Philippine aux yeux clairs,
Aux beaux yeux bruns, plus purs qu'une source captive
Où tremblent des points d'or quand, sous les rameaux verts,
Filtre une lumière furtive!

Comme un dévot courbé sur l'autel nuit et jour,
Je m'agenouille au bord de la source dormante,
Et le regard brûlé des fièvres de l'attente,
J'y cherche un Dieu caché : — l'Amour.

Oui, l'Amour doit se plaire en cette eau pacifique...
Ah! des vieux enchanteurs si j'avais le pouvoir,
Et si je possédais l'herbe ou le cor magique
Qui le ferait surgir du calme réservoir!

Hélas! pour évoquer le Dieu qui se dérobe,
Je n'ai trouvé que des fleurs et des vers;
A genoux et baisant les plis de votre robe,
Je les mets à vos pieds, Philippine aux yeux clairs.

Il relut ces quatre strophes légèrement teintées de symbolisme, n'en fut pas trop mécontent et les recopia sur une feuille de papier anglais. Le lendemain matin, il se ren-

dit chez la meilleure fleuriste de Tours, commanda une corbeille de roses et d'orchidées et la fit envoyer à Mlle Éparvier avec les vers et sa carte sous enveloppe.

Impatient de connaître l'effet que produirait son envoi, il alla dans l'après-midi sonner à la grille de l'Ermitage. M. de La Jugie était absent; ce fut Madeleine qui vint sur le perron au-devant du visiteur. Elle rougit en apercevant Pierre Lamblin et n'osant rester en tête à tête avec lui au salon, elle lui proposa de s'asseoir au jardin. — Il y avait non loin de la maison, un frêne pleureur à l'ombre duquel on avait disposé des sièges rustiques. A droite et à gauche, des héliotropes répandaient une fine odeur que Pierre trouva de bon augure.

— Mon oncle est allé chez son clôsier, dit Madeleine précipitamment, mais il ne tardera pas à rentrer... Comment se porte M. Debierne?

— Très bien, répondit Pierre un peu décontenancé.

Il s'attendait à ce qu'elle lui parlât de son

envoi et commençait à s'étonner de son silence. A la fin, voyant qu'elle s'obstinait à l'entretenir de choses indifférentes, il perdit patience et demanda :

— Vous a-t-on remis ma philippine?

— Oh! pardon, répliqua-t-elle, j'ai reçu vos magnifiques fleurs... Vous m'avez gâtée et je vous remercie.

Elle rougissait de nouveau, paraissait embarrassée et se bornait à s'extasier sur la beauté des roses, l'étrangeté des orchidées, sans faire la moindre allusion aux vers qui y étaient joints.

Ce silence obstiné, cette froide réserve, causèrent un mouvement de dépit à Lamblin. Sans se croire un poète remarquable, il était habitué à ce qu'on accordât plus d'attention à ses vers. Le mutisme absolu de Madeleine lui sembla trop singulier pour n'être point prémédité. Encore tout ennuyé de sa mésaventure de la veille, il pensa que Mlle Éparvier avait vu Martial et que les malveillants commentaires de l'artiste avaient modifié les bonnes dispositions de la jeune fille.

Cette supposition inquiétante le mit à la gêne. Il perdit peu à peu le bel aplomb qui lui réussissait si bien d'ordinaire auprès des femmes. Il n'avait plus la même liberté d'esprit, sa verve se tarissait. Après avoir épuisé tous les lieux communs de la conversation, les deux jeunes gens semblaient n'avoir plus rien à se dire. L'entretien languissait, quand fort heureusement, Prosper de La Jugie apparut au détour d'une allée.

Le bonhomme ne sembla nullement choqué de trouver sa nièce en tête à tête avec le pupille d'Armand Debierne. L'envoi des orchidées avait ouvert à ce rimeur imaginatif et pratique de soudaines et agréables perspectives. Il en avait conclu que Lamblin devait avoir un tendre pour Madeleine; il s'était dit que ce docteur en droit serait, après tout, un parti très convenable et d'autant moins exigeant qu'il se montrerait plus amoureux. Aussi accueillit-il le jeune homme avec plus de cordialité que lors de sa précédente visite.

— Excusez-moi, cher monsieur, s'écria-t-il, je ne vous savais pas à l'Ermitage et je me

suis attardé chez mon clôsier ; du reste, vous étiez en trop aimable compagnie pour regretter mon absence... Madeleine, je suis sûr que tu n'as pas seulement songé à offrir des rafraîchissements à M. Pierre ?

Mais comme Lamblin déclarait qu'il n'avait besoin de rien, La Jugie n'insista point et passa immédiatement à un autre sujet.

— Comment trouvez-vous ce mois d'août ?... Hein, jeune homme, un temps d'or !... Pour vous autres Parisiens, qui ne savez pas distinguer le seigle du blé, ce clair soleil ne suggère que des idées de voyages et de promenades ; mais pour nous, cultivateurs, ça nous promet pleine moisson et pleine vinée, et ça nous ragaillardit... Nous nous écrions avec Virgile :

Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes...

Et à ce propos, mon jeune ami, il faut que je vous montre un spectacle réjouissant... Venez avec moi jusqu'à ma grange !... Toi, fillette, si tu crains la chaleur, reste au frais sous le frêne... Nous serons de retour dans une petite demi-heure.

Madeleine déclara que le soleil ne l'effrayait point et qu'elle serait enchantée de se promener avec eux. Elle coiffa son chapeau de paille et suivit allégrement l'oncle La Jugie qui avait passé son bras sous celui de Pierre.

Il entraîna les deux jeunes gens dans des allées baignées de lumière, résonnantes de la musique des sauterelles, et ne fit pas grâce à Pierre d'un carré de terrain. A l'Ermitage, les cultures empiétaient de tous côtés sur les jardins : champs de trèfles et de maïs, plantations d'amandiers et bouquets de châtaigniers épars. Cela donnait au domaine une physionomie très rustique, que complétaient les bâtiments de la clôserie ombragée de noyers trapus. Sous l'aveuglant soleil d'août toute cette campagne plantée d'arbres fruitiers laissait une impression d'abondance et de bien-être. Quand les promeneurs arrivèrent à proximité de la clôserie, ils virent les portes de la grange largement ouvertes. Autour des engrangements, sous les noyers, se dressaient comme des bastions de hautes meules de gerbes de blé. Au milieu, une batteuse à vapeur sifflait et

ronflait, tandis que des manœuvres y jetaient sans relâche des gerbes arrachées aux meules éventrées. Une auréole de poussière dorée planait au-dessus des têtes, une savoureuse odeur de froment s'exhalait dans l'air chaud et, malgré l'activité goulue avec laquelle la batteuse engloutissait les javelles, il semblait qu'on ne viendrait jamais à bout de ces formidables entassements de blé mûr.

— Regardez-moi cela! s'exclama Prosper en se frottant les mains, c'est la récolte de cet été... Ah! l'année a été bonne et nous ne mourrons pas de faim cet hiver!... Et tout est à l'avenant : les avoines, les noix et la vigne. Il y a de quoi être fier, convenez-en, jeune homme, surtout quand je songe que tout cela, je l'ai créé... Quand j'ai commencé d'exploiter, la moitié des terres était en friche et il y avait plus de bruyère que de luzerne... Aussi l'Ermitage m'est cher, comme l'était à Lamartine le domaine paternel... Lorsqu'après quelques jours d'absence, je reviens chez moi, je suis tenté de chanter comme le poète :

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance !...

— C'est ici que je vieillirai, continua-t-il d'une voix mouillée, en étendant les bras dans la direction des quatre points cardinaux...

Voir de nos doux vergers sur nos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans nos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre,
C'est assez pour qui doit mourir!

A proprement parler, il est vrai, je n'ai pas eu « les fruits d'un chaste amour », puisque je suis un célibataire endurci... Mais, reprit-il en posant la main sur l'épaule de Madeleine, je m'appuie au bras de cette fillette qui sera mon bâton de vieillesse et qui, après moi, jouira de ces arbres en donnant un souvenir à celui qui les a plantés. Je regarde Madeleine comme ma fille unique, mon cher monsieur, et mon plus grand bonheur est de la choyer... D'ailleurs, tout le monde la gâte, cette enfant... Et vous-même, mon jeune ami, vous l'avez comblée ce matin avec vos fleurs... Ces orchidées sont vraiment merveilleuses.

Il s'interrompit en apercevant dans un che-

min creux une énorme charretée de gerbes que deux bœufs traînaient lentement :

— Par ici, Deniset! cria-t-il, la grange est pleine... Déchargez votre char derrière la clôserie et mettez en meule tout de suite... N'allez pas me faire de sottise, je vais vous montrer la place!... Pardon!... Madeleine, tiens compagnie à M. Lamblin, je vous rejoindrai dans la châtaigneraie.

Il quitta brusquement ses deux compagnons et Pierre le vit, non sans un certain plaisir, s'éloigner avec le charretier. — L'abondance plantureuse du domaine lui réjouissait le cœur et il se sentait tout rasséréné, après avoir recueilli de la bouche de Prosper l'assurance que Madeleine serait son unique héritière. Il ne trouvait plus maintenant le bonhomme aussi ridicule et il lui savait gré d'avoir fait allusion à l'envoi des fleurs. Seulement, il remarquait que, pas plus que Mlle Éparvier, La Jugie n'avait soufflé mot des vers joints au bouquet.

« Il est évident, pensa-t-il, que Madeleine ne lui en a rien dit. En sa qualité de confrère, il n'eût pas manqué de me parler de mon

madrigal, si on le lui avait mis sous les yeux. Si la jeune fille a gardé mes vers pour elle seule, c'est donc qu'ils ne lui sont pas indifférents... Il y là un mystère qu'il est bon d'éclaircir... »

Lorsqu'ils eurent gagné la châtaigneraie, il dit à Mlle Éparvier :

— Je suis heureux que mon bouquet ait trouvé grâce devant votre oncle; je craignais un peu qu'il ne s'effarouchât de cet envoi de fleurs.

— Pourquoi?... Il savait que nous avions une philippine ensemble et cela lui a semblé tout naturel.

— A-t-il lu les vers qui accompagnaient mes fleurs?

— Oh! non, répondit Madeleine avec vivacité.

— Et vous-même, les avez-vous lus?

Elle rougit et se troubla :

— Mais sans doute.

— Alors ils vous ont déplu, puisque vous ne m'en avez point parlé?

Elle gardait le silence.

— Vous auraient-ils froissée ? répéta Pierre.

Elle leva vers lui ses grands yeux sincères où il y avait une nuance d'embarras :

— Non... étonnée plutôt.

— Étonnée ?

— Excusez-moi, je raisonne probablement comme une provinciale... Mais, est-ce qu'à Paris on dit de ces choses-là aux jeunes filles ?

— Certainement, et beaucoup d'autres encore.

— Et elles ne s'en formalisent pas ?

— Au contraire, elles en sont flattées.

— Eh bien ! nous autres... je parle des sauvages de mon espèce... nous nous imaginons qu'on veut se moquer de nous... et cela nous mortifie un peu.

— Alors vous avez pris mes vers pour une plaisanterie ?

— Pour une exagération, tout au moins.

— Ce que je vous ai écrit est pourtant au-dessous de la vérité.

— Je vous en prie, protesta Madeleine devenue grave, ne continuez pas !... Il est excusable de mentir en vers, mais non en simple prose.

— Vous doutez de ma sincérité?

— Comment n'en douterais-je pas?... Je ne suis pas assez sotte pour m'en faire accroire... D'ailleurs, j'imagine que lorsqu'on pense sérieusement ces choses-là, on doit être... trop préoccupé pour tourner de si jolis vers.

Pierre l'écoutait ébaubi. Malgré son scepticisme, il ne pouvait s'empêcher d'admirer cette honnête limpidité d'âme. En même temps, il étudiait à la dérobée le visage de Madeleine sous l'ombre mobile des châtaigniers. Ce visage aux yeux purs était si ouvert qu'on y pouvait lire comme à travers une eau transparente. La douce et grave lueur qui éclairait les prunelles brunes de la jeune fille laissait deviner une joie sourde mêlée de défiance. On sentait qu'elle avait peur de se forger une illusion qui l'eût rendue trop heureuse.

— Vous ne me croyez pas! s'écria le jeune homme d'un ton de reproche, pourquoi vous méfiez-vous de moi?

— Je... je ne veux pas me leurrer, murmura-t-elle très bas.

— Eh bien! dit-il en s'arrêtant et en la

regardant avec tendresse, je vous jure que je suis très sincère et que je vous trouve adorable!

En même temps il s'empara de la main de Madeleine, y posa ses lèvres et elle en fut si troublée qu'elle ne pensa même pas à la lui retirer.

VII

Sur ces entrefaites, M. de La Jugie les rejoignit dans la châtaigneraie. Madeleine, encore mal remise de son émotion, profita de ce retard et de l'empressement avec lequel Prosper accapara Lamblin, pour demeurer en arrière. Quand les deux hommes eurent fait une trentaine de pas, elle prit un sentier transversal, gagna rapidement la maison et courut se réfugier dans sa chambre. Après ce qui venait d'arriver, elle éprouvait un impérieux besoin de solitude, afin de reprendre possession d'elle-même.

Elle était éblouie comme quelqu'un qui passe du plein soleil à l'obscurité, et elle eut d'abord grand'peine à voir clair dans son âme. Ses pensées s'en allaient à la débandade ; en elle s'agitaient des sentiments contradictoi-

res : de la honte, de la crainte, avec, au fond, une joie sourde. Par moment elle se demandait si elle n'était pas dupe d'une illusion. En même temps, et comme pour lui affirmer la réalité de sa récente aventure, il lui semblait encore entendre tinter à ses oreilles : « Je vous jure que je vous trouve adorable! » et elle sentait encore sur sa main l'impression des lèvres de Pierre. Alors son sang s'alanguissait dans ses veines, son cœur cessait de battre pendant une seconde et elle devenait très pâle.

« Eh! quoi, c'était à elle, Madeleine, la sauvage Madeleine Éparvier, élevée si sévèrement dans le désert de La Varenne, qu'on venait de faire cette déclaration?... C'était à elle qu'un jeune homme venait de baiser audacieusement la main?... Et elle ne s'était pas évanouie de confusion, elle n'avait pas même songé à retirer ses doigts prisonniers dans ceux de Pierre Lamblin... Qu'avait-il dû penser et comment la jugeait-il? »

Déjà elle s'était posé cette question après avoir reçu les vers de la philippine. Elle les

avait trouvés trop hardis, peu faits pour être adressés à une jeune fille, et elle avait cherché si par son attitude ou ses paroles elle avait pu étourdiment autoriser Pierre à lui parler d'amour sur ce ton. Elle n'était pas coquette, elle ignorait jusqu'au nom de ce *flirt* que les jeunes filles pratiquent maintenant sans la moindre gêne. Elle scrutait en vain sa conscience; elle ne se sentait coupable d'aucune incorrection qui pût encourager M. Lamblin à la traiter avec la même légèreté que Mme des Yvelines. Un moment, après avoir lu le madrigal de Pierre, elle avait résolu de le lui rendre en lui laissant voir son mécontentement; mais je ne sais quelle sympathique indulgence avait plaidé en faveur du poète et la résolution de la jeune fille avait faibli. Elle s'était décidée à garder le silence et maintenant elle reconnaissait que sa réserve n'avait servi qu'à enhardir davantage le pupille de M. Debierne. En ce moment même, tout en s'avouant qu'elle avait péché par ignorance, Madeleine en arrivait de nouveau à plaider les circonstances atténuantes au bénéfice du coupable. Ne s'était-il

pas très honnêtement excusé de toute velléité d'offense? Ne lui avait-elle pas, d'ailleurs, octroyé une facile absolution, en l'accompagnant jusqu'à la closerie, alors que l'oncle Prosper lui insinuait de rester au logis?... Et si elle n'avait point eu le courage de montrer de la froideur à ce jeune homme, c'était donc qu'une inclination plus grande l'entraînait vers lui malgré elle?... Si, au lieu d'être blessée de ses persistantes déclarations et de ce hardi baiser sur la main, elle en éprouvait une confuse joie, c'était donc qu'elle aimait Pierre?

Ayant depuis longtemps pris l'habitude de s'interroger sévèrement et de ne jamais se mentir à elle-même, Madeleine ne chercha pas à se leurrer sur la nature du sentiment nouveau qu'elle venait de découvrir en son cœur. — Oui, elle aimait Pierre Lamblin et elle eût été heureuse de le savoir uniquement occupé d'elle. Mais lui, l'aimait-il vraiment, sérieusement, comme elle voulait être aimée? — Une fois de plus elle se remémora tous les actes et jusqu'aux moindres mots de Lamblin,

depuis le soir de la noce Rambert, et par un effet d'optique très naturel chez ceux qui sont profondément épris, elle envisagea ce qui s'était passé entre eux sous un jour qui la rassura. Elle relut les vers de la philippine et il lui sembla reconnaître un accent ému et presque respectueux dans la strophe finale :

Hélas! pour évoquer le dieu qui se dérobe,
  Je n'ai trouvé que des fleurs et des vers ;
A genoux et baisant les plis de votre robe,
  Je les mets à vos pieds, Philippine aux yeux clairs...

L'aube délicieuse de l'amour illumina son âme et tout éblouie par cette soudaine lumière, elle demeura assise au fond de sa chambre, la tête dans ses mains, s'abandonnant à une sorte de chaste ivresse. A travers le bourdonnement des insectes du jardin, elle distinguait des bruits de pas sur le gravier, puis les voix de Pierre Lamblin et de Prosper montaient jusqu'à elle, atténuées, assourdies comme si elles fussent venues de très loin. Madeleine ne bougeait pas. Elle n'osait plus redescendre, craignant que Pierre ne lût trop clairement

sur son visage les causes de sa joie intérieure.

Peu après, elle entendait la grille de la cour tourner sur ses gonds, et se refermer; puis un pas ralenti gravit l'escalier du perron; la jeune fille perçut dans le silence de la maison le monotone chantonnement dont son oncle avait coutume d'accompagner ses méditations solitaires, et qui ressemblait au ron-ron d'un chat satisfait de son sort.

— Il est parti, songea Madeleine, et redevenue plus brave, elle se décida à quitter sa chambre.

Dans le salon aux volets clos à cause de l'éclatante lumière du dehors, elle trouva son oncle enfoncé dans une bergère, les jambes étendues, et se reposant des fatigues de l'après-midi.

— Où étais-tu donc, mignonne? demanda-t-il à sa nièce. M. Lamblin et moi, nous t'avons cherchée inutilement... Le jeune homme, sachant que tu dois partir après-demain pour La Varenne, désirait prendre congé de toi et paraissait désolé de ton absence... mais il reviendra demain.

— Ah! murmura Madeleine.

— Oui, je l'ai invité à déjeuner avec Debierne et les Rambert... J'ai supposé que tu serais bien aise de te retrouver avec tous nos amis avant ton départ.

— Comme vous êtes bon! s'écria la jeune fille. — Elle embrassa son oncle avec une si tendre effusion qu'elle l'en laissa ébaubi.

Toutefois le bonhomme La Jugie était trop fin pour prendre le change. « Hum! pensa-t-il, voilà une embrasade bien démonstrative... Je suis curieux de savoir si elle eût été aussi chaude, au cas où j'aurais invité Debierne sans son pupille?... Décidément la petite a un tendre pour ce beau parleur... Les jeunes filles d'à présent ont un singulier goût... Il ne me plaît que médiocrement ce monsieur!... Mais s'il est assez amoureux pour prendre Madeleine sans dot, nous n'aurons pas en somme à nous en repentir... Par le temps qui court on ne marie pas ses filles facilement et ma sœur Éparvier ne se plaindra pas cette fois de mon intervention. »

Le lendemain, l'antique salle à manger de

l'Ermitage vit réunis dans ses quatre murs lambrissés de noyer, Armand Debierne et son pupille, les époux Rambert et leur fils Marcel. Bien que la simplicité de la table, chez M. de La Jugie, fût proverbiale, Madeleine s'était ingéniée à suppléer au luxe absent par de coquets arrangements tout féminins. — Aux quatre coins, les plus beaux fruits du verger se dressaient sur un lit de feuilles de vigne et le petit vin du cru riait à l'œil en de vieilles carafes taillées, que la jeune fille avait dénichées au fond d'un placard. — Aussi, quand elle vint s'asseoir à la gauche de Prosper de La Jugie, — la droite étant occupée par Mme Sidonie Rambert, — jeta-t-elle sur le couvert un regard de satisfaction, en songeant qu'il n'était pas trop indigne de Pierre Lamblin.

Mme Sidonie Rambert, depuis le mariage de sa fille, prenait plus que jamais des airs jeunets d'ingénue. Ses frisures blondes encadraient enfantinement ses traits délicats et fanés; elle mangeait du bout des dents, buvait du lait au lieu de vin à cause de son

estomac délabré, parlait avec une volubilité juvénile et ne se gênait pas pour rabrouer M. Rambert. Celui-ci, chauve, le teint rose, la barbe rousse en éventail, l'œil bleu timide et sournois, semblait complètement éteint en présence de sa femme. Il parlait peu et s'il essayait, par hasard, de placer un mot, Sidonie l'interrompait net de la façon la plus irrévérencieuse. Il se remettait alors à manger d'un appétit robuste et se bornait à écouter admirativement les étranges discours de son fils Marcel, qui, lui, ne s'en laissait pas imposer par la loquacité de Mme Rambert. Se pavanant dans sa courte jaquette bleue à la boutonnière fleurie d'une énorme rose, caressant d'une main l'épingle piquée dans sa cravate claire et de l'autre son imperceptible moustache, le lycéen coupait sans façon la parole à Prosper et à Debierne et, d'un ton tranchant, lançait à travers les conversations des aphorismes dans le genre de ceux-ci : « L'avenir est aux intransigeants... Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre ; « — toutes propositions qui faisaient à

M. de La Jugie l'effet de cartouches de dynamite éclatant dans son assiette.

— J'ai reçu des nouvelles de nos enfants, dit Mme Rambert à son voisin; ils sont à Luchon et s'y amusent follement... C'est de leur âge, n'est-ce pas?... Nancy m'écrit qu'elle y est très fêtée... Elle avait lunché la veille à la cascade d'Enfer et le soir dansé jusqu'à deux heures du matin chez lady Falsmouth. Elle me raconte sa toilette : une robe de satin ombré lilas de Parme, avec le corsage drapé de dentelle d'argent et très échancré dans le dos.

— Cristi! interrompit Marcel, les danseurs n'ont pas dû s'ennuyer, car Nancy a un dos... Je ne vous dis que ça!

— Mon enfant, se récria pudibondement Mme Rambert, est-ce qu'à ton âge on doit s'occuper de ces choses-là?

— Pourquoi pas! objecta bienveillamment M. Rambert, le gamin a bon goût... D'ailleurs, votre fille se décollète de façon à ce que personne n'en ignore.

— Monsieur Rambert, répliqua la dame,

vous êtes inconvenant... Vous n'avez jamais rien entendu à ces délicates questions où la pudeur féminine est en jeu.

— La pudeur, ricana Marcel, oh! la, la... Singulière vertu qu'on ôte le soir et qu'on reprend le matin en rajustant ses épingles... C'est une convention pure, comme dit Duclos.

— Tu as lu Duclos, toi, bambin? s'exclama Debierne choqué; mes compliments, tu iras loin!

— Je l'espère bien, repartit le lycéen en se rengorgeant.

Pierre murmura à l'oreille de Madeleine :

— Ce jeune potache est étonnant, il a un nihilisme candide qui m'amuse.

— Moi, répondit M[lle] Éparvier, je le crois plus fanfaron que dépravé, mais je le trouve insupportable.

— Vous n'êtes pas indulgente.

— Non, l'affectation et la pose me répugnent.

On était au dessert. Prosper versa à la ronde du Vouvray mousseux dans les verres, puis levant le sien :

— Mes amis, dit-il de sa voix de chantre, quittons un moment les réalités vulgaires et envolons-nous vers les hauteurs... Je propose un toast à la jeunesse présente et absente... et à la poésie, ce qui est la même chose.

Les bras se tendirent en avant, les verres se heurtèrent légèrement, puis quand le calme se fut rétabli, La Jugie continua :

— A propos de poésie, vous savez, mes chers voisins, que Mme Rivoire, la muse tourangelle, donne aujourd'hui sa dernière matinée littéraire, et qu'elle compte sur vous... Toute la société des Belles-Lettres sera là et je dois lire quelques vers, mon ode au *Château de Langeais*... Vous y viendrez, n'est-ce pas, chère madame? ajouta-t-il en se tournant vers Mme Rambert.

— Du moment où il s'agit d'entendre une de vos productions, nous serons enchantés de vous accompagner, M. Rambert et moi.

— Pourtant, chère amie... crut devoir protester M. Rambert, que les matinées de Mme Rivoire ennuyaient prodigieusement.

— Pas d'objection, monsieur Rambert... votre présence est indispensable.

L'infortuné mari courba la tête en maugréant.

— Entendu! s'écria Prosper triomphant, je vous emmènerai dans ma voiture... Seras-tu des nôtres, fillette?

Madeleine, en nièce obéissante, se préparait à répondre affirmativement, quand ses yeux rencontrèrent ceux de Pierre Lamblin et y lurent une muette, mais significative prière.

Le jeune homme avait espéré passer avec elle tout l'après-midi et son regard semblait réclamer comme une grâce l'octroi de ces dernières heures.

— Non, excusez-moi, il fait trop beau pour s'enfermer et j'ai promis à M. Lamblin de lui montrer notre moulin de la Choisille.

— Une promenade à travers champs, j'en suis! dit Marcel sans s'inquiéter du froncement de sourcils de Madeleine ni de la mine peu invitante de Lamblin.

— Comment, mon enfant, se récria Mme Ram-

bert, toi qui aimes la poésie, tu ne viens pas chez Mme Rivoire?

— Non, merci, l'échafaud tout de suite, je préfère ça, m'man!... Allez vous assommer dans cette boîte académique, moi, j'aime mieux me donner de l'air en compagnie de Mlle Madeleine.

Prosper avait bonne envie de rappeler à l'ordre ce jeune drôle qui parlait avec une semblable irrévérence du respectable salon de la « muse tourangelle », mais il réfléchit prudemment que l'adjonction de Marcel à Pierre et à Madeleine ôterait toute apparence d'incorrection à la promenade méditée par les deux jeunes gens. Tout en souhaitant de voir Lamblin s'engager sérieusement avec sa nièce, il ne voulait pas encourir le reproche d'avoir été un chaperon insuffisant. Il craignait les récriminations de sa sœur, Mme Éparvier, qu'il savait très rigoriste. La compagnie du lycéen lui sembla une garantie suffisante : avec ce gamin en tiers, Lamblin serait tenu à une sage réserve et le tête-à-tête perdrait tout caractère compromettant.

— Voilà qui est arrangé, reprit-il d'un air bonhomme, nous laisserons ces jeunes gens s'amuser à leur guise et nous autres, les gens graves, nous irons déguster la poésie à sa source pure... *ad aquæ caput sacræ!*

On s'était levé de table.

— Non, c'est tordant, ma parole! chuchota Marcel en prenant le bras de Pierre Lamblin... Entendre pendant deux heures des alexandrins à jet continu, il appelle ça déguster de la poésie!... N'êtes-vous pas de mon avis, mon cher, ne pensez-vous pas qu'il est temps d'en finir avec l'alexandrin?

VIII

Un quart d'heure après, Madeleine. Pierre et le lycéen suivaient à la queue-leu-leu l'étroit sentier dévalant à travers les vignes jusqu'aux prés de la Choisille. — Le temps était à souhait pour une promenade : ciel plafonné de légers nuages tamisant discrètement le soleil, fraîche brise d'est tempérant les ardeurs du mois d'août. Cependant les deux jeunes gens ne semblaient pas savourer comme ils l'auraient dû, le charme de cet après-midi tiède et voilé. La compagnie de Marcel qui leur avait été imposée, les gênait visiblement et ils demeuraient taciturnes. Le lycéen seul. subissant encore l'excitation du vin de Vouvray, défrayait la conversation et sa voix flûtée, son aigre soprano d'adolescent qui mue, domi-

nait la stridente rumeur des sauterelles. Comme tous les gens auxquels un commencement de griserie rend chère une idée fixe, il revenait complaisamment sur ses opinions subversives en matière de versification. Engoncé dans son court pardessus noisette, le chapeau en arrière, il répétait à satiété, en décapitant à coups de canne les chardons poussés au bord du talus :

— Oui, il faut en finir avec l'alexandrin!

— Vous lui en voulez donc beaucoup à ce malheureux alexandrin? demanda Pierre agacé... C'est sans doute parce qu'on vous en a trop fait copier à titre de pensums!

— Les pensums, je m'en moque un peu! répliqua le lycéen en haussant les épaules. Il s'agit tout bonnement de supprimer les turlutaines parnassiennes et de proclamer les doctrines libératrices de notre école.

— Ah! vous avez une école! répondit Pierre ironiquement; seriez-vous décadent?

— Jusqu'aux moelles... Nous proscrivons l'alexandrin, parce que c'est un moule usé, avachi, inadéquat à l'ampleur du vers mo

derne... Nous voulons le triomphe du rythme dans son extériorité musicale...

— C'est très clair, continua Pierre du même ton de pince-sans-rire, et, naturellement, vous avez composé des vers d'après le nouveau canon esthétique?

— Oui j'ai un volume en préparation : *Les Déboires*... Je le publierai dès que ma vieille baderne d'ancêtre m'aura allongé de quoi me payer un éditeur... Et ça dégottera les poètes *vieux jeu*, je vous en réponds!... Écoutez plutôt : .

Il se campa en avant de ses compagnons, tandis que Madeleine le contemplait d'un œil effaré. Adossé à un petit mur fleuri de joubarbes, dans une pose hiératique, le regard vague, le front penché, il commença sur un ton de cantilène monotone :

L'ombre s'étend sur le jardin fleuri de rêve et nostalgique
Où mon cœur automnal s'enivre de l'odeur
Fauve de la bacchanale mythologique,
Où soupire en un chant amer un vent stérile, un vent rôdeur,

Les oiseaux épeurés ont fui parmi la lande des cieux tristes.
La nuit tombe à longs pans de rideaux gemmés d'or
Sur mon cœur automnal où d'étranges choristes
Soupirent l'hymne lent, l'hymne doux et voilé de l'Encor...

— Hein? interrogea Marcel, en s'arrêtant pour reprendre son souffle.

— C'est d'un rythme très original, déclara sarcastiquement Lamblin; en avez-vous beaucoup comme ça?

— En voulez-vous d'autres?

— Non, pas ici... nous les goûterions mal.

Ils s'étaient remis à marcher dans la prairie; Madeleine laissa passer en avant le poète des *Déboires*, et se penchant vers Lamblin, elle murmura :

— Il est assommant! Quel ennui!...

— Oui, dit Pierre, c'est un vrai guignon.

Il regardait le lycéen, serré dans son col droit comme en un carcan, brandissant sa canne et se gargarisant de ses vers.

— Si nous pouvions nous débarrasser de lui! insinua-t-il.

Au même instant, une idée perverse lui poussa dans le cerveau. Il tira son porte-cigare et interpellant Marcel :

— Fumez-vous? demanda-t-il aimablement.

— Si je fume? répondit l'autre, de sa voix

de fausset, parbleu!... Le haschich, le tabac, le divin opium... toute la lyre!

— Permettez-moi de vous offrir un cigare.

Il lui tendit un énorme *brevas* que le jouvenceau alluma sans sourciller.

Il se remit à côtoyer les bords de la petite rivière. Marcel ne quittait pas les jupes de Madeleine à laquelle il débitait langoureusement des strophes décadentes, tout en fumant à larges bouffées son gros cigare. De temps à autre il s'interrompait pour complimenter Lamblin.

— Exquis, vos cigares!... Où les prenez-vous?... Un parfum bizarrement suggestif!...

Pierre le suivait d'un regard attentif, comme un pêcheur à la ligne surveille le poisson qu'il a ferré et qu'il est en train de noyer. Tout à coup, Marcel s'arrêta, souleva son chapeau et épongea son front moite.

— Qu'avez-vous? dit hypocritement Pierre en le voyant pâlir.

— Rien... La chaleur, sans doute... Je me sens le cerveau un peu flottant...

— Ça passera en marchant... Voulez-vous mon bras?

— Volontiers.

De pâle le lycéen était devenu verdâtre, ses yeux s'embrumaient, ses jambes flageolaient.

— Décidément, bégaya-t-il, ça ne va pas... Si nous rentrions... La tête me tourne.

— Qu'a-t-il? s'écria Madeleine inquiète.

— Il a mal au cœur et désire rentrer... Ayez la complaisance de prendre les devants; je le ramènerai à l'Ermitage quand la crise sera terminée.

Une expression de dégoût passa sur les lèvres de la jeune fille qui s'empressa de s'éloigner.

Il était temps. Jamais le futur poète des *Déboires* n'en avait encore éprouvé un aussi amer et aussi mortifiant. Agenouillé au bord de l'eau et soutenu charitablement par Lamblin, il vomissait violemment en se plaignant dans les intervalles d'être « absolument intoxiqué ». Quand « la crise » fut à peu près passée, Pierre le releva dans un état lamentable : hâve, les yeux cernés, les joues creuses.

la cravate en désordre. Il le hissa comme un paquet jusqu'au sommet du sentier où Madeleine, sérieusement tourmentée, les attendait. Les regards languides du triste jouvenceau distinguaient vaguement la robe claire de la jeune fille sous un amandier et, à travers de renaissantes nausées, il eut conscience de son humiliante aventure :

— Croyez-vous, balbutia-t-il, qu'elle m'ait vu, là-bas... près de la rivière?

— Non, non, elle ne se doute de rien, rassurez-vous.

— Ah!... merci.

— Eh bien? demanda Madeleine à Pierre.

— C'est fini, répliqua Lamblin en traînant littéralement le malade à travers les allées, il n'a plus besoin que de son lit et je vais le reconduire aux Rochettes.

Jusque-là, le lycéen était resté muet, accablé par la honte et aussi par une forte migraine, mais ces derniers mots le tirèrent de sa torpeur.

— Non, supplia-t-il avec angoisse, pas aux Rochettes... à cause des domestiques, vous

comprenez!... n'importe où, mais pas là!

Madeleine, après avoir réprimé un mouvement de répugnance, eut pitié du jouvenceau dont la mine de déterré réveillait ses instincts charitables.

— Emmenons-le à l'Ermitage, chuchota-t-elle à l'oreille de Pierre, vous le coucherez dans la chambre d'ami et je lui ferai du thé... Il y a conscience de le laisser seul dans cet état.

Cet arrangement n'était pas pour déplaire à Lamblin. Il dirigea vers le vestibule et l'escalier le lycéen qui s'appuyait lourdement à son bras et s'arc-boutait pour gravir chaque marche. En manière d'excuse, il bredouillait :

— Étrange état d'âme!... Fatale intoxication!... Première fois que ça m'arrive.

Quand il l'eut introduit dans la chambre d'ami, Pierre lui enleva sa jaquette et sa cravate, le déchaussa et l'aida à s'étendre à demi dévêtu sur le lit. Un quart d'heure après, Madeleine frappait discrètement et passait par la porte entre-bâillée une tasse de thé chaud et bien sucré, que Pierre administrait lentement

au malade. Celui-ci but avec avidité, puis accablé par les véhémentes émotions de sa promenade au bord de l'eau, il ferma les yeux et finit par sommeiller. Lamblin s'éloigna alors sur la pointe des pieds et alla rejoindre Mlle Éparvier qui l'attendait dans le couloir.

— Comment va-t-il? demanda-t-elle.

— Mieux... Il dort et dans une heure ou deux il sera tout à fait remis... Ce décadent n'a décidément pas la tète solide... Un demi-cigare a eu raison de ses importunités.

Madeleine ne put s'empêcher de sourire, puis se repentant de ce manque de charité, elle leva vers Lamblin ses regards doucement réprobateurs :

— Vous lui avez joué un méchant tour... Ça n'est pas très humain... ce que vous avez fait là?

— M'en voulez-vous de vous avoir débarrassée d'un fâcheux?

— Non... mais de l'avoir rendu cruellement malade.

— Je n'avais pas le choix des moyens et j'étais furieux de voir les derniers moments

que je pouvais passer près de vous, troublés par la présence de cet ennuyeux gamin.

Madeleine restait pensive, la tête tournée vers le jardin, les yeux perdus dans le vague. Elle n'osait répondre, de peur que Pierre ne s'aperçût de son trouble... A l'exemple du lycéen Marcel, la maison semblait assoupie. Au dehors, les grands arbres qui bordaient la pelouse interceptaient les rayons obliques du soleil et plongeaient la façade dans une ombre pacifique. Au-dessus des massifs de pétunias, un papillon de l'espèce des sphinx tournoyait, les ailes étendues, et se grisait de l'haleine aromatique des fleurs violettes. Au loin, du côté de la closerie, le ronflement de la batteuse berçait le sommeil du logis et des jardins. Il se dégageait de tout l'entourage une impression de solitude et de discrète sérénité, propice aux effusions intimes.

Un peu en arrière de Madeleine, Pierre Lamblin, appuyé au jambage de la croisée. contemplait voluptueusement la courbe de la nuque où frisottaient des cheveux fous, la ligne élégante et souple du dos et de la taille

de la jeune fille. Il n'apercevait de son visage qu'un profil perdu : l'œil demi-voilé par de longs cils rejoints, un coin de bouche, un bout de menton; mais au frémissement léger des épaules, il devinait l'agitation de cette âme vierge où pénétraient pour la première fois les émotions de l'amour. Lui-même subissait l'enivrement de ce tête-à-tête au fond d'une maison quasi déserte. Ses désirs, contrariés et exaspérés par la présence intempestive de Marcel Rambert, se réveillaient plus vifs en cette solitude. Le voisinage de cette jeune fille qu'il sentait prête à lui ouvrir son cœur, la séduction de cette beauté chaste et attirante tout ensemble, lui enlevaient peu à peu son sang-froid, son scepticisme et sa prudence. Il ne calculait plus, il ne songeait qu'à savourer les exquises sensations que donne à un garçon de vingt-six ans la compagnie d'une très belle personne qu'il devine disposée à se laisser aimer.

— Oui, reprit-il à voix basse, comme pour ne pas réveiller la maison ensommeillée, j'aspirais depuis hier au moment où je me

retrouverais seul près de vous et l'intrusion de ce jeune drôle m'enrageait... Je me dépitais en songeant que les heures tant souhaitées allaient fuir sans que j'eusse la possibilité de vous dire tout ce que j'éprouve.

Madeleine baissait de plus en plus la tête et son trouble s'accroissait. Elle pressentait de quelle nature pouvaient être ces confidences, elle en était sourdement heureuse et pourtant elle redoutait la minute où cet amour discrètement réservé allait se déclarer ouvertement.

— Chère Madeleine, continua Lamblin, ne devinez-vous pas le secret que je veux vous confier?

Oh! si fait, elle le devinait et cependant, elle qui ne mentait jamais, balbutia d'une voix à peine distincte :

— Non... je ne sais pas.

— Je vous aime... mon seul bonheur est de vous voir et l'idée que vous partez demain me désespère... Oui, je vous aime passionnément... Je n'ai plus le courage de me taire... Me pardonnerez-vous d'avoir parlé?

Elle restait muette, le visage complètement tourné vers les arbres du jardin.

— Vous ne répondez pas! poursuivit-il avec des intonations à la fois câlines et attristées, vous ai-je fâchée!

— Dites-vous bien vrai? murmura-t-elle enfin.

— Je vous aime! répéta-t-il, en rapprochant son visage de celui de la jeune fille.

Elle demeura encore un moment hésitante; ses lèvres tremblaient; pourtant elles se rouvrirent pour laisser passer ces mots prononcés d'un ton plus ferme :

— Je ne sais pas mentir et je m'en voudrais de ne pas vous répondre franchement... Ce que vous me dites ne me fâche pas..; mais ce n'est pas à moi seule, c'est à mon oncle et à ma mère qu'il faut le dire... La Varenne n'est pas loin de Saint-Cyr, et si vous venez nous y voir avec M. Debierne, maman sera heureuse de votre visite.

— Et vous, Madeleine?

— Moi... je serai contente de vous retrouver...

— Chère enfant, je vous adore !

Il lui avait pris les mains et l'attirait vers lui. Elle ne résistait presque pas ; pourtant elle se rendait compte de ce que ce quasi-abandon avait d'incorrect. Elle levait ses limpides regards suppliants. Alors il rapprocha vivement ses lèvres du visage de la jeune fille et lui baisa les yeux.

Elle se dégagea brusquement, devint très pâle, et se reculant :

— Non, déclara-t-elle, c'est mal ce que vous faites... Écoutez !... J'entends du bruit dans la chambre d'ami... Marcel est peut-être plus souffrant... Quittez-moi... Adieu !

— Non, au revoir... à La Varenne ! Je vous aime !

Elle s'éloignait précipitamment. Pierre rentra dans la pièce où il avait couché le lycéen ; il le trouva en train de se lever et de réparer le désordre de sa toilette.

— Ça va donc mieux ? lui demanda-t-il ironiquement.

— Oui, c'est fini, je rentre chez moi, repartit Marcel très penaud... Mais je n'ose pas des-

cendre seul... Est-ce que Mlle Éparvier est là?

— Non, elle est sortie... Vous ne rencontrerez plus personne... Venez.

Ils descendirent ensemble, gagnèrent la grille et Pierre reconduisit le jouvenceau encore pâle jusqu'à la porte des Rochettes.

— Bonne nuit! lui dit-il.

— Ah! soupira Marcel, quelle aventure!... Motus, n'est-ce pas? sans quoi je suis à jamais déshonoré!

— Bah! reprit railleusement Pierre, consolez-vous, ce sera un document précieux pour votre volume des *Déboires*... Toute la lyre, mon cher, toute la lyre!...

IX

Quelques jours plus tard, une victoria conduisait à La Varenne Armand Debierne et Pierre. Au-dessus de la Tranchée, la route courait droite et monotone à travers le plateau, entre des vignes et des champs déjà moissonnés ; ce qui n'empêchait pas Armand de la trouver très attrayante sous la lumière rosée du matin. Il était enchanté de la résolution prise par son pupille et la joie qu'il en ressentait lui faisait voir toutes choses sous d'aimables couleurs. Ses traits s'étaient démélancolisés, ses yeux souriaient et ses lèvres sifflottaient par intervalles un vieil air de son jeune temps.

Pierre Lamblin, lui, ne fredonnait ni ne souriait. La route plate, bordée de noueux ormeaux, lui semblait sans charme. Il gardait une attitude pensive, en songeant à la rapidité

avec laquelle cette aventure matrimoniale avait passé de l'état d'une vague ébauche à la forme précise d'un engagement quasi définitif.

Lorsque après avoir reconduit le jeune Marcel Rambert aux Rochettes il était rentré à la Fleurance, l'exaltation causée par son tête-à-tête avec Madeleine avait peu à peu fait place à de plus calmes réflexions. Il était de ces esprits qui ne s'emballent jamais à fond et chez lesquels la raison a vite arrêté l'ébullition des sens et de l'imagination. Une fois seul dans sa chambre, loin de Mlle Éparvier, il avait froidement examiné la situation. — Il ne pouvait se dissimuler qu'il venait d'agir comme un écolier, en se laissant griser par la beauté de Madeleine et en s'avançant beaucoup plus que la prudence ne le lui conseillait. — La jeune fille n'était pas de celles avec lesquelles on peut fleureter et rompre ensuite sans remords; il y avait quelque chose de respectable dans la façon émue et sincère dont elle avait accueilli les déclarations de Pierre, et maintenant il se trouvait moralement engagé. Cette quasi-impossibilité où il s'était mis de

revenir sur ses pas, le rendait rêveur. Toutefois, s'il se reprochait d'avoir manqué de circonspection, il se rassurait en se remémorant les libérales déclarations de Prosper de La Jugie. — « Après tout, se disait-il, à quoi bon me tourmenter à la légère? Jusqu'à présent, rien ne me donne sujet de m'alarmer. Madeleine est jolie, bien apparentée et riche de solides espérances, puisque le bonhomme La Jugie a promis de la doter. Du moment où j'étais décidé à faire un beau mariage, je ne pouvais mieux choisir et, en me montrant chaleureusement épris de Mlle Éparvier, dès le premier jour, j'ai, au contraire, fort adroitement manœuvré ; je puis désormais aller de l'avant sans m'inquiéter, et sans qu'on puisse m'accuser d'avoir spéculé sur la fortune de cette adorable héritière. »

Réconforté par ces considérations, il s'était endormi d'un sommeil paisible. Le lendemain, il était descendu dans le cabinet de son tuteur et, de son air le plus sérieux, lui avait conté son amour pour Madeleine Éparvier.

— Hier soir, avait-il ajouté, je lui ai dit que

je l'aimais ; ma déclaration n'a point paru lui déplaire ; elle m'a avoué qu'elle serait heureuse de me recevoir chez sa mère, et nous voilà à moitié engagés.

— Vous l'êtes même tout à fait, avait répondu honnêtement Debierne en sautant au cou de son pupille.

Cette nouvelle le comblait de joie. Le soir même, il écrivait à Mme Éparvier pour l'informer des intentions de Pierre et solliciter une entrevue. Celle-ci, déjà prévenue par Prosper et ayant arraché des confidences à Madeleine, n'avait pas eu la moindre hésitation. Heureuse d'établir sa fille dans des conditions presque inespérées, elle s'était empressée, deux jours après, de répondre aux ouvertures de Debierne par une invitation à déjeuner pour lui et son pupille.

Et voilà pourquoi, par un matin ensoleillé, Pierre et Armand roulaient sur la route plate qui conduisait à La Varenne. Voilà pourquoi de vieux refrains du temps jadis revenaient aux lèvres rajeunies de Debierne, et pour

quelle raison Pierre Lamblin ne pouvait se défendre d'une certaine appréhension, en songeant que cette visite solennelle allait être considérée comme une tacite demande en mariage. — Ne possédant ni l'imagination poétique, ni l'enthousiasme facile de son tuteur, il trouvait le paysage sans caractère et la route ennuyeuse. L'aspect des abords de La Varenne ne contribua en rien à modifier cette première impression. Le domaine de Mme Éparvier, situé en pleins champs au-dessus de Saint-Symphorien, était une propriété de rapport, plus remarquable par la fertilité du terrain que par le pittoresque des entours. On y arrivait par un chemin d'exploitation fortement empierré, bordé de hauts buissons et conduisant à un mur de blocailles dans lequel s'ouvrait une porte cochère bardée de ferrures massives.

En contemplant la cour herbeuse où picoraient des poules, la façade d'un jaune sale, percée de hautes fenêtres à petits carreaux, et deux houx rébarbatifs décorant l'accès d'un perron aux marches verdies, Pierre eut

une sensation de froid désappointement. Au bruit de la voiture, la porte du vestibule s'ouvrit et Mme Éparvier parut sur le seuil.

C'était une femme maigre, svelte, vêtue de noir. Ses cheveux, à peine grisonnants, encadraient de bandeaux rebelles son visage olivâtre aux sourcils charbonneux, au front dur, à la bouche pincée. L'expression des yeux et des lèvres avait quelque chose de chagrin et de doucereux à la fois; la voix prenait des intonations dolentes et peu franches. Madeleine devait avoir paternisé, car on ne retrouvait, dans les traits de la mère, rien qui rappelât le charme de la sincère et virginale figure de la fille.

— Soyez les bienvenus à La Varenne, dit cérémonieusement Mme Éparvier aux deux visiteurs, dès qu'ils furent descendus de la victoria... Monsieur Debierne, c'est aimable à vous d'avoir daigné accepter l'hospitalité d'une pauvre veuve... Monsieur Lamblin, enchanté de vous voir... Mon frère m'a parlé de vous en si excellents termes que j'étais impatiente de vous connaître... Veuillez entrer, messieurs!

Elle les introduisit dans le salon, — une haute pièce sombre où, malgré la chaleur d'août, régnait une humidité pénétrante. — Le parquet ciré était comme un miroir; les meubles de style Empire, tendus de drap rouge, s'alignaient méthodiquement le long des murs lambrissés de bois peint en gris. Devant chaque siège un étroit tapis de drap témoignait des précautions prises par la maîtresse du logis pour préserver le lustre de son parquet. On devinait à la glaciale symétrie des chaises et des fauteuils que ce salon était rarement ouvert et habité. Néanmoins une adroite main féminine avait essayé, ce jour-là, de donner à la pièce maussade quelque chose de plus intime et de plus hospitalier. Dans les jardinières des encoignures, sur la table ronde à dessus de marbre, sur le piano, s'épanouissaient des gerbes de roses et d'œillets. Dans les branches du lustre et des candélabres, la même main avait artistement tortillé des guirlandes de lierre et de chèvrefeuille.

Tandis que Pierre, déçu et désorienté,

essayait de se récréer les yeux en examinant ces fleurs et cette verdure évidemment disposées à son intention, un rapide frôlement d'étoffe bruissa à la porte d'entrée et Madeleine parut, vêtue d'une simple toilette de laine blanche qui contrastait avec la cérémonieuse et rigide robe de soie de Mme Éparvier.

— Voici ma chère Madeleine, messieurs! dit la veuve en baisant avec affectation la jeune fille sur le front.

Debierne embrassa paternellement Madeleine et Pierre lui serra la main.

— Excusez-la de s'être fait attendre, continua Mme Éparvier; elle était absorbée par les apprêts du déjeuner. Nous avons une cuisinière si négligente, qu'il faut être sans cesse sur ses talons .. Quand l'œil du maître fait défaut, tout va de travers. J'ai conservé les vieilles traditions, monsieur Debierne, et je tiens à ce que ma fille s'occupe des moindres détails du ménage... Est-ce bientôt prêt, mon enfant?

— Oui, mère.

En effet, quelques minutes après, une femme de chambre, à l'aspect aussi austère que sa maîtresse, vint annoncer que Madame était servie. La veuve prit le bras d'Armand, Pierre offrit le sien à Madeleine et l'on passa dans la salle à manger.

Cette pièce aux murs peints en imitation de marbre, dallée de carreaux blancs et noirs, était spacieuse et froide comme le salon. Madeleine s'était efforcée de corriger cette froideur par l'aspect gai et avenant de la table. Le couvert était dressé avec goût : nappe delicatement ouvrée, argenterie éblouissante et corbeilles fleuries.

Dès que chacun eut déplié sa serviette, Mme Éparvier, de sa voix plaintive, recommença à se confondre en excuses sur l'insuffisance du menu : « A la campagne, on avait si peu de ressources, et on était si mal servi !... Elle avait grand'peur que ses invités ne fussent condamnés à faire maigre chère... » — Néanmoins, en dépit de ce préambule qui avait paru de mauvais augure à Pierre, le déjeuner fut bon et le menu copieux ; la veuve

en parut elle-même surprise. A certains effarements de ses yeux gris, à l'allongement de ses yeux lorsqu'apparaissait un nouveau plat, on devinait que Madeleine, chargée de la confection du menu, avait manifestement dépassé le budget alloué par sa mère. — Cette perspective d'une demande de crédit supplémentaire accrut sans doute les dispositions élégiaques de Mme Éparvier, car sa voix devint plus dolente et elle s'étendit avec complaisance sur les tristesses de son veuvage, sur l'embarras où l'avait laissée feu Éparvier avec une fille à éduquer et un train de culture à diriger. — Grâce à Dieu, elle s'était tirée de cette fâcheuse situation à son honneur : les revenus de La Varenne avaient presque doublé ; quant à Madeleine, sa mère, sans blesser la modestie, pouvait se vanter de l'avoir supérieurement élevée...

Cet égoïste bavardage, entrecoupé d'hélas ! et de soupirs amusait médiocrement Pierre Lamblin. « Toutes les mères de filles à marier se ressemblent, pensait-il, mais celle-ci me paraît singulièrement ennuyeuse et déplai-

sante; j'aurai fort à faire pour la mettre au pas. » Quoi qu'il en fût, il s'appliquait à jouer correctement son rôle de prétendant. Il prenait des poses souriantes, semblait écouter avec un vif intérêt le long panégyrique de Mme Éparvier et s'efforçait de lui donner aimablement la réplique. Ayant l'habitude de disserter avec aplomb sur les sujets les plus divers, il trouvait des mots appropriés à la situation, parlait agronomie, économie domestique, culture intensive, avec la banale indifférence d'un politicien qui exécute des variations sur un thème électoral. — Madeleine le regardait de temps à autre d'un œil compatissant et lui savait gré de supporter bravement cette conversation traînante dont elle connaissait par expérience la fastidieuse monotonie. Quant à Armand Debierne, il admirait l'aisance et le sang-froid de son pupille. « Les jeunes gens d'aujourd'hui, songeait-il, sont autrement forts et maîtres d'eux-mêmes que ceux de mon temps... Quand j'étais amoureux, moi, j'avais le cœur si oppressé et le cerveau si entrepris, qu'il

m'aurait été impossible de nouer deux phrases ensemble... »

Le déjeuner prit fin et l'on revint au salon.

— Madeleine, mon enfant, dit Mme Éparvier en ouvrant le piano, si tu nous régalais d'un peu de musique?

— Allons, pensa Pierre, le coup du piano!... C'est dans le programme et cette terrible femme ne nous fera grâce de rien !

— Ce n'est pas de très bon goût de vanter sa fille, continuait la veuve en s'asseyant sur un canapé à côté d'Armand Debierne, mais Madeleine a une voix agréable et je puis me rendre cette justice que je n'ai rien épargné pour cultiver ses talents : depuis sa sortie de pension, elle a eu un maître de chant qui vient de Tours deux fois la semaine à raison de cinq francs le cachet. Chante-nous une de tes romances, Madeleine !

La jeune fille obéit et se mit au piano.

— Je vais vous chanter un de vos airs favoris, murmura-t-elle en s'adressant à Debierne. — Elle attaqua les premières mesures de la barcarolle de Gounod :

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler.

Mme Éparvier n'avait pas trop vanté sa fille! Madeleine possédait une jolie voix bien timbrée; elle chantait surtout avec beaucoup de sentiment. En entendant cet air qui lui rappelait ses années de jeunesse, Armand Debierne eut insensiblement l'hallucination d'un passé évanoui. Il lui sembla revoir la bien-aimée de sa vingtième année, Sabine de Vabre, assise au piano et jouant pour lui cette romance alors en sa verte nouveauté! A cette ressouvenance vint se joindre la pensée que, grâce à son intervention, Pierre et Madeleine goûteraient ce bonheur dont Sabine et lui avaient été sevrés : son cœur se serra, ses yeux s'humectèrent et, quand la jeune fille eut plaqué l'accord final, il se leva très exalté et la serra dans ses bras. De son côté, Pierre, bien que pour lui cette mélodie ressemblât à toutes les romances sentimentales, applaudissait avec conviction. Madeleine, gênée par ces démonstrations trop expansives, se tourna vers Mme Éparvier.

— Mère, insinua-t-elle, M. Lamblin ne connaît pas La Varenne... Peut-être ne serait-il pas fâché de s'y promener un peu ?

— C'est juste, répliqua la veuve qui désirait avoir un entretien particulier avec M. Debierne, eh bien! charge-toi de le piloter... —. Elle consulta Armand du regard : — Je crois que nous pouvons maintenant leur permettre cette promenade sans manquer aux convenances !... Allez, jeunes gens, moi, je crains le soleil et je reste avec M. Debierne...

— Merci! chuchota Pierre à l'oreille de Madeleine, dès qu'ils furent au jardin.

— Merci... pourquoi ? murmura-t-elle en rougissant.

— Merci d'avoir compris qu'il me tardait de me trouver enfin seul avec vous... J'étouffais dans le salon.

— Vous vous êtes ennuyé, avouez-le !... La conversation de maman est celle d'une femme uniquement occupée d'affaires et elle est parfois un peu aride.

— Je ne dis pas cela, mais je préfère la

vôtre... Il me semble qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue.

— Vrai ?... Je vous confesserai à mon tour que je n'étais pas fâchée de prendre l'air avec vous... Je veux vous montrer notre jardin et tous mes coins favoris, afin que vous puissiez m'y voir en imagination, quand vous serez de retour à la Fleurance.

— Chère enfant !...

Maintenant qu'il se retrouvait en tête à tête avec Madeleine, parmi les allées bordées de rosiers, il subissait de nouveau le charme que la jeune fille répandait autour d'elle. Ils se promenèrent gaîment à travers les massifs, puis allèrent s'asseoir sur un banc rustique, ombragé par un gros mûrier noir dont les baies saignantes empourpraient le sol tout à l'entour.

— Tenez, reprit Madeleine, voici mon coin préféré, l'endroit où je viens bien souvent avec un livre... Ce vieil arbre a été depuis des années le confident de mes songeries, de mes souvenirs et aussi de mes ennuis.

— De vos ennuis!... Vous n'êtes donc pas heureuse ?

— Je ne l'ai pas toujours été, mais maintenant...

— Maintenant?

— Je suis contente... de vous voir chez nous.

— Alors désormais vous ne douterez plus de ma sincérité, quand je vous dirai que je vous aime ?

— Non... Mais je suis bien excusable d'en avoir douté un moment. Cela a été si... inattendu ! Le jour de la noce Rambert, vous vous inquiétiez si peu de moi!... Vous étiez si assidu auprès de cette dame qui habite l'Orfrasière !...

— Mme des Yvelines... Vous étiez jalouse d'elle ?

— Je n'en avais pas le droit... J'étais seulement chagrine de voir que vous ne m'aviez pas reconnue.

— Enfant!... Dès que je vous ai retrouvée, je n'ai plus fait attention qu'à vous.

— Malgré cela, je n'osais pas croire que vous pensiez sérieusement à moi... Je suis si sauvage, si peu mondaine!... Je me disais que je n'avais rien pour plaire à un homme comme vous, et à présent même...

— Quoi, mauvaise, vous doutez encore ?

— Non pas de vous, mais de moi... Je suis si heureuse d'avoir été choisie par vous que j'ai peur de rêver... Savez-vous, s'interrompit-elle en riant, que vous êtes courageux d'aimer une fille pauvre ?... Car je n'ai rien... Ma mère ne veut pas se dessaisir de sa petite fortune, et cela se comprend ; elle a tant peiné pour l'amasser !

— Qu'importe, répliqua Lamblin d'un air détaché, vous avez l'oncle Prosper !

— L'oncle Prosper ? répéta-t-elle sans comprendre.

— Oui, M. de La Jugie qui vous aime et qui vous dotera.

Madeleine eut un haussement d'épaules et un sourire désabusé, qui donnèrent la chair de poule à Lamblin :

— Oh ! mon oncle Prosper... Entre nous, il est très lyrique et très libéral en paroles : mais je le connais à fond et je ne m'illusionne pas sur ses promesses... Bah ! ajouta-t-elle en voyant la figure de Pierre se rembrunir, je ne suis pas gâtée et je sais me passer de beaucoup

de choses. Nous mènerons un train modeste... D'ailleurs vous avez un bel avenir devant vous, et de nous bien aimer, cela doublera nos forces.

Il l'écoutait d'un air effaré. Malgré son habitude de se dominer, il avait peine à dissimuler son désappointement. Les paroles de la jeune fille lui jetaient dans l'esprit un trouble cruel. Il lui semblait qu'un soudain nuage avait voilé cette lumière qui tout à l'heure donnait tant de charme à la candide figure de Madeleine. Elle finit par s'apercevoir de la mine songeuse de son amoureux; mais elle avait l'âme trop haute et elle pensait trop de bien de lui pour soupçonner la véritable cause de ses distractions.

— Oui, soupira Lamblin en se violentant pour reprendre un peu de sérénité, nous sommes jeunes et nous aurons l'avenir pour nous... Malheureusement nous vivons dans un monde terriblement positif et qui ne prête qu'aux riches.

Il était si désarçonné qu'il ne trouvait même plus ces belles phrases sonores qui, d'ordinaire,

abondaient sur ses lèvres et qui lui aidaient à masquer ses préoccupations, La voix de Debierne qui rappelait les deux jeunes gens vint fort à propos le tirer d'embarras. Armand estimait que l'entrevue avait assez duré et que l'heure avait sonné de regagner la Fleurance.

— Au revoir, monsieur, dit Mme Éparvier à Pierre, lorsqu'il prit congé ; vous connaissez maintenant le chemin de La Varenne ; lorsque vous nous rendrez visite, vous serez toujours le bienvenu !

Pierre serra la main de la veuve, puis celle de Madeleine, mais ses yeux évitèrent de rencontrer les regards limpides de la jeune fille, et quand la voiture eut disparu dans le chemin empierré, Mlle Éparvier sentit à son tour une indéfinissable inquiétude lui serrer le cœur.

X

Sur la route unie où la lumière oblique du couchant alternait avec l'ombre allongée des grands ormes de bordure, la victoria filait en faisant doucement crier le gravier. Dans les champs moissonnés, s'élevait d'espace en espace, une meule de blé, au-dessus de laquelle tourbillonnait un vol d'étourneaux. Çà et là, une vigne très verte coupait la grise monotonie des éteules, ou bien une métairie laissait entrevoir ses toits rouges parmi les hautes branches d'un bouquet de noyers. Le silence du soir approchant n'était troublé que par les trois notes saccadées et brèves des cailles se rappelant dans le maïs : un aboiement de chien retentissait au fond d'une closerie lointaine ; puis tout retombait dans un calme berceur.

Cette sérénité de l'air tiède et du ciel cré-

pusculaire entretenait Armand Debierne dans les dispositions rêveuses et tendres qu'il rapportait de sa visite à La Varenne ; elle surexcitait, au contraire, la nervosité de Pierre Lamblin. Le front barré d'une ride transversale, les lèvres serrées, il roulait maussadement une cigarette entre ses doigts et demeurait absorbé par de désagréables réflexions. — Madeleine Éparvier ne se trompait-elle point ?... Était-elle aussi pauvre qu'elle le prétendait ?... Il savait déjà qu'elle avait peu de chose à attendre de sa mère, mais il avait toujours compté que Prosper de La Jugie lui constituerait en avancement d'hoirie une dot très ronde, sans quoi il n'aurait jamais songé à ce mariage. — En quelques mots, la jeune fille venait d'ébranler ses convictions, et maintenant il n'était rien moins que rassuré. — Ignorait-elle les intentions de son oncle ? Avait-elle voulu simplement mettre son amoureux à l'épreuve ? Cette dernière hypothèse accueillie un moment par Lamblin, parce qu'elle le tranquillisait, fut, après examen, rejetée comme manquant de vraisemblance. Madeleine était trop sincère,

trop peu calculatrice, pour qu'une semblable idée eût germé en son cerveau.

« Mais alors, se disait Pierre irrité, je suis tombé dans un piège et je m'expose au ridicule de conclure un sot mariage ! Assurément Madeleine est jolie et séduisante, elle possède de précieuses qualités morales, mais pour un homme qui est ambitieux et qui ne se nourrit pas d'illusions, tous ces avantages sans l'argent, sont purement négatifs. Je ne suis pas chevaleresque, moi, et je m'en glorifie !... J'appartiens à un monde où l'abnégation et les vertus héroïques sont regardées comme de niaises faiblesses. Si le bruit se répand que j'ai épousé une fille pauvre, je perds du coup tout mon prestige. On me jugera comme un garçon manquant de poigne et d'estomac, et on ne comptera plus avec moi. D'un autre côté, si j'abandonne cyniquement Madeleine à cause de sa pauvreté, le même monde me jettera la pierre ; il est pétri d'illogisme ; il subordonne tout au succès, mais il exige qu'on respecte hypocritement les apparences ; il ne permet pas qu'on foule ouvertement aux pieds ses

préjugés d'honneur et de tenue. Aux yeux de certains pharisiens rompre un mariage pour une question d'argent, après avoir engagé sa parole, est une vilenie presque aussi impardonnable que de tricher au jeu.

» Il n'y a pas à dire ; je me suis trop avancé pour que cette rupture ne fasse pas scandale dans ce pays où je songe à débuter comme homme politique. J'ai sollicité la permission de venir à La Varenne et on me l'a accordée, en me considérant déjà comme un fiancé. Prosper de La Jugie, qui est un Saint Jean Bouche d'or, a sans doute déjà répandu le bruit du futur mariage de sa nièce. Me voilà donc par ma faute acculé à une impasse : si j'épouse, je me condamne à une existence médiocre et je me disqualifie ; si je me retire, on m'accuse d'indélicatesse et de déloyauté, et je suis perdu de réputation parmi la bonne société tourangelle. Jolie entrée de jeu pour un homme qui aspire à représenter ses concitoyens au Parlement!... »

Alors la rage le prenait. Son amour-propre se révoltait ; il ne pouvait pas admettre que

lui, Pierre Lamblin, la plus forte tête de la conférence Turgot, se fût trompé aussi lourdement. « Je n'ai pourtant pas la berlue, reprenait-il, j'ai de mes propres oreilles entendu le bonhomme Prosper déclarer qu'il regardait Madeleine comme sa fille et qu'il lui laisserait son bien. Un homme qui proclame ces choses-là devant un tiers, ne peut pas, à moins d'être un insigne farceur, marier sa nièce, son unique héritière, sans lui constituer une dot honorable... Non, j'aime mieux croire que Madeleine a manqué de perspicacité et qu'elle est trop portée à mesurer son oncle à l'aune de Mme Éparvier... »

Tandis que Pierre monologuait ainsi intérieurement, Debierne, enfoncé dans l'autre coin de la voiture, continuait sa songerie rétrospective :

« Oui, se répétait-il, oui, c'est bien vrai : l'amour sincère dégage un parfum qui grise toutes les têtes... Comme disent les paysans de chez nous : quand des amoureux passent, il y a une fleur qui embaume... Eh bien ! cette fleur de tendresse, je la sentais pendant cette

entrevue de La Varenne et elle me montait au cerveau. En voyant s'illuminer la virginale figure de Madeleine. je croyais redevenir amoureux à mon tour... Amoureux d'une ombre, hélas !... Quand on a manqué sa vie et qu'on touche à la cinquantaine, on doit se contenter de manger son pain à la fumée du rôti des autres... N'importe, ce spectacle de l'amour jeune et frais, qui s'épanouit au soleil pour la première fois, a ressuscité en moi toutes les émotions du temps jadis. Cette bourgeoise et tranquille demeure de La Varenne m'a rappelé mon nid des Brignons, et lorsque Madeleine a commencé la barcarolle de Gounod, il m'a semblé voir Sabine de Vabre assise au piano, un soir, dans notre salon, et chantant cette même romance :

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller?...

» Ce soir-là, l'obscurité emplissait déjà le fond de la pièce où je m'étais rencogné : par la fenêtre ouverte on apercevait une étoile qui scintillait. Quand, la romance une fois

achevée, la chanteuse se retourna vers moi, la nuit était tout à fait venue ; on ne distinguait plus que la petite étoile dans le ciel et le point lumineux des chères prunelles de Sabine...

La voile ouvre son aile,
La bise va souffler...

» Elle ne soufflera plus pour Sabine ni pour moi, mais elle se lèvera pour d'autres. Elle s'est levée aujourd'hui pour Madeleine et pour Pierre, et dans ma solitude j'aurai cette consolation d'avoir préparé l'aube de leur amour. Aider les autres à goûter les rares joies de la vie, c'est être encore heureux soi-même... Madeleine ne déguisait pas sa satisfaction, le contentement se lisait à plein sur son visage ; Pierre, lui, se contenait mieux. Moi, j'aurais éclaté ; mais les jeunes gens d'aujourd'hui sont pétris d'un limon plus froid que nous autres. Ils vivent plus en dedans et sont plus maîtres d'eux-mêmes. Si, comme Pierre, j'étais revenu d'une entrevue avec une jeune fille adorée et adorable, je n'aurais pu me tenir d'en parler à

mon compagnon de route, je l'en aurais étourdi... Lui, au contraire, se borne à ruminer silencieusement sa félicité; mais il n'en est pas moins heureux à sa façon... O Sabine, c'est à moi que ton fils devra son bonheur !...

Menez-moi, dit la belle,
A la rive fidèle
Où l'on aime toujours !...

» Oui, c'est moi qui l'aurai conduit jusqu'aux rives de l'amour partagé, et cela me suffit; je n'ai pas tout à fait raté ma vie... C'est égal, je ne serais pas fâché d'entendre Pierre penser tout haut et me remercier de lui avoir donné un coup de main. Il me semblerait surprendre dans sa voix un écho de celle de Sabine... Quel garçon réservé et peu expansif !... Il ne desserrera donc pas les lèvres?... »

— Monsieur Debierne, dit au même moment Lamblin, comme s'il eût deviné le désir exprimé intérieurement par son tuteur, Mlle Éparvier est bien l'unique héritière de M. de La Jugie, n'est-ce pas?

De toutes les communications auxquelles

s'attendait Armand, celle-ci était assurément la seule qu'il n'eût pas prévue.

— Hein!... répondit-il en sursautant. oui, Prosper n'a pas d'autre nièce et Madeleine sera son héritière indubitablement... Mais à propos de quoi me demandes-tu ça?

— A propos d'un mot échappé à Madeleine... Pensez-vous que Prosper lui constitue une dot au moment du mariage?

— C'est probable.

— Il vous l'a affirmé?

— Non, mais je le suppose... Il est trop satisfait pour ne pas en donner une preuve à sa nièce, dans le contrat.

— Alors, reprit Pierre d'un ton bref et dépité, vous n'avez à ce sujet que de vagues présomptions?... Il me semble qu'il faudrait avant tout s'assurer des intentions de M. de La Jugie.

— Ah çà! s'écria Armand interloqué, quelle mouche te pique?... Ne m'as-tu pas répété que tu étais amoureux de Madeleine?

— Sans doute.

— Eh bien! alors?... Que La Jugie la dote

ou ne la dote pas, que t'importe?... Tu ne fais pas un mariage d'argent!

— C'est précisément pour cela que je tiens à être fixé d'avance sur la situation... Une fois qu'elle sera nettement établie, je pourrai faire ma cour sans arrière-pensée... Je vous serai donc reconnaissant de voir au plus tôt M. de La Jugie et de savoir de lui comment il compte traiter sa nièce.

— Voilà une singulière façon de procéder! maugréa Debierne choqué... Je t'avoue que je n'aime pas à m'occuper des questions d'argent, et dans cette circonstance moins que jamais... C'est toujours fort délicat et un peu impertinent d'aller dire à un homme : « Mon pupille aime passionnément votre nièce ; néanmoins, avant de l'épouser, il ne serait pas fâché de connaître le montant de sa dot... » Il y a là dedans quelque chose qui me répugne.

— Cela se fait tous les jours... D'ailleurs M. Prosper est assez votre ami pour que vous puissiez lui poser franchement la question.

— Tu y tiens?

— Absolument.

— Soit, j'irai trouver demain La Jugie... mais l'importance que tu attaches à ces renseignements me suffoque. — Il se rapprocha de son pupille et le regardant droit dans les yeux : — Tu es sûr d'aimer Madeleine ?

— Pourquoi en doutez-vous?

— Dame ! autrefois, quand on était amoureux, on oubliait tout pour ne songer qu'à la personne aimée... Il paraît que cela aussi, c'était le *vieux jeu*... Diantre soit de la nouvelle méthode ! — Je préfère l'ancienne !...

X

Coiffé d'un vaste chapeau de paille à ganse bleue, vêtu d'un complet de coutil gris devenu blanchâtre à force de lessivage, le nez pincé dans un binocle à monture d'argent, Prosper de La Jugie était perché à chevauchons sur une double échelle dressée devant sa treille. Dans la tendre lumière du matin, sa robuste silhouette se détachait en blanc sur la verdure des pampres et l'on voyait les feuilles s'agiter sous ses mains occupées à emprisonner, en des sacs de crin, les grappes de ses chasselas mûrissants. Son chantonnement familier, mêlé au bourdonnement des insectes, tantôt résonnait victorieusement, tantôt s'arrêtait net à la constatation d'une grappe déjà entamée par les guêpes. — Le bruit d'un pas sur le gravier lui fit brusquement tourner la tête, et il plaça

une main en abat-jour sur ses yeux, afin de reconnaître le fâcheux qui l'interrompait dans sa besogne.

— Bonjour, Prosper! lui cria M. Debierne.

— Ah! c'est toi, mon vieux?... Bonjour!... Tu vois, je suis en train de défendre ma treille contre l'invasion des barbares... Si je n'y mettais ordre, ces satanées guêpes ne me laisseraient pas un grain de raisin.

Avec de prudentes précautions, il descendit de son échelle, s'assit lourdement sur un banc rustique à côté d'Armand, et s'épongea le front.

— Ouf! soupira-t-il, je trime depuis le fin matin... Ah! le travail, mon ami, cela console de tout... Après le départ de Madeleine, je me sentais désemparé, la maison me semblait vide et la solitude me pesait... Eh bien! je me suis imposé une tâche quotidienne, j'ai bûché comme un manœuvre, et ma tristesse s'est dissipée... Me voilà gaillard comme devant... A propos, tu es allé à La Varenne?

— Pierre et moi, nous y avons passé hier une partie de la journée... Je t'apporte des nouvelles de ta sœur et de ta nièce.

— Mme Éparvier va bien, je suppose?... Et nos deux amoureux?... Ils se sont vus, ils se sont plu. et c'est une affaire réglée, n'est-ce pas?... Parle-moi de ces chers enfants, mon ami, tu sais combien mon cœur est avec eux! s'écria Prosper d'une voix attendrie.

— J'espère que tout ira bien, répliqua Debierne encouragé par cette entrée en matière... Ta sœur a accueilli Pierre avec bienveillance, les deux jeunes gens s'aiment, et si rien ne vient mettre des bâtons dans les roues, j'aurai la joie d'avoir donné à mon pupille la plus charmante femme que je connaisse.

— Nous aurons fait deux heureux! déclama Prosper en agitant ses bras étendus, nous pourrons chanter : *Hymen, hymenæe!*... Ce n'est pas parce qu'il s'agit de ma nièce, mais je déclare que ton pupille a eu du flair en s'attachant à Madeleine... « Choisissez, dit le poète,

Choisissez une vierge éclose
Parmi les roses de Sâron!... »

Il a été chercher sa fiancée parmi les jardins

solitaires de La Varenne, et il l'a cueillie comme une rose sauvage aux agrestes parfums... Ah! mon ami, une jeune fille et un jeune garçon qui se sentent attirés l'un vers l'autre et échangent leurs serments sans s'inquiéter des prosaïques réalités de la vie, et sans sacrifier au veau d'or, quel tableau touchant!... Nous autres, mon vieux, nous n'avons pas goûté les joies pures de la tendresse conjugale, nous avons vécu égoïstement dans la solitude, mais, du moins, nous verrons sur notre déclin nos enfants adoptifs tresser leur nid d'amour, et il nous sera beaucoup pardonné, parce que nous aurons contribué à leur bonheur... Poésie à part, ce mariage aura l'approbation générale. J'en ai parlé, — à mots couverts, — à quelques-uns de nos amis de Tours, et je n'ai recueilli que des félicitations.

— Tu t'es un peu trop pressé, à mon avis, murmura Debierne inquiet.

— Pourquoi?... Les enfants s'adorent, les parents sont enchantés... Dans ces conditions-là, un mariage est comme conclu.

— Pas tout à fait, objecta prudemment

Debierne; dans l'intérêt même de Madeleine, je t'engage à te montrer plus réservé... Pour me servir d'une comparaison qui te plaira, un mariage en voie d'arrangement ressemble à une vigne bien préparée, mais dont une grêle ou un coup de *mildew* peut anéantir la récolte. Tant que la vendange n'est pas dans le cellier, on ne peut chanter victoire ; tant que les futurs n'ont pas passé devant le notaire et le maire, il ne faut rien ébruiter.

— Oui, lorsqu'il y a des questions d'argent à résoudre; mais, en ce qui nous concerne, nous sommes parfaitement d'accord : Madeleine n'a pas de fortune et ton pupille l'épouse parce qu'il l'aime... C'est très simple; pas d'anicroche possible.

— Nous savons parfaitement, hasarda Armand d'une voix un peu étranglée, que Mme Éparvier ne peut, quant à présent, doter sa fille; mais toi, mon ami, toi qui es riche et célibataire, ne feras-tu rien pour Madeleine ?

— Moi !

Avec une singulière grimace, La Jugie assu-

jettit son pince-nez et lorgna attentivement sa treille.

— Coquin de sort! s'exclama-t-il, voilà toute une bande de frelons en train de dévorer ma plus belle grappe!... Pscht! pscht!

Ses sacs à la main, il grimpa lestement à l'échelle et laissa Debierne bouche bée.

Le rusé bonhomme usait habituellement de semblables diversions, quand on le mettait au pied du mur et qu'il voulait trouver le temps de préparer sa réponse... Tout en chassant les bestioles goulues et en serrant dans un sac la grappe menacée, il songeait en son par-dedans:

— Nous y voici... Je vois venir ce pupille à la langue dorée... Il a joué le désintéressement pour nous amadouer et maintenant qu'il a gagné le cœur de ma nièce, il lance son tuteur à mes trousses... Il compte que l'oncle fouillera à l'escarcelle... Un instant, Bertrand!... On ne prend pas un vieux singe comme moi avec des belles phrases... Je te bàillerai la monnaie de ta pièce!

Prosper ne pardonnait pas à Lamblin d'avoir fait manquer l'effet de son toast et il n'était

pas fâché d'avoir sa revanche. Persuadé que Pierre était sincèrement épris et estimant que les choses étaient trop avancées pour que le jeune homme pût honnêtement se dégager, il éprouvait une maligne joie en songeant qu'il allait leurrer les espérances du fiancé et le renvoyer quinaud.

— Le mal est réparé, murmura-t-il en redescendant de son échelle et en se rasseyant auprès d'Armand... Tu disais donc?

— Je te demandais si, à l'occasion d'un mariage qui nous réjouit tous deux et dont tu parlais tout à l'heure avec un juste enthousiasme, tu n'as pas l'intention de doter ta nièce par avancement d'hoirie ?

— Ouais !

Prosper inclina son chapeau sur son front, enleva son pince-nez, croisa ses mains sur son gilet, et lentement, choisissant ses mots, il commença :

— Mon vieux, tu connais mes principes : comme poète, et comme philosophe spiritualiste, je suis pour l'amour pur et désintéressé... Cet amour-là, le seul vrai, se nourrit de sa pro-

pre substance ; son feu, comme celui de la déesse Vesta, demande à être entretenu par des mains pures, et j'estime que les calculs d'intérêt ne doivent pas jeter leur eau glacée sur cette précieuse flamme. Pour mon propre compte, tu le sais, je fais peu de cas du vil métal ; nous sommes tous deux d'un temps où l'argent n'usurpait pas encore la place de l'enthousiasme et je suis resté l'homme de ce temps-là... L'argent est pour moi comme de la paille... comme de la paille !... Ce n'est donc pas parce que je tiens à mes écus que je me vois forcé de répondre négativement à ta mise en demeure... Non, ma réponse est dictée par des considérations plus élevées et plus philosophiques...

Satisfait de son exorde, Prosper s'arrêta un moment pour en admirer l'effet sur son interlocuteur. Il n'avait qu'un regret, c'est que Pierre Lamblin ne fût pas là pour l'entendre. Il aurait eu une inexprimable volupté à lui enfoncer entre cuir et chair chacune de ces phrases affilées, comme autant d'aiguilles ironiques.

— Je suis pour la méthode anglaise, continua-t-il en passant sa main sur ses lèvres élo-

quentes, pas de dot aux filles !... De cette façon, elles sont sûres au moins qu'on les épouse par véritable affection. La femme doit être dans la maison comme une fleur délicate, riche seulement de sa beauté ; le mari doit travailler pour que cette fleur s'épanouisse à l'aise et fructifie.

D'un air inspiré il montra deux pinsons qui sautillaient sur les basses branches d'un acacia.

— Vois les oiseaux!... Ils bâtissent eux-mêmes leur nid, ils s'ingénient à le feutrer de mousse et de crin, à le capitonner de laine fine : l'amour les rend industrieux et artistes ; ils se construisent des demeures merveilleusement confortables, et ni les oncles ni les pères ne leur viennent en aide... Les unions désintéressées font les familles nombreuses et les pays prospères... Tu ne me contrediras pas, car je t'ai entendu cent fois déplorer la façon dont se bâclent les mariages chez nous.

Debierne ne trouvait rien à répliquer, en effet. Au fond, il était de l'avis de Prosper : bien souvent, dans leurs causeries intimes, il

avait soutenu la même thèse et déclaré que la préoccupation des mariages riches était la cause principale de l'affaiblissement de la bourgeoisie moderne. Il se bornait à écouter, en hochant le menton d'un air songeur.

— C'est pourquoi, acheva victorieusement La Jugie, j'ai résolu de ne pas dépenser un sou pour l'établissement de ma nièce. Comme disait ma grand'mère : « On n'a pas plutôt donné qu'on n'a plus... » Les oncles trop généreux font les neveux ingrats. Je préfère conserver et arrondir mon patrimoine; quand les deux époux le recueilleront après ma mort... le plus tard possible !... ils auront déjà assuré leur avenir. Cette fortune leur arrivera par surcroît et ils ne m'en seront que plus reconnaissants... Entendu, n'est-ce pas? Engage ton pupille à ne point revenir sur ce chapitre, car il perdrait son temps.

Debierne, un peu mortifié de s'être exposé à recevoir à bout portant ce refus catégorique, demeurait immobile, le front plissé, le regard perdu.

— Tu ne souffles mot! poursuivit M. de La

Jugie... On croirait, ma parole, que tu es fâché et que tu me donnes tort?

— Je pense comme toi, au contraire, et je trouve tes raisons indiscutables... Seulement, mon cher ami, nous sommes des rêveurs, nous autres ; les jeunes gens de maintenant ont des idées moins généreuses, plus prosaïques... Et j'ai peur que mon pupille...

— Ton pupille!... Est-ce qu'il se permettrait de marchander ma nièce?

— Non, non, se hâta de protester Debierne, il ignore ma démarche... Je suis venu chez toi spontanément... Je pensais que, n'ayant pas les raisons de Mme Éparvier pour conserver tous tes capitaux, tu serais peut-être enchanté de donner à Madeleine cette marque d'amitié et... d'atténuer ainsi les difficultés contre esquelles ces enfants se heurteront à leur entrée en ménage.

— Mon cher, quand triompherait-on des difficultés de l'existence, si ce n'est pendant la jeunesse?... Je veux leur laisser tout le mérite de la victoire... N'en parlons plus!... Allons, voilà ces sacrées guêpes qui reviennent à la

charge!... Il n'est que temps que je retourne à ma besogne... Tu permets, mon vieux?... Ça presse!...

Il gravissait de nouveau son échelle; Debierne se leva et prit congé.

— A bientôt! lui cria Prosper... Lorsque ton pupille ira à La Varenne, charge-le de mes meilleures embrassades pour Madeleine... Je suis certain qu'il s'acquittera de la commission à merveille.

Perché sur les derniers échelons, en face de sa treille, le bonhomme ne put réprimer un sourire satisfait; puis il reprit son chantonnement familier en passant en revue chaque raisin.

— Dans le sac! fredonnait-il en introduisant successivement les grappes dorées dans les chemises de crin... Il pensait: « L'affaire aussi est dans le sac et je m'en suis tiré à meilleur compte que je ne supposais... Mon Dieu, si le jeune homme m'avait plu, j'aurais été capable de mettre dans la corbeille une trentaine de mille francs... Mais jeter mon argent à un freluquet qui se moque de moi et me trouve

vieux jeu, comme Lamartine... Merci, rien ne presse!... Il est féru de Madeleine, il l'épousera quand même et j'économiserai dix mille écus... Hé! hé! c'est assez « moderne », pour parler la langue de cet outrecuidant faiseur de toasts!... »

XII

Pierre Lamblin attendait impatiemment le retour de son tuteur. Il avait mal dormi, et contrairement à ses habitudes, s'était levé de bon matin. Après avoir accompagné Debierne jusqu'à la porte de l'Ermitage, il s'était installé dans la bibliothèque de la Fleurance et avait ouvert un livre pour tuer le temps ; mais sa fièvre d'inquiétude ne lui permettait pas de s'intéresser à ce qu'il lisait. Il parcourut machinalement une page ou deux, puis referma le livre et se promena à travers la pièce spacieuse, dont les fenêtres ouvertes laissaient voir le jardin inondé de soleil. Les jasmins et les clématites qui tapissaient le mur envoyaient à l'intérieur leurs pénétrants aromes ; mais il était insensible aux floraisons et aux parfums de cette glorieuse matinée d'août. Sa pensée

était ailleurs. Elle errait du rustique verger de La Varenne à cette vieille maison de l'Ermitage où Debierne était en conférence avec La Jugie. — Qu'allait répondre Prosper? Et si sa réponse était négative, quel parti prendre? Quel prétexte imaginer pour rompre un engagement que la famille Éparvier considérait déjà comme définitif?

Pierre revoyait Madeleine assise sous le mûrier et lui disant avec un sourire presque malicieux : « Oh! mon oncle Prosper, je ne m'illusionne plus sur ses promesses!... » Et en effet, la jeune fille, qui était intelligente, devait connaître La Jugie à fond. Lamblin, en y réfléchissant, commençait à craindre d'avoir été joué par ce faux bonhomme. « J'ai ági comme un écolier, pensait-il; je suis parti en campagne sur la foi de propos en l'air. J'aurais dû me méfier des exagérations sentimentales de ce raseur de Prosper. Au lieu de manœuvrer avec circonspection et de m'éclairer prudemment, j'ai été de l'avant en véritable étourneau et je me suis lancé dans une amourette romanesque ni plus ni moins qu'un simple novice.

Décidément je suis plus jeune et moins fort que je ne croyais. »

Il se prenait en pitié et en même temps une secrète amertume, quelque chose comme un regret mêlé de remords, lui montait au cœur. Malgré son égoïsme, il n'était pas encore suffisamment cuirassé d'insensibilité, suffisamment « moderne » pour ne pas s'attendrir en se rappellant les heures exquises passées auprès de cette jeune fille si confiante et si sincère. Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sentiment de honte et de malaise en songeant à la peine imméritée, à la cruelle blessure qu'il infligerait à cette enfant, s'il se voyait obligé d'en arriver à une rupture. Hélas! en dépit de cette révolte de sa sensibilité, en dépit de cette piqûre intime du remords, l'abandon de Madeleine semblait déjà arrêté dans son esprit. Le seul fait de prévoir la possibilité d'une rupture démontrait trop clairement que, le cas échéant, il n'hésiterait pas à torturer ce jeune cœur qui s'était donné si franchement à lui.

Néanmoins le pressentiment même de cette déloyauté le tourmentait. Il en comprenait

trop bien l'ignominieuse indélicatesse pour ne pas souhaiter ardemment une solution qui lui épargnât ce lamentable dénouement. La terreur qu'il avait d'en être réduit à une pareille extrémité augmentait encore sa fièvre. Pâle, les yeux brillants, les mains agitées par une impatience nerveuse, il allait et venait d'un pas saccadé, puis s'arrêtait, brusquement, attentif aux moindres bruits. A chaque battement de la grille, il s'imaginait voir entrer Armand Debierne; son cœur sautait violemment. Son attente était trompée, il reprenait avec dépit sa marche désordonnée à travers la bibliothèque. Il se demandait à quoi son tuteur pouvait employer un aussi long temps, il s'irritait déjà contre lui, l'accusant d'indifférence ou de maladresse, quand soudain Debierne parut sur le seuil de la porte-fenêtre.

— Eh bien! murmura Pierre d'une voix altérée, vous avez vu M. de La Jugie?

— Je le quitte, répondit tranquillement son tuteur; mon cher enfant, je te dois des excuses... Je m'étais trompé. Prosper m'a positivement déclaré qu'il ne doterait pas sa nièce.

Pierre ne sourcilla pas, mais il sentit sa bouche devenir subitement sèche. Il regretta ses incertitudes de tout à l'heure; il lui sembla que jusqu'à ce moment les intentions libérales de La Jugie n'avaient pas été douteuses et que, seules, les paroles d'Armand venaient de porter un coup à ses espérances. Son aberration alla jusqu'à rendre ce dernier responsable de cette cuisante déception. Le calme avec lequel Debierne lui annonçait cette nouvelle accrut son exaspération et il lui lança un coup d'œil agressif.

— Du reste, poursuivit Armand, La Jugie a la ferme intention de laisser à son décès toute sa fortune à Madeleine; mais cette échéance n'est vraisemblablement pas prochaine et, comme dit le proverbe, on ne doit pas chausser les souliers d'un mort... Par conséquent, mon ami, il faudra nous résigner à épouser tout bonnement une jeune fille accomplie... L'espèce en est assez rare pour que tu n'aies pas lieu de te plaindre...

— Vous trouvez? répliqua sarcastiquement Lamblin.

— Tu l'aimes et elle t'aime... Un amour partagé vaut tous les trésors de la terre.

— Cela se dit dans les romans, mais tout de même il faut vivre et je me demande comment nous y arriverons.

— Parbleu, tu travailleras!... Rien ne donne du ressort comme la nécessité d'assurer le bien-être de la femme qu'on aime... Tu es jeune, bien doué, et en outre tu n'es pas sans ressources... Tu habiteras la Joubardière où tu trouveras le vivre et le couvert, et quand, avec cela, on possède cinq mille francs de rente, on ne meurt pas de faim.

— Votre point de vue a singulièrement changé... L'autre jour vous estimiez que, pour un célibataire, c'était tout au plus une modeste aisance... Me voyez-vous vivant là-dessus avec une femme qui aura besoin de toilettes, et des enfants auxquels il faudra donner la becquée?

— Je te le répète, avec ta culture d'esprit et tes talents, tu doubleras facilement ton revenu... Quant à tes enfants, ils trouveront plus tard, pour s'établir, la succession de Prosper et aussi la mienne, car je compte t'instituer mon héri-

tier... Ce sera la réserve pour l'avenir et tu travailleras en attendant.

— Attendre, toujours attendre!... Voilà votre dada à tous, repartit aigrement Pierre; mais je n'ai pas le temps d'attendre, moi!... Je suis ambitieux et impatient, je veux jouir en pleine jeunesse de ce qui fait la joie de vivre : le pouvoir, le luxe, la fortune...

— Tu raisonnes comme un païen.

— Et vous comme un idéaliste et un sentimental.

— J'en suis fier... C'est parce que j'étais un idéaliste et un sentimental, que j'ai chéri silencieusement ta mère et que j'ai veillé sur toi, sur tes intérêts, sur ton avenir, pendant mes huit dernières années de jeunesse!

— Est-ce un reproche? interrompit Lamblin avec amertume.

— Non, mon ami, je t'ai donné mes soins et mon temps avec joie parce que je t'aimais... Et à ton tour, tu seras heureux de travailler pour ta femme, parce que tu l'aimeras!

— Ma femme!... Je ne suis pas encore marié.

Armand Debierne eut un sursaut de surprise, et regardant sévèrement son pupille :

— Que veux-tu dire ? Hésiterais-tu par hasard à tenir tes engagements?... Oui ou non, aimes-tu Madeleine?

— C'est justement parce qu'elle m'est chère que je demande à réfléchir... Une femme a besoin de luxe et de bien-être. Je ne veux pas que Madeleine ait à souffrir d'une vie étroite et besogneuse, ni qu'elle se repente plus tard de m'avoir épousé.

— Mais, malheureux, tu ne songes pas que si cette jeune fille t'aime, elle souffrira mille fois plus cruellement, en se voyant abandonnée par l'homme en qui elle avait mis toutes ses illusions?

— Elle s'attristera pendant une semaine, un mois peut-être, puis elle se résignera... Cela vaudra mieux encore que toute une vie de privations, de récriminations et de regrets.

— Tiens, tu me révoltes!... C'était avant d'abuser cette enfant qu'il fallait faire ces raisonnements de vieillard!... Tu t'es moqué d'elle et de moi. Quand tu m'as prié de m'occuper

de ce mariage, j'y ai consenti parce que je te croyais sincèrement amoureux; je m'aperçois trop tard que tu as une machine à calculer à la place du cœur!

— Possible... Mais épouser une femme, c'est s'engager à la rendre heureuse, et l'homme qui se marie sans calculer ce que peuvent porter ses épaules est à la fois imprudent et malhonnête... Voilà mon opinion... Vous la trouverez sans doute terre-à-terre, mais je ne suis pas un romantique, moi!

— Non, tu es un égoïste!... Sache seulement que si tu reprends ta parole et si tu sacrifies Madeleine à ton égoïsme, tu porteras un coup mortel à notre amitié... Je te laisse à tes réflexions; j'espère encore que tu reviendras à de meilleurs sentiments et que tu hésiteras à commettre une vilenie... Bonjour!

Debierne partit indigné; Pierre remonta chez lui, crispé et nerveux, acheva rapidement sa toilette et sortit. Il avait besoin de marcher et de se détendre au grand air.

Une vilenie!... Le mot était dur, mais au dedans de lui une voix aiguë criait qu'il était

mérité. On n'étouffe pas du premier coup certains scrupules généreux qui sont le privilège de la jeunesse. Tout en se répétant que la vie n'est pas un roman et qu'il faut, pour faire son chemin dans le monde, commencer par se débarrasser des illusions sentimentales qui entravent la marche, Pierre ne réussissait pas à chasser de sa pensée la séduisante image de Madeleine. Il lui semblait voir le limpide et sincère regard de Mlle Éparvier se tourner vers lui avec une poignante expression de tristesse. Il lui en coûtait de déchoir dans l'esprit de cette loyale jeune fille et d'encourir son mépris, lorsqu'elle saurait pour quels misérables motifs il l'abandonnait. Cette pensée lui causait un malaise moral qui, peu à peu, lui devenait insupportable et qu'il essayait de dissiper en cherchant des excuses à sa conduite.

Ayant dès l'enfance beaucoup plus reçu que donné, cet enfant gâté était naturellement enclin à subordonner la personnalité des autres à la sienne propre et à considérer les devoirs que la vie sociale nous impose,

comme autant d'empiètements sur sa liberté.

— En somme, se disait-il, puis-je renoncer à ma carrière politique pour me condamner à l'existence obscure et casanière d'un gentillâtre campagnard? En épousant une fille pauvre, je sacrifie tous mes goûts et toutes mes aspirations. Je me condamne à une vie liardeuse et bourgeoise qui répugne à ma nature. Je me connais, j'en serai vite las, je regretterai mon sacrifice et je rendrai l'existence odieuse à celle même pour qui je me serai immolé. Elle souffrira, je serai malheureux et nos enfants supporteront le poids de nos communs déboires... N'est-il pas cent fois préférable de trancher dans le vif et de rompre courageusement un mariage dont les conséquences seraient désastreuses?.

Tout en s'interrogeant, il était arrivé à Tours et longeait le trottoir de la rue Royale. En passant devant l'hôtel du Faisan, il aperçut l'intérieur de la salle à manger avec ses tables rondes où le couvert était mis, et il se rappela qu'il n'avait pas déjeuné. En dépit des préoccupations qui le tourmentaient, il se sentait l'es-

tomac délabré. Il entra dans la salle du restaurant et se fit servir des œufs, une côtelette et du thé.

Tandis qu'il mangeait solitairement, le va-et-vient des garçons, les physionomies des voyageurs attablés, distrayaient un moment sa pensée. — Non loin de lui, un jeune couple anglais déjeunait au champagne. Le mari, âgé de trente ans à peine, frais, blond et rose, très correct dans sa tenue de voyage : col cassé, cravate claire, complet de cheviot, était plein d'attentions pour sa jeune femme, jolie, finement aristocratique, vêtue d'une toilette printanière. Ce couple, qui paraissait encore au début du *honey moon*, avait l'air heureux de vivre. Dans l'attitude abandonnée, les rires tendres, l'indifférence dédaigneuse des deux époux pour tout ce qui n'était pas eux, on devinait l'existence large et facile, l'habitude du confort, l'élégance raffinée de patriciens à qui la fortune permet de ne rien se refuser. Pierre les examinait d'un œil d'envie ; ses aspirations de jouisseur se réveillaient et étouffaient en lui ses derniers scrupules. — Non,

décidément, il ne pouvait renoncer pour des considérations purement sentimentales à satisfaire ce besoin de luxe et de bien-être qui lui était aussi indispensable que le pain. Il ne pouvait se résigner à la pauvreté et voulait conquérir sa place au soleil. Mais, pour cela, il fallait se sentir les coudées franches et entrer dans la lutte, dégagé des impedimenta d'un ménage besogneux. — Quand il se leva de table et se retrouva dans la rue, il n'hésitait plus à rompre son engagement avec Madeleine ; la seule difficulté qui l'arrêtait encore était la façon dont il colorerait cette rupture. Il tenait à sauvegarder sa réputation de galant homme et ne se souciait pas qu'on attribuât sa reculade à un motif purement intéressé. — « Il ne faut pas, pensait-il, qu'on puisse m'accuser de n'avoir repris ma parole que le jour où j'ai appris que Mlle Éparvier n'aurait pas de dot. Je dois trouver un prétexte en dehors de la question d'argent, un biais qui ménage ma dignité et atténue, tout au moins dans la forme, mes torts envers cette jeune fille. » — Mais, bien qu'il se piquât d'être inventif, il

avait beau fouiller dans son cerveau, il n'arrivait pas à découvrir ce prétexte ingénieux qui sauverait les apparences.

Tandis qu'il cheminait, la tête basse, il fut tiré de ses réflexions par un piaffement de chevaux et l'arrêt brusque d'un équipage de l'autre côté de la rue, en face d'un magasin de modes. Il releva machinalement les yeux, aperçut dans un landau une élégante personne qui, du sourire et du geste, lui faisait signe d'approcher, et il reconnut Mme des Yvelines.

Brusquement, une inspiration l'illumina et, avant même qu'il n'eût traversé la chaussée, il sentit le prétexte cherché s'épanouir dans son cerveau.

Madeleine connaissait son *flirt* avec Mme des Yvelines; elle lui en avait parlé lors de leur dernier entretien à La Varenne et avait laissé percer une pointe de jalousie. C'était ce soupçon jaloux qu'il fallait exploiter pour motiver une rupture. Si elle apprenait qu'il avait recommencé à fleureter ouvertement avec cette coquette, Madeleine était trop fière pour ne pas se détacher de lui la première. En suppo-

sant qu'elle ne prît pas elle-même les devants, il pourrait, lui du moins, mettre son manque de parole sur le compte d'un retour de tendresse pour Clairette des Yvelines. Le monde, disposé à se scandaliser d'une rupture motivée par une déception d'argent, se montrerait plein d'indulgence pour une trahison dont la passion serait l'excuse. On dirait que Pierre s'était laissé reprendre dans les filets d'une jolie femme ; on plaindrait Madeleine, mais on plaiderait les circonstances atténuantes en faveur de l'infidèle et trop faible amoureux.

Lamblin avait rapidement entrevu tout cela en franchissant la chaussée. Dès qu'il fut près du landau, Mme des Yvelines l'apostropha en minaudant et en jouant de la prunelle :

— Vilain ingrat, venez qu'on vous gronde ! Est-ce ainsi que vous tenez vos promesses ?... Voilà plus de quinze jours que j'attends votre visite... Avouez que vous m'avez totalement oubliée !

Pierre, avec un aimable sourire au coin des lèvres, se défendait mollement : — Il avait été d'abord obligé de tenir compagnie à son tuteur

pendant les premiers jours, puis un travail urgent l'avait absorbé.

— Pas assez cependant pour vous empêcher de déjeuner à l'Ermitage avec les Rambert, répliqua malignement Clairette : vous y étiez attiré, il est vrai, par les beaux yeux de Mlle Éparvier... Vous voyez que je sais tout.

— Je vous jure, protestait Pierre, que je comptais, dès demain, vous rendre visite.

— Oh ! les serments ne vous coûtent rien, c'est connu !... Montez d'abord près de moi ; vous vous confesserez mieux dans le landau qu'au milieu de la rue.

Il obéit, s'installa près de la dame et, tandis que la voiture roulait au petit pas, il chercha à prendre la main de Clairette.

— Suis-je pardonné ? murmura-t-il de sa voix câline.

— Hum ! je ne sais si je dois vous donner la main... Vous aurez fort à faire pour expier vos péchés.

— Imposez-moi une pénitence.

— Je vous prends au mot. — Si vous voulez

avoir l'absolution, vous viendrez dès aujourd'hui à l'Orfrasière.

— La pénitence est fort douce... Pourtant, permettez.

— Pas de défaites !... Vous êtes mon prisonnier et je vous enlève... Du reste, vous ne vous ennuierez pas chez moi... Vous y trouverez les Grandelos et le sous-préfet de Loches, qui sera enchanté de vous recommander à vos électeurs futurs... C'est dit, n'est-ce pas, nous partons ?

Pierre objecta faiblement qu'il n'avait pas prévenu son tuteur et qu'il ne pouvait décemment se présenter à l'Orfrasière en costume du matin.

— Ne vous embarrassez pas pour si peu, répondit Clairette ; une fois au château, vous écrirez un mot à M. Debierne ; Firmin le lui remettra cet après-midi et rapportera votre valise... Dites oui tout de suite, ou je ne vous revois de ma vie !

— Vous êtes irrésistible, murmura Pierre en lui baisant la main.

— A la bonne heure !... Firmin, à l'Orfrasière et vivement !

Le landau partit au grand trot, brûla le pavé de la rue Royale et disparut bientôt dans l'avenue de Grammont au milieu d'un tourbillon de poussière ensoleillée...

XIII

Le nuage qui avait, au départ de Pierre, jeté une ombre d'inquiétude sur le bonheur de Madeleine, se dissipa de lui-même, insensiblement, comme il était venu. Il s'envola, pareil à ces brumes d'été qui voilent un matin le bleu du ciel et s'évaporent à l'ardeur du soleil de midi. Cette anxiété sans cause apparente ne résista pas à la chaleur du cœur aimant de la jeune fille. Mlle Éparvier s'abandonna de nouveau entièrement à la joie d'avoir mérité la tendresse du seul homme qui eût sérieusement occupé son âme. Elle avait maintenant la certitude de posséder cet amour si longtemps considéré comme une insaisissable chimère, et, tout éblouie encore de cette inespérée fortune, elle ne savait de quelles actions de grâce remercier la destinée. Lamblin, avec

quelques mots magiques, avait fait jaillir la source d'affection qui bruissait dans le cœur de Madeleine comme en un puits scellé, et la jeune fille écoutait, ravie, le bouillonnement de ces eaux vives, librement épanchées. Elle mettait généreusement au compte de Pierre cette tendresse qui émanait d'elle seule et se croyait passionnément aimée, parce qu'elle aimait passionnément.

Pendant les premiers jours, elle fut pleinement heureuse ; elle jouit de cette félicité qui paraît complète parce qu'elle est faite d'espérances encore intactes et de sensations non encore émoussées. La joie des veilles de fête n'est-elle pas sans mélange, parce qu'on peut emplir cette veillée de rêves savoureux, et s'imaginer que le lendemain les réalisera?

La première goutte d'amertume fut versée sur ce bonheur par Mme Éparvier. La veuve, toujours occupée et toujours mécontente d'elle-même, supportait difficilement le contentement des autres. La joie de son prochain lui apparaissait volontiers comme goûtée à son détriment, et elle éprouvait le besoin de

rappeler les gens heureux à une plus exacte appréciation des misères de ce monde, en mêlant charitablement au lait qu'ils buvaient un filet de vinaigre. Elle appartenait à la catégorie de ces fées maussades qui sont enchantées d'annoncer une mauvaise nouvelle. — En voyant Madeleine aller et venir, radieuse et légère à travers la maison, elle prit son air doucereusement dolent et dit en hochant le menton :

— Te voilà heureuse... Tant mieux ! A ton âge on se contente à peu de frais. Pourtant ne te monte pas la tête et ne chante pas trop haut, pour ne pas être obligée ensuite de déchanter... Ma pauvre fille, ne jubile pas aussi ouvertement; c'est inconvenant, d'abord, et puis tu risques de donner à ton fiancé une trop haute opinion de son mérite... Il est déjà assez disposé à se croire irrésistible. Entre nous, ce monsieur semble un peu infatué de lui-même et je trouve qu'il ne se presse pas de profiter de la permission que je lui ai accordée. Il aurait pu déjà revenir à La Vanne ou, du moins, t'envoyer des fleurs...

Cela se passait ainsi de mon temps et si la mode a changé, c'est tant pis!

Pour échapper à la maligne influence de ces suggestions chagrines, Madeleine se hâtait de quitter la maison et de se réfugier à l'ombre du vieux mûrier, confident de ses joies et aussi de ses ennuis. En dépit de sa confiance, elle s'avouait intérieurement que, dès la veille, elle s'était attendue à voir son fiancé apparaître à La Varenne. Deux lieues à peine séparaient la maison de sa mère de la Fleurance; c'était pour un amoureux une distance facile à franchir, surtout quand cet amoureux a un bon cheval à sa disposition.

Pour excuser Pierre, Madeleine trouvait, à la vérité, d'ingénieuses raisons. — Son retard, probablement, était dû à de délicats scrupules : leurs fiançailles n'ayant pas encore été officiellement annoncées aux amis de la famille, il avait cru sans doute plus convenable d'espacer ses premières visites. — N'importe, elle l'aurait préféré moins discret et moins correct. Sans ajouter foi aux insinua-

tions de Mme Éparvier, elle sentait au dedans d'elle une pointe d'inquiétude.

C'était le dimanche que Debierne avait présenté son pupille à La Varenne; bien qu'on fût arrivé au vendredi suivant, le jeune Lamblin n'avait pas encore donné de ses nouvelles. Le lendemain étant le jour du marché aux grains de Tours, Mme Éparvier, constamment occupée de ses propres intérêts, partit dès le matin pour la ville avec son clôsier. Elle avait du blé à vendre et ne comptait rentrer à la maison qu'après midi. — Restée seule, Madeleine déjeuna rapidement et alla s'installer sous le mûrier avec sa corbeille à ouvrage.

« Si Pierre avait l'inspiration de me faire sa visite aujourd'hui, pensait-elle, nous pourrions causer tranquillement sans avoir un tiers entre nous... Qui sait? Cette bonne idée lui viendra peut-être?... L'oncle Prosper lui aura appris que maman s'absentait souvent le samedi, et il aura retardé son voyage afin d'avoir la chance de me trouver seule... Ce n'est pas très aimable pour maman, ce calcul... mais tant pis! je n'aurai pas l'air de m'en

apercevoir... Voilà cinq jours pleins qu'il a déjeuné ici, et il ne voudra certainement pas attendre à dimanche... Oui, quelque chose me dis que je le verrai aujourd'hui ! »

En même temps, elle relevait la tête au moindre bruit, écoutait attentivement si elle n'entendrait pas le trot d'un cheval... Dans le rustique verger solitaire, le silence n'était interrompu que par le bourdonnement affairé des mouches attirées autour des mûres écrasées. Au loin, parmi la plate étendue des champs aveuglés de soleil, aucune rumeur, sauf parfois le cheminement lourd d'une voiture de roulier sur la route bordée d'ormes noueux. — Tout à coup, Madeleine tressaillait. Son ouie, affinée par la fièvre de l'attente, percevait un bruit de pas dans le chemin empierré...., puis le grincement des gonds de la porte cochère. — Plus de doute, cette fois ; c'était pour sûr Pierre qui avait fait la route à pied et qui entrait dans la cour ! — La jeune fille se levait en sursaut et se dirigeait précipitement vers la maison.

Ce n'était pas Pierre, mais une lettre de lui

apportée par le piéton. Dès qu'elle eut jeté les yeux sur la suscription, Madeleine reconnut cette écriture menue, nette et rageuse, dont les caractères l'avaient frappée à la lecture des vers de la philippine. La lettre était adressée à « Mademoiselle Éparvier ». Tandis que d'un doigt tremblant elle retournait l'enveloppe pour en déchirer les plis, son cœur se serra douloureusement : — sur un listel bleu gravé autour du cachet, elle venait de lire : « L'Orfrasière, par Joué (Indre-et-Loire). »

L'Orfrasière!... C'était là que demeurait Mme des Yvelines. Pierre lui écrivait de la maison de cette femme avec laquelle il avait fleurté, le jour de la noce Rambert!... Sur-le-champ, Madeleine eut le pressentiment d'un désastre. Ses oreilles tintaient, et il lui semblait entendre l'écroulement de son bonheur. Très pâle, les mains froides, les tempes comprimées, elle revint s'asseoir sous le mûrier et ouvrit la lettre. L'adresse du château de l'Orfrasière se retrouvait gravée à l'angle du vélin oblong d'où se dégageait une féminine odeur d'héliotrope blanc.

« Chère Madeleine, écrivait Pierre, pardonnez-moi de vous envoyer ce billet, au lieu d'aller moi-même vous porter mes excuses à La Varenne. Mais la vie est ainsi faite que nos rêves les plus chers sont brusquement dispersés par une divinité capricieuse. Pour moi, cette méchante fée est la politique. Elle est venue impitoyablement bouleverser mes projets de bonheur, en me rappelant qu'une fois enrôlé sous un drapeau, on n'a plus le droit de déserter le champ de bataille. Si je n'avais écouté que mon cœur, j'aurais renoncé à suivre une carrière pour laquelle je m'étais préparé depuis des années, mais qui a maintenant à mes yeux le cruel désavantage de m'éloigner de vous pour un temps hélas! indéterminé. Malheureusement, les impérieuses lois de la lutte pour la vie me commandent d'envisager l'avenir et de conquérir, avant tout, une position qui me permette plus tard de reprendre, s'il en est temps encore, le beau rêve interrompu. Mon seul remords est de ne pas vous avoir avertie. J'aurais dû vous avouer franchement la nécessité où je suis d'agir au rebours de mes

inclinations et de mes sentiments ; j'aurais dû vous épargner l'amertume des espérances déçues. Le pouvais-je ! quand j'étais pris par un charme qui me soulevait au-dessus de la réalité?... Je cherchais à me faire illusion, j'oubliais que je risquais ainsi de vous tromper en m'abusant moi-même. J'ai été témérairement coupable, je me le crie en me frappant la poitrine, et mon tuteur auquel j'écris d'aller vous voir, vous dira à quel point je souffre d'avoir été si peu sincère avec vous et avec moi-même. Il vous instruira plus complètement des circonstances qui m'entraînent malgré moi hors du chemin où j'aurais aimé à marcher doucement à vos côtés ; il vous expliquera cet illogisme qui m'oblige à m'éloigner de vous, tout en vous chérissant, et qui donne à ma conduite je ne sais quoi d'odieux. — Me pardonnerez-vous jamais, ô Madeleine, cette apparente infidélité qui n'est, au fond, qu'une navrante impuissance à lutter contre l'imprévu de la vie?... Quelque chose me dit que vous resterez offensée et inflexible ; — ce sera justice. Mais, clémente ou implacable, je ne

vous oublierai jamais. Je garderai précieusement votre poétique et pure mémoire ; je vous serai reconnaissant de m'avoir fait entrevoir la réelle image que je me formais d'une idéale fiancée. Votre souvenir viendra comme un hôte mélancolique s'asseoir dans chacun de mes tristes gîtes ; il me consolera de l'humaine infélicité, et si je réussis à devenir quelqu'un, c'est que j'aurai été poussé par le désir d'être un jour digne vous.

« Pierre Lamblin. »

Une première fois, Madeleine lut à travers un brouillard ces phrases entortillées où l'embarras du signataire se déguisait sous une affectation de vague tristesse. Le coup porté était trop rude, sa souffrance était trop vive pour qu'elle pût d'abord approfondir le sens de ce billet dont les lignes dansaient devant ses yeux. Elle ne comprenait qu'une chose : — la lettre avait été écrite à l'Orfrasière ; Pierre la sacrifiait à Mme des Yvelines. — Ainsi, dès le premier moment, le subterfuge imaginé par Lamblin avait plein succès, puisqu'il induisait

Mlle Éparvier à mettre sur le compte d'un entraînement passionné cette rupture uniquement motivée par un calcul d'argent inavouable.

Peu à peu, dans l'esprit de la jeune fille, le désordre produit par ce désastre inattendu fit place à une douleur plus amèrement lucide. Elle relut le cruel billet : en toutes ces phrases habilement tournées il n'y avait pas un seul mot qui sonnât franchement, pas un seul accent parti du cœur. Pierre, à la vérité, n'osait pas lui adresser un adieu définitif et laissait obscurément entrevoir l'éventualité d'un retour; mais cette hypocrite ambiguïté paraissait à Madeleine plus injurieuse qu'un congé brutal. Elle révoltait sa sincérité : elle envenimait sa blessure, en ajoutant à l'infidélité une offensante indélicatesse. — Comment avait-il pu croire qu'en lisant cette lettre écrite dans la maison même de Mme des Yvelines, Madeleine aurait la faiblesse d'espérer une réconciliation et d'estimer encore un homme qui l'abandonnait pour satisfaire un caprice? Quel opinion avait-il donc de son

caractère et de son cœur?... Dans un mouvement de fierté indignée elle déchira en menus morceaux le billet de Lamblin et alla en noyer les débris dans un vieux puits à demi obstrué par les ronces et les pariétaires. Que ne pouvait-elle aussi noyer dans l'eau verdâtre le souvenir de cette tendresse si franchement donnée par elle, si outrageusement dédaignée par Pierre!... Mais tandis qu'au fond de l'obscur réservoir les derniers lambeaux de la lettre disparaissaient submergés, elle sentait avec désolation son amour surnager obstinément dans son cœur. — Elle songeait malgré elle aux délices des aveux échangés à l'Ermitage, à l'enchantement dans lequel elle avait vécu huit jours et, jugeant désormais l'existence vide et misérable, elle demeurait agenouillée au bord du puits, les mains pendantes, ne trouvant plus assez de force pour se relever, n'ayant même pas la consolation de pouvoir pleurer.

Elle fut tirée de sa prostration par la voix de Mme Éparvier. La veuve venait de rentrer et, debout sur le perron, elle appelait sa fille

avec des intonations à la fois impérieuses et dolentes. Madeleine se redressa avec peine et essaya de reprendre un peu de sang-froid. Elle savait le peu de fond qu'elle pouvait faire sur la sensibilité de Mme Éparvier et elle était résolue à lui cacher pour le moment le coup qu'elle avait reçu, si toutefois l'altération de son visage ne la trahissait pas.

Elle trouva sa mère dans un état d'agitation qui ne lui permettait pas de s'apercevoir des souffrances d'autrui.

— Eh bien ! dit-elle, dès qu'elle aperçut la jeune fille, j'en ai appris de belles à Tours ! J'ai rencontré les Rambert et ils m'ont expliqué la raison du silence inconvenant de M. Lamblin... Sais-tu où ce monsieur passe ses journées tandis que nous nous morfondons à attendre sa visite ?... Il est à l'Orfrasière, chez Mme des Yvelines, une effrontée coquette dont il s'est amouraché !

Madeleine ne put réprimer un tressaillement douloureux. — Ainsi la déloyale conduite de Pierre était déjà connue du public, et elle, si sauvage et si fière, se voyait livrée en pâture

aux commérages et aux humiliants apitoiements des indifférents !... Toute dissimulation devenait inutile maintenant et, pour abréger du moins des explications pénibles, elle crut devoir répondre froidement :

— Je le savais.

— Comment, tu le savais ! s'exclama Mme Éparvier suffoquée, et tu ne m'en as rien dit ?... Tu restes là, de sang-froid, et tu ne t'indignes pas ?

— Pourquoi m'indignerais-je ? répliqua Madeleine, si ce qu'on raconte est exact, tout l'odieux retombe sur M. Lamblin... C'est lui qui est à plaindre, et non pas nous, qui n'avons rien à nous reprocher.

— Tu es philosophe, à ce qu'il paraît... Mais si de pareils affronts ne te touchent pas, ils me blessent, moi, et terriblement !... Je n'entends pas qu'un freluquet de cette espèce se joue d'une famille respectable comme la nôtre, et je vais écrire à M. Debierne pour lui laver la tête...

— Maman, déclara la jeune fille d'un ton très ferme, tu ne feras pas cela... M. Debierne

n'est pas responsable de la légèreté de son pupille. Je suis certaine que s'il connaît sa conduite, il en souffre plus que nous et je ne veux pas que nous offensions par des reproches injustes un homme qui a toujours été bon pour moi.

— A merveille ! gémit aigrement M[me] Éparvier, tu supportes qu'on offense ta mère et tu es pleine de ménagements pour les étrangers... Que je suis donc malheureuse!... Je n'ai de chance en rien et tout se tourne contre moi!... Ce Prosper, j'étais sûre qu'il commettrait quelque maladresse, du moment où il se mêlait de nos affaires... Tu me permettras du moins de lui écrire, à celui-là!... Il faut qu'il aille trouver M. Debierne et qu'il sache de lui si, oui ou non, M. Lamblin veut tenir sa parole... Nous ne pouvons rester plus longtemps dans l'équivoque!

Au fond, M[me] Éparvier, tout en se lamentant, ne pouvait admettre que le mariage de sa fille fût irréparablement rompu. Elle se flattait encore de l'espoir qu'on avait exagéré malignement l'infidélité de Pierre et elle comptait sur

l'intervention de M. Debierne pour tout raccommoder. Son incertitude ne dura pas longtemps, car, au plus fort de ses doléances, la femme de chambre vint annoncer que M. Debierne était dans la cour de La Varenne et demandait si ces dames pouvaient le recevoir.

— Faites entrer ! s'écria la veuve, dont la figure perdit sa dépression dolente et prit une solennelle dignité.

Armand fut introduit dans le salon : mais dès qu'il parut, son attitude ne laissa plus de doute sur le caractère fâcheux des nouvelles qu'il apportait. Son visage était consterné.

— Mesdames, dit-il, je viens faire près de vous une pénible démarche. Les rêves que je formais pour l'établissement de mon pupille ne peuvent se réaliser, par suite de circonstances indépendantes de ma volonté. J'en suis profondément affligé et je vous prie, personnellement, d'agréer mes plus humbles et mes plus douloureuses excuses... C'est pour moi une si rude déception, que je ne puis y croire... J'espère encore qu'il ne s'agit que d'un regrettable ajournement...

Mme Éparvier ouvrait la bouche pour répondre, mais Madeleine lui coupa hardiment la parole :

— Monsieur, dit-elle en s'avançant vers Debierne, je ne sais quelles peuvent être les intentions de votre pupille ; quant à moi, ma résolution est prise... Veuillez informer M. Lamblin que je lui rends sa parole et qu'il est absolument libre.

Cette déclaration si spontanée et si catégorique confondit Mme Éparvier. En même temps qu'elle lui enlevait tout espoir de raccommodement, elle rendait la discussion inutile et la privait de la satisfaction de récriminer.

— Je m'abstiens, s'écria-t-elle rageusement, de qualifier la déplorable conduite de votre pupille... Puisque ma fille a pris sur elle de vous notifier sa résolution, je n'ai rien à ajouter... Votre servante, monsieur !

Furieuse de n'avoir pas été consultée, elle ouvrit violemment la porte et disparut.

XIV

Cette brusque sortie déconcerta Debierne. Il regarda Madeleine comme pour lui demander une explication, et fut frappé de l'altération de ses traits. Elle avait les lèvres décolorées et crispées, les yeux secs et sombres. Devant cette tragique désespérance, le cœur d'Armand Debierne fut remué d'une tendre pitié. Ayant souffert jadis du même mal, il comprenait mieux que tout autre le ravage exercé dans l'intérieur de cette âme vierge par l'arrachement de ses plus chères illusions. Il aurait voulu trouver des mots magiquement consolants pour adoucir cette douleur ; mais il savait, par expérience, que même la parole d'un ami est impuissante à soulager les peines d'amour, et qu'en cherchant à panser certaines

blessures, on risque d'en rendre la brûlure plus cuisante.

Il se rapprocha néanmoins de la jeune fille, et prenant dans les siennes sa main glacée :

— Madeleine, murmura-t-il, vous souffrez ?

— Ne vous occupez pas de moi, répondit-elle en secouant négativement la tête.

— Ma pauvre enfant, insista-t-il, je serais désolé d'être importun. Permettez-moi pourtant de vous répéter combien je regrette ce qui est arrivé... Je suis la cause involontaire de votre premier grand chagrin, et je ne me pardonnerai jamais de vous avoir fait si maladroitement souffrir.

Tandis qu'il s'efforçait de témoigner délicatement ses regrets, il causait, sans le savoir, une peine plus vive à Madeleine, en froissant sa fierté déjà si cruellement endolorie.

— Non, protesta-t-elle, vous n'avez pas de reproche à vous adresser... J'ai eu un moment d'aberration, j'ai cru qu'on pouvait m'aimer, je me suis trompée et je ne dois m'en prendre qu'à moi de ce qui m'arrive.

— Le conduite de Pierre est indigne ! s'écria impétueusement Debierne ; il affectait, en me parlant de vous, une si chaleureuse tendresse, que j'y ai été trompé moi-même !... Pouvais-je me douter que cet amour dont il m'entretenait à toute heure se refroidirait devant une misérable question d'argent ?

— Vous dites ? demanda Madeleine en fixant sur son interlocuteur ses yeux aux pupilles dilatées par une douloureuse surprise.

— Je dis que les façons de la génération actuelle me révoltent... Quelle triste époque que celle où les jeunes gens les mieux doués, comme Pierre, n'osent épouser la femme qu'ils aiment, uniquement parce qu'elle n'a pas de dot !

— Ainsi, reprit-elle d'une voix altérée, c'est à ma seule pauvreté qu'il faut attribuer l'éloignement de votre pupille ?

— Hélas ! répondit ingénument Debierne, c'est pour ce piteux motif qu'il s'est retiré et que nous nous sommes brouillés... Aviez-vous supposé qu'il pût en avoir d'autres ?

— Oui, répliqua sarcastiquement la jeune

19.

fille, on prétendait que Mme des Yvelines lui avait tourné la tête et j'avais la simplicité de le croire... Je préfère la raison que vous me donnez ; elle est moins mortifiante pour mon amour-propre et elle me laisse moins de regrets... Oh ! Dieu, murmura-t-elle en s'asseyant et en se cachant la figure dans les mains, et je l'ai aimé !... Quelle honte !

Cette plainte, jaillie presque involontairement des lèvres de Madeleine, contredisait si manifestement l'ironique satisfaction exprimée d'abord, qu'elle consterna le malheureux Debierne. Il comprit qu'il avait commis une lourde gaucherie et qu'en révélant à Mlle Éparvier les calculs intéressés de Pierre, il venait d'arracher à l'abandonnée sa suprême illusion. Contrit et dépité d'avoir une seconde fois meurtri cette adorable fille, il se pencha affectueusement vers elle :

— Chère Madeleine, dit-il, je sens que mes paroles exaspèrent votre chagrin au lieu de l'adoucir... Sachez pourtant que vous avez en moi un ami dévoué, quoique maladroit... Je

ne veux pas être indiscret et je vais prendre congé de vous.

— Oui, balbutia-t-elle, sans écarter ses mains de sa figure, je sais que vous êtes bon... Merci! — Mais laissez-moi, je vous en prie!

Debierne sortit navré. — Quand elle eut entendu retomber sur lui la lourde porte d'entrée, Madeleine se leva et quitta le salon à son tour. Elle ne se souciait pas de subir de nouveau les récriminations de sa mère; elle se sauva au fond du jardin, sous le mûrier, son refuge ordinaire. Là, elle espérait que personne ne viendrait la déranger; elle pourrait y pleurer à son aise, quand les larmes qui l'étouffaient réussiraient enfin à jaillir de ses yeux.

Mais les larmes ne venaient pas. Le désespoir étreignait sa poitrine comme un cercle de fer et y emprisonnait les sanglots. — Après avoir, la veille encore, remercié le ciel de son bonheur, elle se jugeait maintenant la plus misérable des créatures. La colère la prenait, lorsqu'elle songeait combien elle avait été

crédule. Pierre ne lui avait fait la cour que parce qu'il espérait se marier richement et elle, avec son besoin de se dévouer et son imagination candide, n'avait pas même soupçonné qu'il pût mentir. Froidement ou, — ce qui était plus humiliant encore, — poussé par une fantaisie purement sensuelle, il avait joué pour elle la comédie de l'amour. A cette pensée, la honte la suffoquait. Le rouge lui montait au visage, au souvenir de leurs tête-à-tête, de leurs regards fondus l'un dans l'autre, de leurs mains étroitement unies, et des baisers qu'elle avait reçus. Pour une fille sévèrement élevée et pure comme Madeleine, ces privautés accordées à un homme qui ne l'aimait pas, équivalaient à une avilissante profanation. Elle se croyait salie à jamais par des caresses dont la sensation troublante lui revenait maintenant comme un remords. Pendant qu'elle lui permettait de baiser ses yeux et qu'elle lui murmurait de tendres paroles, Pierre, lui, supputait le chiffre de sa dot et, une fois convaincu de la pauvreté de sa fiancée, se hâtait de retirer sa parole... Afin de

donner le change à celle dont il se moquait, il avait osé dater sa lettre d'adieu de la maison de Mme des Yvelines, ajoutant ainsi une indélicatesse à une déloyauté. — Et c'était là le héros de son unique roman de jeunesse, l'homme auquel elle avait ingénument ouvert le trésor de son cœur!

Un amer dégoût lui crispait les lèvres. Elle était lasse d'elle-même et des autres. Elle ne voyait plus désormais dans la vie qu'une suite de journées ternes, désenchantées, s'en allant à la débandade, sans raison d'être et sans but.

Le bourdonnement des abeilles autour du mûrier accompagnait comme un ironique murmure ces réflexions désolées. Occupée à contempler en elle-même le triste écroulement de ses illusions, Madeleine n'avait plus de regards pour le monde extérieur. Elle ne s'apercevait pas que l'après-midi tirait à sa fin et que le soleil, plus oblique, jetait des couleurs magnifiquement empourprées sur les charmilles et les massifs de rosiers. — Indifférentes au chagrin de la jeune fille, les roses s'épanouissaient, plus que jamais odorantes; les ramiers

quittaient la cime fraîche des noyers et traversaient d'un mélodieux bruit d'ailes le jardin ivre de soleil. Dans cette paix radieuse du soir, un pas net et viril résonna sur le gravier de l'allée. Madeleine tressaillit, releva la tête et reconnut Martial Métivier qui se dirigeait vers le rond-point où le vieux mûrier allongeait son ombre. Dans l'état d'esprit où elle se trouvait, cette visite la surprenait péniblement et elle était tentée de s'y soustraire. Mais Martial l'avait déjà vue sans doute ; elle n'osa pas s'éloigner et, faisant un violent effort pour dissimuler sa tristesse, elle demeura immobile sous le mûrier.

Quelques secondes après, Martial arrivait près d'elle. La marche l'avait un peu oppressé et cet essoufflement, joint à une secrète émotion, donnait à son maintien quelque chose de gauche et de contraint.

— Mademoiselle, balbutia-t-il en saluant Madeleine, pardonnez-moi de vous déranger... J'ai su que vous étiez au jardin et j'ai pris la liberté de venir vous y trouver... au risque d'être indiscret.

En même temps il déposait avec précaution sur le banc rustique un objet qu'il portait sous le bras, — un objet de forme oblongue, enveloppé dans de vieux journaux.

— Bonsoir, Martial, répondit Mlle Éparvier avec un sourire forcé au coin de ses lèvres pâlies; j'aurais mauvais gré à vous accuser d'indiscrétion, car vous venez rarement à La Varenne... Nous ne nous sommes pas vus, je crois, depuis...

— Depuis la noce de Mlle Rambert, acheva Martial.

Ce souvenir évoqué innocemment apportait à l'esprit de Madeleine toute une association d'idées douloureuses. Sa figure s'altéra de nouveau si visiblement que le jeune homme, frappé de sa pâleur, ajouta :

— Vous n'avez pas été malade depuis ce temps, mademoiselle Madeleine?

— Non, Martial, je vais bien... Mais parlons de vous... Êtes-vous toujours content de votre situation?

— Merci, tout marche à souhait; nous avons été très occupés à la fabrique et c'est ce

qui m'a empêché de venir plus tôt... Mais aujourd'hui samedi j'ai quitté ma besogne de meilleure heure et j'ai résolu de passer mon dimanche à la clôserie... D'ailleurs, je voulais vous apporter un échantillon de mon travail.

Il avait repris l'objet déposé sur le banc et le débarrassait de son enveloppe.

— J'ai appris là-bas, poursuivit-il en rougissant, une nouvelle qui m'a décidé à me hâter... Excusez-moi si je m'explique mal, je ne sais pas tourner un compliment, mais le bibelot que voici vous exprimera les vœux que je forme pour votre bonheur.

— Je... ne vous comprends pas, murmura faiblement Madeleine.

— C'est ma première œuvre sérieuse, acheva Martial en lui présentant la jardinière qui avait excité la convoitise de Lamblin... On la trouve assez réussie et elle vous revenait de droit, à vous qui m'avez toujours encouragé... Je vous prie de l'accepter comme mon cadeau de fiançailles.

La figure de Madeleine était redevenue d'une rigidité marmoréenne.

— On vous a dit que j'étais fiancée? interrompit-elle d'une voix sourde.

— Oui, mademoiselle... J'ai entendu parler de votre futur mariage et...

— On vous a trompé... Je ne me marie pas.

— Est-ce possible? s'écria-t-il presque joyeusement. — Sa figure s'était subitement illuminée; mais au même moment il regarda Madeleine, constata la profonde altération de son visage et eut l'intuition de la tragédie qui se passait dans l'âme de la jeune fille.

— Pardon! murmura-t-il.

Puis il se tut. Un silence gênant régna sous le mûrier, dans l'ombre duquel la jardinière étalait la grâce de sa forme et la gaieté de ses couleurs.

Madeleine, voyant l'embarras de Martial, et ne voulant pas le désobliger, surmonta de nouveau son trouble.

— Non, répéta-t-elle, il n'est pas question pour moi de mariage... Mais je ne vous en suis pas moins reconnaissante de votre bonne pensée, Martial, et j'accepte votre cadeau... Vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir

que de me donner votre première œuvre.

Elle prit la jardinière sur ses genoux, l'examina, et l'art a un si magique pouvoir qu'à l'aspect de cette belle chose, l'admiration qu'éprouva la jeune fille insensibilisa un moment sa douleur.

— C'est très beau! déclara-t-elle ; vous deviendrez un artiste, Martial.

— Dieu vous entende! répliqua-t-il, je le voudrais.

— On peut tout ce qu'on veut, quand on est doué comme vous... Ah ! soupira-t-elle, vous êtes heureux de pouvoir vous absorber dans une occupation que vous aimez... Le travail empêche de voir les laideurs et les misères de ce monde... Vrai, je vous envie!

Il la regardait tout ému, plein d'une tendre compassion pour cette douleur cachée qu'il entendait vibrer comme un écho dans les brèves paroles de la jeune fille. Il devinait et reconstituait la douloûreuse histoire de Madeleine. — Ce Pierre Lamblin, qu'il avait détesté à première vue, s'était sans doute rendu coupable de quelque vilaine action et le mariage

projeté était devenu impossible. Mlle Éparvier aimait le pupille d'Armand Debierne, elle avait pris pour une passion sincère ce qui n'était qu'un caprice et un faux semblant, et ce fat lui avait brisé le cœur. — L'idée de ce mariage rompu réjouissait secrètement Martial ; mais en même temps, à la vue de la pâle figure de Madeleine, une angoisse lui serrait la gorge et il s'en voulait de sa joie cruelle.

Mlle Éparvier était redevenue silencieuse et distraite. Elle demeurait immobile, les mains jointes autour de la jardinière posée sur ses genoux, les yeux dans le vide. Martial comprit qu'il devait respecter cette muette douleur et qu'en ce moment sa compagnie devenait importune.

— Mademoiselle Madeleine, dit-il, je suis content que ma faïence vous plaise et je tâcherai de faire mieux encore... Je vous quitte pour aller embrasser le père, qui ne m'attend pas et pour qui ma visite sera une bonne surprise... Je reviendrai vous voir un autre jour.

— Oui... Un jour où vous repasserez par La Varenne... Adieu, Martial, et merci !

Attristé, mais pourtant moins oppressé qu'à son arrivée, le jeune homme se dirigea vers les bâtiments du clôsier. Madeleine écoutait le bruit de son pas ralenti s'éloigner et regardait pensivement la jardinière, dont le soleil, plus oblique, rosait le contour et le décor. — Cette belle chose semblait, dans sa forme fleurie, s'épanouir, ainsi qu'un symbole du brillant avenir réservé à l'artiste. Madeleine songeait qu'elle lui avait été offerte pour fêter ses fiançailles, à l'heure même où ses rêves gisaient à terre, où sa jeunesse désorientée était vouée à la solitude. Peu à peu, néanmoins, au milieu de sa détresse, la délicate attention de Martial lui rafraîchissait l'âme. Sa poitrine se dégonflait, ses nerfs se détendaient; des pleurs jaillissant soudain de ses yeux roulaient sur ses joues pâles et allaient mouiller l'émail de la jardinière, qui seule avait eu le don de rouvrir la source des larmes dans ce désolé cœur de jeune fille.

XV

Qu'on rie ou qu'on pleure, le temps s'écoule. Silencieuses et régulières, les secondes tombent une à une dans le vide, sans souci des impatients qui voudraient hâter leur chute ou des heureux qui souhaitent de la ralentir. — Depuis la rupture des fiançailles de Madeleine, cinq ans s'étaient passés et, vers la fin de septembre 1889, tous les personnages qui assistaient au mariage de Nancy Rambert, se trouvaient de nouveau rassemblés aux Rochettes ; mais, cette fois, pour une tout autre cérémonie.

Mme Sidonie Rambert venait de succomber à une maladie de foie. — Sous la marquise du perron, où jadis un chœur de congratulations accueillait les jeunes mariés à leur retour de l'église, on avait dressé une chapelle ardente. Parmi les tentures de deuil, les cierges allumés

et les couronnes de fleurs, le cercueil de la défunte reposait entre deux sœurs de l'Espérance, occupées à égrener leur chapelet. Les amis de la famille, après avoir aspergé le poêle noir, prenaient des mines contrites pour pénétrer dans le grand salon où Evariste Rambert, accompagné de son fils et de son gendre, se tenait adossé à la cheminée.

Le bonhomme Rambert avait l'attitude affaissée et dolente, qui convient à un tout récent veuvage. Néanmoins, la façon machinale dont il donnait des poignées de main, le hochement de tête et l'imperceptible haussement d'épaules avec lesquels il recevait les regrets prolixes des survenants, étaient plutôt l'indice d'une philosophique résignation que d'une douleur inconsolable. Tout en tamponnant avec son mouchoir ses yeux restés obstinément secs, Évariste s'avouait tout bas que la disparition de sa despotique moitié ne le désolait pas autant qu'on voulait bien le dire. La dame exerçait autour d'elle, et sur lui notamment, une domination passablement fatigante. Elle réduisait son mari à un rôle humiliant et anni-

hilait sa personnalité avec trop de sans-gêne. M. Rambert éprouvait une confuse sensation d'allégement : il songeait, non sans une pointe de satisfaction, qu'il allait pouvoir parler et agir à sa guise. Il aurait désormais ses coudées franches, la libre disposition de son patrimoine et même d'une partie de celui de sa femme ; cette perspective entrevue à travers le funèbre appareil de la cérémonie mortuaire, atténuait sensiblement son chagrin. Une seule chose le tracassait, c'était la désagréable nécessité d'annoncer à son fils et à son gendre que Sidonie lui avait donné par testament toute la quotité disponible.

Ces deux derniers, en effet, ne s'attendaient pas à cette libéralité tenue secrète. Connaissant la médiocre opinion que Mme Rambert avait des capacités de son époux, ils comptaient bien toucher intégralement l'importante succession de la défunte et, tout en répondant aux saluts et aux condoléances des invités, chacun d'eux en son par-dedans supputait déjà le quantum de sa part d'hérédité.

Marcel, la tête inclinée, l'œil voilé, le dos

voûté, s'accoudait à l'angle de la cheminée et semblait écrasé sous le poids d'une inéluctable fatalité. Sa barbe avait poussé, il la taillait en pointe et portait ses cheveux longs. Il était fort maigre et s'efforçait de prendre l'air d'un homme déjà revenu de tout. A Paris, où son père l'avait envoyé étudier le droit, sa principale occupation consistait depuis une couple d'années à composer des vers décadents et à signer des billets à ordre. Il avait fondé une revue : l'*Art libre*, dont les bureaux étaient situés à l'entresol d'un café de la rive gauche. On y faisait fortement la fête, tout en jetant les bases de l'art nouveau et en démolissant « les vieux bonzes » de la littérature. Tandis qu'il semblait plongé dans une douloureuse méditation, Marcel songeait que la succession maternelle lui arrivait juste à point pour apaiser les aboiements de ses créanciers et régler le marchand de papier qui menaçait de couper les vivres à la revue.

A la fois élégant, grave et correct, comme il sied à un futur conseiller d'État, Raoul de Lairé, à l'autre angle de la cheminée, se livrait à des

réflexions tout aussi peu désintéressées. — Son train de maison était fort lourd et la dot apportée par Nancy était plus d'à moitié mangée. Les deux jeunes gens avaient débuté dans la vie conjugale avec un robuste appétit de plaisir. Les amusements de Paris en hiver, les séjours aux bains de mer, ou dans les villes d'eaux en été, avaient eu vite raison des revenus modestes du jeune ménage. Rien que les toilettes de Nancy absorbaient et au delà les intérêts de sa dot ; on vivait sur le pied de cinquante mille francs par an et on en touchait à peine vingt mille. Alors on s'était attaqué résolument au capital et, à ce moment, on achevait d'en dévorer les reliefs. — Tout en saluant du haut de son irréprochable cravate et en tendant le bout de sa main gantée, le beau Raoul se demandait avec angoisse si Nancy trouverait dans la succession de sa mère une somme à peu près équivalente au montant de la dot constituée. Cette préoccupation mettait sur ses traits délicats et dans ses yeux bleus une mélancolie tout à fait édifiante de la part d'un gendre.

Dans le salon où les jalousies baissées entretenaient une religieuse obscurité, où un épais tapis assourdissait le bruit des pas, les nombreuses relations des Rambert affluaient. Les hommes seuls entraient; quant aux dames, elles se réunissaient selon l'usage dans une pièce voisine, autour de Nancy et de sa belle-mère. Pourtant, à un certain moment, un bruissement de jupes froissées fit retourner les têtes nues des assistants. Coupant hardiment le défilé masculin, Mme des Yvelines en grand deuil se précipita vers M. Rambert qu'elle embrassa avec effusion, en l'appelant « pauvre ami », puis, après avoir serré les mains de Marcel et de Raoul, elle regagna le salon réservé aux dames. — Elle était elle-même veuve depuis quelques mois, M. des Yvelines lui ayant fait l'aimable surprise de succomber à une attaque d'apoplexie.

Presque immédiatement après elle, on vit apparaître Pierre Lamblin, le monocle à l'œil, la taille bien prise dans sa redingote noire. Sa jolie figure avait toujours la même expression de fatuité; mais une attitude plus conciliante,

des façons moins dédaigneuses, la facilité avec laquelle il distribuait des poignées de main, indiquaient un homme préoccupé de rechercher la popularité. Il commençait, en effet, à réaliser son programme d'ambitieux. Grâce au patronage de Clairette des Yvelines, il était devenu conseiller général, et on parlait sérieusement de lui pour remplacer dans l'arrondissement de Loches le député actuel. qui avait cessé de plaire. A l'entrée du salon, Pierre se rencontra avec Armand Debierne ; Armand salua froidement son ancien pupille et feignit de ne pas voir la main que celui-ci se disposait à lui tendre. Il alla embrasser M. Rambert et se dissimula dans une encoignure, tandis que Lamblin se postait bien en évidence, à côté de son ami Raoul de Lairé.

Un autre arrivant parut également ignorer la présence de Pierre : Martial Métivier le frôla au passage en allant saluer la famille. mais affecta de ne le point connaître. L'ancien ouvrier de la faïencerie de Portillon avait, lui aussi, réalisé une partie de ses rêves. A l'Exposition de 1889, ses faïences d'art avaient fait sensa-

tion. Les journaux célébraient à l'envi l'originalité et la beauté des produits céramiques du jeune artiste tourangeau. Décoré et médaillé, il entrait maintenant la tête haute dans cette maison où, cinq ans auparavant, il s'était glissé comme un intrus. Il n'avait plus sa timidité d'autrefois, mais on retrouvait dans son allure brusque, dans sa toilette sans prétention, quelque chose de la rudesse plébéienne. Sa figure hâlée, au front volontaire, aux yeux noirs, renfoncés et lumineux, aux lignes énergiques et résolues, contrastait avec les physionomies effacées et banalement correctes de la plupart des hommes qui se coudoyaient autour de M. Rambert.

A son tour, Prosper de La Jugie parut dans le vestibule avec sa nièce Madeleine. Mme Éparvier, affairée comme toujours, avait chargé sa fille de la représenter à la cérémonie. Après avoir conduit Madeleine auprès de Nancy, Prosper, la tête penchée et les bras tombants, fit son entrée dans le salon. La vue des voitures de deuil, des chevaux caparaçonnés et du vestibule transformé en chapelle ardente,

avait échauffé son imagination romantique. En ses poétiques élucubrations, la mort tenait toujours une maîtresse place et il exécutait volontiers sur ce thème d'ingénieuses variations lyriques. Cette fois, la brusque disparition d'une voisine, sentimentale comme lui et avec laquelle il avait échangé si souvent de belles phrases sonores et creuses, lui parut une rare occasion de lâcher les écluses de sa sensibilité. Il était de ceux qui ont la glande lacrymale obéissante et déjà, en secouant l'aspersoir sur le cercueil, il avait essuyé un pleur sur sa joue. Il s'approcha de M. Rambert avec lenteur, puis d'un bond, s'élança vers lui et l'embrassa sur les deux joues en s'écriant :

— Mon ami, elle est retournée à Dieu !...

Un sanglot lui coupa la parole et il fondit en larmes, au grand ébahissement du bonhomme, qui depuis le matin épongeait inutilement ses yeux demeurés secs.

Cette gênante démonstration fut interrompue à propos par le maître des cérémonies qui vint annoncer avec pompe « à messieurs de la famille » que le clergé était arrivé.

M. Rambert, son fils et son gendre quittèrent le salon et, avec un sourd piétinement, les invités s'écoulèrent à leur suite dans le vestibule et dans le jardin. L'église étant peu distante des Rochettes, le trajet fut court. La nef se trouva rapidement bondée de fidèles. Au centre, dans le transept, le catafalque se dressait entre deux rangées de cierges, avec son poèle semé de larmes d'argent et jonché de fleurs odorantes. Prosper s'était assis tout auprès, derrière la famille, et écoutait, recueilli, la messe mortuaire. Le grand air avait séché ses larmes et apaisé son système nerveux. Maintenant il se bornait à manifester son affliction par son attitude affaissée, sa bouche aux coins infléchis, ses yeux voilés par l'une de ses mains sur laquelle s'appuyait son front courbé. Mais, entre l'épître et l'évangile, quand les sons gémissants de l'orgue alternèrent avec les voix qui psalmodiaient le *Dies iræ*, il se sentit de nouveau secoué par une invincible émotion : l'odeur des couronnes fleuries, le scintillement des cierges funèbres, les notes désolées de la musique, irritèrent sa sensibilité

et tout à coup, dans le silence qui suivit le verset final, ses sanglots éclatèrent si bruyamment que les trois membres de la famille se retournèrent. Marcel haussa les épaules et M. Rambert, vexé par cette douleur qui dépassait de beaucoup la sienne, lança un regard courroucé au pleureur malencontreux. Prosper, tout à la manifestation de son théâtral chagrin, ne s'en aperçut même pas. Il continua d'essuyer ses joues humides et de se moucher élégiaquement, tandis que ses voisins, se poussant le coude, dissimulaient sous leurs chapeaux d'ironiques sourires.

La messe mortuaire s'acheva avec lenteur, on récita l'absoute, puis le char funèbre reçut de nouveau le cercueil et les couronnes; le cortège se reforma et on se dirigea vers le petit cimetière de Saint-Cyr. Cette fois, le trajet était plus long. Le plein air, la marche lente à travers la campagne ensoleillée, agirent insensiblement sur les invités qui accompagnaient la défunte à sa dernière demeure. Une réaction s'opéra : les visages perdirent leur gravité contrite; le diapason des voix se

haussa; les gens de connaissance se cherchèrent et lièrent conversation. Parmi les groupes, des propos s'échangeaient et il était question de tout autre chose que de la morte :

— Avez-vous vu la belle Mme des Yvelines?

— Oui... Ne trouvez-vous pas qu'elle abuse du crêpe?... Voudrait-elle nous faire accroire qu'elle regrette son mari?

— Non; seulement le noir lui va bien et elle le sait... Et puis elle porte peut-être aussi le deuil de son dernier amoureux!

— Bah! vous croyez que c'est fini avec Lamblin?

— Parbleu! maintenant qu'elle est veuve, il serait obligé de l'épouser... Or, Mme des Yvelines est ruinée aux trois quarts et Lamblin entend se marier richement... S'il ne l'a pas déjà lâchée, ça ne tardera pas.

— Il paraît qu'il est tout à fait brouillé avec son tuteur.

— Debierne ne lui pardonne pas d'avoir refusé Mlle Éparvier.

— Pauvre fille!... je l'ai aperçue à l'église. elle est bien changée.

— Dame! elle a coiffé sainte Catherine et la perspective d'un long tête-à-tête avec Mme Éparvier n'a rien de récréatif.

— Elle n'a que vingt-cinq ans et peut encore se marier.

— Heu! heu!... On sait maintenant qu'elle a eu un tendre pour Lamblin et que La Jugie ne la dotera pas. Ça ne la rend pas d'un placement facile.

— Debierne, qui est chevaleresque, devrait l'épouser :

— Si chevaleresque qu'il soit, il ne fera pas la sottise de prendre une femme qui a vingt-cinq ans de moins que lui... Non, savez-vous à qui on devrait la marier?... A ce garçon que vous voyez là-bas, marchant les bras croisés et engoncé dans une redingote qui fait des plis.

— Martial Métivier?... Allons donc, le père Métivier a été closier à La Varenne?

— Oui, mais le fils est décoré et gagne de l'argent gros comme lui.

— Mme Éparvier n'y consentira jamais... Elle respecte trop les préjugés.

— Elle respecte encore plus l'argent...

Tiens, nous voici au cimetière... Après vous, je vous en prie...

A mesure qu'on s'approchait de l'emplacement de la fosse, les visages redevenaient graves et les voix s'assourdissaient. Au milieu des tombes blanches éparses dans la verdure, les conversations cessaient. — L'aspect mélancolique de l'enclos bossué de tertres funèbres, le faux-bourdon du chantre qui s'était remis à psalmodier, agirent de nouveau sur les nerfs de M. de La Jugie et déterminèrent une dernière crise de larmes. Tète nue, agitant son chapeau d'une main crispée afin d'écarter les groupes qui lui barraient le passage, il s'achemina vers la fosse où le cercueil était déjà descendu et où se tenait la famille en deuil. De sa main restée libre, il agita le goupillon au-dessus du trou béant; ses yeux se mouillèrent et d'une voix entrecoupée par les sanglots, sans s'apercevoir de l'irritation croissante de M. Rambert, il s'écria :

— Pauvre amie, chère créature de Dieu, nous nous retrouverons au ciel!...

Il se sentait en veine d'éloquence et aurait

continué plus longtemps sur ce ton, si Raoul de Lairé, agacé, ne l'avait entraîné brusquement à l'écart.

— Êtes-vous fou, monsieur ? murmura le jeune homme, quand on fut loin de la foule.

— Hein!... Plaît-il?...

— Ne sentez-vous pas que cet étalage public de votre douleur est offensant pour mon beau-père?... Si je ne respectais pas votre âge, j'ajouterais même qu'il est indécent.

— Indécent! Et pourquoi? balbutia Prosper stupéfait.

— De la part d'un étranger, ces sanglots et ces larmes risquent d'être malignement interprétés... Votre douleur intempestive peut faire supposer que vous étiez attaché à la défunte par des liens plus intimes que des relations de bon voisinage... Comprenez-vous, maintenant?

— Fi! monsieur protesta La Jugie scandalisé, mes larmes jaillissent d'une source pure; mes regrets sont aussi désintéressés que respectueux.

— Alors, ils sont simplement ridicules, interrompit sèchement M. de Lairé, et nous vous prions de les garder pour vous !

Là-dessus il pirouetta sur ses talons et il alla rejoindre M. Rambert qui montait dans une voiture de deuil avec sa fille et son fils,

— Décidément, songeait La Jugie suffoqué, la jeunesse d'aujourd'hui n'entend rien aux nobles sentiments !

Il était si abasourdi qu'il enfonça son chapeau sur sa tête et quitta le cimetière sans songer qu'il s'était chargé de chaperonner sa nièce.

XVI

A la sortie, les assistants s'étaient rapidement désagrégés. Les gens pressés de retourner à leurs affaires s'esquivaient en distribuant de brefs coups de chapeau. Les flâneurs s'attardaient près de la grille et devisaient en examinant curieusement les figures et les toilettes des dames qui avaient poussé jusqu'au cimetière. On vit Pierre Lamblin refuser de prendre place dans le coupé de Mme des Yvelines et s'éloigner d'un pied léger, tandis que la belle veuve, refermant nerveusement la portière, se pelotonnait dans sa voiture qui repartait au grand trot. Au milieu de l'allée principale, Martial Métivier demeura un moment hésitant, comme s'il attendait quelqu'un, puis brusquement il traversa la route et dispa-

rut dans un raccourci qui dévalait vers la Loire.

Armand Debierne était resté l'un des derniers sous les arbres du cimetière.

Au détour d'une allée il aperçut Madeleine Éparvier. La jeune fille allait et venait à travers les massifs et son regard inquiet semblait errer à la découverte.

— Mademoiselle Madeleine, dit Debierne en la saluant, votre oncle vous a donc faussé compagnie?

— Je le cherche, répondit-elle, mais je commence à croire qu'il m'a oubliée et je ferai tout aussi bien de retourner sans lui à l'Ermitage.

— Permettez-moi de remplacer Prosper... Je ne souffrirai pas que vous vous en reveniez toute seule.

— Je vous remercie, monsieur... Je serais désolée de vous retarder.

— Vous ne me retarderez pas et je serai heureux de passer quelques instants avec vous... Je vous en prie, prenez mon bras.

Elle accepta et pendant quelques minutes

ils marchèrent silencieusement sur la route redevenue solitaire. Ils paraissaient un peu embarrassés l'un et l'autre, ne s'étant guère revus depuis cinq années et se retrouvant seuls pour la première fois, depuis le triste après-midi où Armand Debierne était venu à La Varenne déplorer l'inexcusable conduite de son pupille.

Sous la pâle lumière d'un soleil d'arrière-saison, Debierne dévisageait rapidement Madeleine et la trouvait changée. Non pas que ces dernières années eussent notablement modifié ses traits. Elle était restée jeune et avait conservé sa virginale physionomie d'autrefois; mais ses joues étaient moins rondes, l'ovale de sa figure s'était allongé, ses yeux limpides s'étaient voilés de mélancolie et le sourire de ses lèvres avait quelque chose de désabusé. Cette vague empreinte de tristesse, légère comme les brumes transparentes de septembre, lui donnait du reste un charme plus pénétrant, une grâce plus touchante.

— Vous ne venez presque plus à l'Ermitage, dit Armand pour rompre ce gênant silence; Prosper s'en plaint et moi aussi.

— Ma mère, répondit-elle, se passe difficilement de moi... Et puis je deviens moi-même plus casanière ; j'éprouve une sorte de lassitude qui me cloue à la maison.

— Vous n'avez pas été souffrante?

— Vous me trouvez changée? demanda-t-elle en surprenant et en interprétant le regard d'Armand, posé sur elle avec une inquiète sollicitude.

— Changée, non... mais amaigrie et un peu attristée.

— Que voulez-vous? répliqua-t-elle avec une nuance d'amertume, je n'ai pas beaucoup de raisons d'être gaie !

— Vous aurais-je froissée involontairement? reprit Debierne ; si je vous ai indiscrètement questionnée, ce n'est pas une vaine curiosité, mais un affectueux intérêt qui m'a poussé... Je me sens moralement responsable de votre bonheur dans l'avenir, ayant contribué malgré moi à vous infliger un gros chagrin dans le passé.

— Je vous en prie, interrompit-elle en rougissant, ne parlons ni de moi ni du passé.

— Parlons-en, au contraire, insista-t-il doucement; si vous n'êtes pas heureuse, si vous avez des ennuis, — et vous en avez, cela se voit dans vos yeux, — pourquoi ne me les confieriez-vous pas ?... C'est déjà un soulagement que de pouvoir s'épancher avec un ami... Et vous savez combien j'ai d'affection pour vous.

— Oui, vous avez toujours été bon... Mais mes ennuis sont trop misérables ; je suis lasse de me les redire à moi-même et il me serait pénible de les raconter à des étrangers.

— Pourquoi me traitez-vous comme un étranger?... Est-ce parce que j'ai été autrefois le conseil et l'ami d'un homme qui vous a gravement offensée ? Rassurez-vous, il n'y a rien de commun entre Pierre Lamblin et moi, et je lui en veux encore plus que vous de sa trahison.

— Il m'est devenu indifférent, repartit Madeleine avec vivacité, je n'en veux à personne qu'à moi-même... J'ai été sottement crédule, je me suis attachée à un indifférent et je lui ai laissé voir une tendresse dont il

s'est moqué... J'en suis punie, car aujourd'hui, dans l'isolement où je vis, je suis fatiguée et dégoûtée de tout; je me méfie de moi et des autres et je me sens plus vieille que si j'avais soixante ans !

Elle s'était arrêtée, honteuse d'avoir permis à ses lèvres d'exhaler une plainte contenue depuis si longtemps. Armand se taisait lui-même, profondément remué par l'involontaire aveu de cette détresse d'âme. Il était maintenant plus tendrement attiré vers Madeleine, elle lui devenait plus chère, et, sentant sur son bras trembler le bras de la jeune fille, il était tenté de la serrer affectueusement sur son cœur.

Ils arrivaient à un tournant du chemin. Entre deux murs bas, on apercevait, sous une lumière argentée, le fond de la vallée où la Loire large et lente s'étendait comme un lac entre la levée de Saint-Cyr et les quais de Tours. Une légère buée lilas veloutait au loin les coteaux du Cher, en avant desquels la ville s'étalait mollement avec ses toitures d'ardoise, ses campaniles et les tours jumelles de sa cathédrale. Le vent

d'automne y promenait de bleuâtres fumées. en même temps qu'il remuait d'un frisson doré les peupliers de l'île et rebroussait légèrement l'eau verte du fleuve où couraient de blanches risées. Ce suave paysage automnal avait par moments une physionomie de renouveau. Intérieurement, Debierne le comparait à son propre cœur toujours ouvert, toujours enthousiaste et traversé à chaque instant de soudains retours printaniers.

— Chère Madeleine. dit-il, je comprends tout ce que vous avez souffert... Je le comprends d'autant mieux, qu'à votre âge, j'ai eu les mêmes sensations de lassitude et de désenchantement... Mais, croyez-moi, dans les âmes aimantes comme la vôtre, la jeunesse a des ressources inépuisables. Elle ressemble à ce beau ciel de Touraine, qui ne reste jamais longtemps brouillé et qui retrouve en toute saison ses adorables teintes bleues. En ce monde il n'y a pas que des cœurs secs. Un jour vous en rencontrerez un digne de vous : il battra à l'unisson du vôtre, et à son contact, vous sentirez vos chagrins passés s'en aller

comme ces flocons de fumée que le vent chasse là-bas, au-dessus de la ville... Vous avez payé très jeune votre tribut ; la vie vous doit une compensation et elle vous la donnera...

Madeleine secouait silencieusement le front d'un air incrédule, tandis que ses yeux s'humectaient. Elle détournait la tête pour ne pas laisser voir ses larmes naissantes et n'osait plus parler; mais Armand sentait avec délices la pression plus confiante du bras de la jeune fille. — Lorsqu'ils eurent atteint la grille de l'Ermitage, il lui demanda :

— Resterez-vous encore quelque temps chez votre oncle?

— Non, je rentrerai demain matin chez ma mère... Bonsoir, monsieur Debierne, et merci!

— C'est moi qui vous remercie, mon enfant... Vous me permettrez d'aller quelquefois vous visiter à La Varenne, n'est-ce pas?...

— Oui, venez... Vous me ferez plaisir... Au revoir, monsieur!

Ils se serrèrent la main et Armand rentra tout songeur à la Fleurance.

Pendant le reste de la soirée, il eut d'éton-

nantes distractions. Quelqu'un qui fût entré à la nuit close dans son cabinet de travail, l'aurait surpris campé devant la grande glace du fond et s'y examinant avec attention. La glace, éclairée par une lampe dont il avait enlevé l'abat-jour, lui renvoyait fidèlement son image pensive et il constatait avec ennui les marques de caducité que les années en s'écoulant y avaient laissées, comme autant de mélancoliques épaves. — Ses tempes s'étaient dégarnies, de légères rides sillonnaient son front, sa barbe et ses cheveux avaient notablement grisonné ; pourtant, ses yeux conservaient leur flamme vivace, ses sourcils restaient noirs, ses joues et ses paupières n'avaient pas subi la flétrissure du temps ; sa taille demeurait droite et svelte. En somme il s'était maintenu en verdeur et en santé et ne paraissait point son âge... Mais combien dureraient ces apparences de jeunesse ?... Ne ressemblaient-elles point à ces dahlias d'octobre qui donnent encore, par un clair soleil, l'illusion d'une floraison d'été, et qu'une seule nuit de gelée blanche fane sans rémission ?

Armand se coucha en proie à ces préoccupations insolites. Il dormit peu, rêva de Madeleine et se leva de grand matin. Dès qu'il eut achevé sa toilette, il se dirigea vers la maison de M. de La Jugie. — Était-ce l'effet des premières fraîcheurs d'automne ou la conséquence de sa nuit agitée? Lorsqu'il sonna à la grille de l'Ermitage, il avait froid à la peau et frissonnait.

Debierne trouva Prosper au fond de son vendangeoir, occupé à surveiller un ouvrier qui réparait des futailles.

— Bonjour! lui cria La Jugie, dont la voix de chantre dominait le bruit du maillet sur les douves sonores, tu vois, on ne chôme pas ici!... Je mets mes tonneaux en état, car la vendange sera copieuse et nous n'aurons pas trop de fûts pour emmagasiner le vin de cette année.

— Je désirerais t'entretenir un moment, dit Armand dont tout ce tapage agaçait les nerfs, ne pourrais-tu me donner audience dans un endroit un peu plus calme?

Prosper l'emmena en plein air, sous une charmille attenant au vendangeoir.

— Ici, répliqua-t-il, nous ne serons pas dérangés... Je t'écoute, mais sois bref, car mon feignant de tonnelier va profiter de mon absence pour bayer aux mouches.

— Madeleine est partie? demanda Debierne, après une pause.

— Oui, dès l'aube.

— Je l'ai vue à l'enterrement de cette pauvre Mme Rambert... Une triste cérémonie...

Le front de La Jugie se rembrunit au souvenir de l'incident du cimetière.

— Ces cérémonies-là ne sont jamais folâtres, répliqua-t-il d'un ton sec...; la bonne dame était depuis longtemps condamnée. — Il parlait maintenant de la défunte avec une dédaigneuse indifférence; ont eût cru qu'il lui gardait rancune de sa déconvenue de la veille. — Tu as causé avec Madeleine?

— Oui, je l'ai reconduite à l'Ermitage... Dis-moi, ne la trouves-tu pas changée?

— Changée? répéta Prosper étonné, ma foi! non.

— Tu ne l'as pas bien regardée en ce cas... Elle a les yeux cernés, la figure allongée et les

joues pâlies... Elle souffre, et son mal est d'autant plus grave qu'elle se violente pour le dissimuler.

— Vraiment! s'exclama La Jugie, et de quoi diantre souffre-t-elle?

— Elle s'ennuie à La Varenne.

— Ah! dame, la société de ma sœur n'est pas amusante, mais quoi?... C'est le lot des filles non mariées, de rester auprès de leur mère... Madeleine en est réduite là, grâce à l'inqualifiable conduite de ton pupille. Quand on a manqué déjà un mariage, on devient d'un placement difficile, et j'ai peur que la pauvre ne coiffe Sainte-Catherine.

— Je me suis dit précisément tout cela, repartit gravement Debierne, et comme je suis le premier auteur des chagrins de Madeleine, je me suis demandé si je ne devais pas en bonne justice réparer les torts de mon pupille.

— Je ne saisis pas bien... Quelle sorte de réparation peux-tu offrir à ma nièce? as-tu un nouveau parti plus sérieux à lui proposer?

— Peut-être.

— Qui donc?

— Moi.

— Hein! s'écria Prosper en sursautant, tu veux te marier!

— Oui, et c'est sur ce point que je voulais te consulter... Crois-tu qu'à mon âge on puisse encore être un mari acceptable?

— Hum! fit méditativement La Jugie.

Il était ébaubi de la proposition d'Armand, mais à mesure qu'il y réfléchissait, sa figure passait de la surprise à la curiosité et de la curiosité à la satisfaction. Il songeait que cette solution inattendue tirerait à sa sœur une fameuse épine hors du pied, en même temps qu'elle tranquilliserait sa conscience, à lui, Prosper, puisqu'il n'aurait plus à s'inquiéter de l'avenir de sa nièce. — Debierne était riche, bien posé, galant homme, et, en définitive, Madeleine se trouverait très honorablement lotie.

— Tu es un peu marqué, répondit-il en relevant la tête, mais en somme, tu es resté jeune de tournure et de caractère... On ne te donnerait certainement pas ton âge... D'ailleurs.

Madeleine a l'esprit sérieux et elle ne s'attache pas aux apparences.

— Je sais parfaitement, reprit Debierne d'une voix altérée, que je n'ai pas le droit d'exiger un amour passionné de la part d'une jeune fille : mais je l'aimerai et je m'efforcerai de lui rendre la vie agréable... Crois-tu que ta nièce veuille bien accepter ma proposition?

— Je le crois, repartit Prosper... Madeleine est une fille raisonnable.

Raisonnable! Le mot sonnait mal aux oreilles d'Armand; il lui était dur de s'avouer qu'il était arrivé à l'âge où l'on ne peut plus prétendre qu'à un mariage de raison. Mais il revoyait en imagination Madeleine appuyée à son bras; il repensait à la pâle et gracieuse figure de la jeune fille et se laissait présomptueusement aller à l'espoir de toucher son cœur, à force de tendresse.

— Mon ami, poursuivit La Jugie, en serrant la main de Debierne, ta généreuse initiative est le fait d'une belle âme, d'une âme poétique et enthousiaste... Avec ta permission, je tâterai le terrain. Si, comme je le suppose, ma sœur

consent à nous seconder, tu pourras présenter toi-même ta demande à Madeleine. Je te donnerai avant peu la réponse de Mme Éparvier... Bon courage, mon vieux; quoi qu'il arrive, tu as droit à toute mon admiration... Je voudrais que mon tonnelier mît autant d'entrain à cercler mes futailles, que toi à affronter la grosse aventure du mariage... A bientôt!

XVII

Bien que Madeleine Éparvier vécût confinée à La Varenne, son isolement n'était pourtant pas aussi complet qu'Armand Debierne l'avait cru. De loin en loin, sa solitude était traversée par les visites de Martial Métivier. Si elle n'en avait rien dit à Debierne, ce n'était ni par indifférence ni par oubli. En omettant ce détail, elle avait obéi à un scrupule de délicatesse très subtil : — Comme elle se reprochait d'avoir accueilli jadis trop légèrement les avances de Pierre Lamblin, elle éprouvait un secret embarras à parler des assiduités de Martial à La Varenne. Debierne ignorait les liens d'ancienne camaraderie existant entre elle et le fils du clòsier. et toutes ses pudiques fiertés de jeune fille s'effarouchaient à la pensée qu'on pût la soupçonner de recevoir ce

jeune homme avec de vagues intentions de coquetterie.

Elle ne poùssait pas néanmoins l'abnégation jusqu'à se priver des visites discrètement espacées de l'artiste. Dans la vie terne et maussade qu'elle menait à La Varenne, les apparitions de Martial jetaient par intervalles un rayon de gaieté. Il arrivait, la tête pleine de projets à demi exécutés et de conceptions nouvelles sur lesquelles il consultait Madeleine. Il lui confiait ses espérances, lui montrait ses dessins et ses ébauches; elle avait la primeur de chacun de ses succès. Grâce à lui, Mlle Éparvier pouvait un moment s'échapper de la prison d'étroite vulgarité où elle étouffait et s'élever jusqu'à une atmosphère intellectuelle plus respirable. Chaque fois qu'il la quittait, elle se sentait moins déprimée; il lui semblait, dans le ciel bas et assombri qui l'écrasait, entrevoir un coin de bleu. Elle reprenait alors avec moins de lassitude les quotidiennes besognes du ménage et supportait avec plus de résignation l'humeur aigrie de sa mère.

Celle-ci, malgré ses préventions, ne s'était

jusque-là nullement préoccupée des visites du jeune Métivier. Elle estimait qu'entre une La Jugie et un ancien ouvrier faïencier, la distance était trop grande pour que cette fréquentation pût devenir compromettante. Très bourgeoise et très ignorante, elle ne se faisait pas une idée bien nette de la situation actuelle de Martial. Malgré ses succès, il était toujours resté pour elle le fils du clôsier de La Varenne, le petit garçon qui s'en allait en blouse à l'école ou à la faïencerie. Elle avait pour ses tentatives le dédain et les méfiances du bourgeois de province à l'égard de l'artiste. Lorsqu'il s'était établi, à son compte, dans son atelier de Saint-Symphorien, elle l'avait sévèrement blâmé de quitter « le certain pour l'incertain ». Les succès de Martial à l'Exposition n'avaient pas modifié les façons de voir de la veuve : lorsqu'il avait été décoré, elle s'était bornée à déclarer qu'il avait de la chance. En son for intérieur, elle accordait une médiocre estime à ce gouvernement qui récompensait d'une croix la fabrication de babioles inutiles et coûteuses; avec cela et par

une contradiction assez explicable, elle éprouvait une certaine satisfaction à recevoir familièrement ce garçon qui portait un ruban rouge à sa boutonnière, et à le rabrouer comme s'il eût été encore un petit pâtre en sabots, chargé de conduire au pâtis les ouailles de La Varenne. Martial n'y prenait pas garde. L'aimable accueil de Madeleine compensait largement les dédains de Mme Éparvier. Il affectait même de traiter cette dernière avec un redoublement de déférence, tant il lui savait gré de tolérer ses relations amicales avec sa fille.

Cette condescendance de la veuve dura jusqu'au jour où Prosper l'instruisit des intentions matrimoniales d'Armand Debierne. Brusquement alors elle changea d'attitude et redevint ombrageuse. Au fond, elle ne croyait pas plus qu'auparavant Martial assez présomptueux pour prétendre à la main de sa fille, mais elle s'avisait tout à coup que ses visites pouvaient offusquer Debierne et elle se promettait de le tenir à distance.

Aussi, lorsque peu de jours après les funé-

railles de Mme Rambert, l'artiste vint à La Varenne, elle le reçut de son air le plus renfrogné. Toutefois elle ne jugea pas à propos d'avoir en présence de Madeleine une explication avec ce fâcheux; elle se borna à rester en tiers entre les deux jeunes gens et à leur imposer l'ennui de sa conversation aigre-douce. Elle comptait ainsi obliger Martial à abréger sa visite, mais elle y perdit sa peine. Ce dernier semblait, de son côté, bien résolu à avoir avec Madeleine un entretien praticulier et il ne bougeait pas, espérant que la veuve les laisserait seuls. Cette situation équivoque menaçait de se prolonger, quand un roulement de voiture ébranla le pavé de la cour. Tandis que Martial formait intérieurement le vœu que cet incident forçât Mme Éparvier à quitter le salon, la femme de chambre annonça que M. Armand Debierne demandait si ces dames pouvaient le recevoir.

— Certainement! répondit la veuve dont la figure se désembrunit, puis se tournant vers Martial, elle ajouta : — Mon garçon, M. Debierne a une communication à nous faire de

la part de mon frère La Jugie, et j'imagine que la présence d'un étranger le gênerait... Par conséquent, je ne te retiens plus... Au revoir!

Comme elle achevait, Debierne entra. Martial comprit qu'il devait renoncer ce jour-là à tout espoir d'un tête-à-tête avec Madeleine; il salua et se retira après avoir lancé un regard décontenancé à la jeune fille.

Dès qu'il fut sorti, Mme Éparvier, qui n'avait plus les mêmes motifs d'imposer sa présence au nouveau visiteur et qui tenait, au contraire, à lui permettre de s'expliquer librement, se rappela soudain que des ouvriers l'attendaient à la clôserie :

— Monsieur Debierne, dit-elle en le gratifiant de son plus doucereux sourire, je sais que vous avez à causer avec Madeleine... Je vous laisse ensemble et je prends la liberté de retourner à mes affaires.

Elle lui tira sa révérence et disparut. Une fois la porte refermée, Armand resta un moment sans pouvoir parler. Le cœur lui battait et il était ému comme un jeune homme

qui va à son premier rendez-vous. Madeleine, inquiète de son silence, le regardait d'un œil étonné et songeait à part soi : « Que peut-il avoir de mystérieux à me communiquer?... »

— Madeleine, commença enfin Debierne d'une voix mal affermie, je vois à votre air que vous ignorez le motif de ma visite... Permettez-moi de vous l'apprendre et promettez-moi de répondre avec votre sincérité ordinaire à la requête que je vais vous adresser.

— Vous avez un service à me demander, monsieur Debierne?

— Un service, pas tout à fait, reprit-il avec un sourire mélancolique, une grâce plutôt... une grâce dont l'octroi me rendra bien heureux... Mais si vous ne vous sentez pas disposée à me l'accorder, ne craignez pas de me blesser par un refus. Ne consultez pour me répondre que l'inclination de votre cœur.

— Mon Dieu! de quoi s'agit-il donc? s'écria-t-elle, effrayée de ce préambule.

— Je vais vous l'expliquer en deux mots... Il s'agit d'une demande en mariage.

— Pour moi?

— Oui, pour vous... Je sais que vous n'êtes pas heureuse... J'ai longuement réfléchi à notre causerie sur le chemin du cimetière et je me suis imaginé que je pourrais vous rendre, sinon le bonheur que vous avez perdu, du moins une vie calme et indépendante, au cas où vous consentiriez à devenir ma femme...

Interdite, troublée, et ayant grand'peine à se remettre d'une violente surprise, Madeleine écoutait, les pupilles dilatées, cette proposition inattendue. Accoudée au velours grenat du dessus de cheminée, elle tortillait nerveusement les franges de l'effilé. Trompée par le ton de son interlocuteur et aussi par les termes dont il s'était servi, elle s'imagina que Debierne, toujours chevaleresque, obéissait en cette circonstance à un mouvement de généreuse pitié, et sa fierté s'en offusqua.

— Monsieur Debierne, répondit-elle brièvement, vous avez un excellent cœur et aujourd'hui vous m'en donnez une preuve nouvelle... Je vous remercie, mais je serais désolée que votre compassion pour moi vous imposât un pareil sacrifice

— Un sacrifice ! se récria-t-il, je me suis donc mal expliqué ou vous m'avez mal compris?... Il ne s'agit pas de compassion et c'est un autre sentiment qui m'entraîne vers vous... A mon âge, on est presque ridicule en avouant ces choses-là : je dois cependant vous les dire, ne serait-ce que pour dissiper tout malentendu... J'ai toujours eu pour vous une sympathie très vive, mais depuis quelque temps cette affection s'est changée en une inclination plus tendre... Je sens que je vous aime comme si j'étais encore un jeune homme.

— Vous m'aimez? répéta Madeleine avec un naïf et presque cruel étonnement.

— Oui! Vous avez réveillé des émotions et des sensations que je croyais ensevelies à jamais... Et en sentant remonter en moi un souffle de jeunesse, je me suis aperçu que je vous aimais.

Elle l'écoutait, la tête penchée, les yeux mouillés, touchée au fond du cœur d'une filiale gratitude pour celui qui lui parlait ainsi, et en même temps tourmentée d'avance à l'idée de décourager cet amour si délicatement offert.

— Oh ! monsieur Debierne ! soupira-t-elle... Puis elle s'arrêta, intimidée, inhabile à exprimer les sentiments contraires qui s'agitaient dans son âme.

— Je sais bien, reprit Armand, que ce serait de ma part une outrecuidante prétention de vous demander une tendresse égale à celle que j'ai pour vous, mais si mon cœur est resté aimant et jeune, il n'a point d'égoïstes exigences, et vous n'aurez qu'à être heureuse pour me prouver votre affection... Maintenant, Madeleine, répondez... Consentez-vous à être ma femme ?

Elle releva la tête ; il put contempler dans leur éclat de fleur mouillée ses limpides yeux bruns et y lire par avance son arrêt.

— Monsieur, dit-elle, je vous remercie et je suis profondément touchée... Vous m'avez autorisée à vous parler avec franchise ?...

— Je vous le demande en grâce, répondit-il, déjà à demi dégrisé.

— Eh bien ! je vous supplie de ne pas insister... Pardonnez-moi de vous faire de la peine... J'ai pour vous une respectueuse

amitié, mais j'ai toujours pensé que lorsqu'il s'agit de se marier, il faut quelque chose de plus et je craindrais...

— N'achevez pas! interrompit tristement Debierne, j'ai compris... Pardonnez-moi, à mon tour, d'avoir un moment perdu la tête... Vous m'avez cruellement, mais honnêtement fait sentir mon erreur : on n'apparie point deux saisons aussi différentes que les nôtres. Vous êtes dans le plein épanouissement de la vie, moi je m'achemine vers le déclin et je raisonne comme un égoïste en voulant associer votre printemps à mon arrière-saison... Vous méritez mieux. Oubliez donc ma folie et gardez-moi votre amitié.

— Oh! de tout cœur! s'écria-t-elle en lui tendant les mains. — Elle ajouta en rougissant :
— Puisque nous restons de bons amis, permettez-moi de vous adresser une prière... Maman connaît le motif de votre visite, n'est-ce pas?

— Oui, elle a dû en être instruite par Prosper.

Madeleine hésita un moment, puis joignant gentiment les mains :

— Rendez-moi le service, murmura-t-elle enfin, de leur laisser ignorer à tous deux, pendant quelque temps encore, la réponse que je vous ai faite... et revenez à la maison comme si rien ne s'était passé de définitif... C'est peut-être là une supercherie peu digne de vous et de moi ; c'est, en outre, une tâche désagréable que je vous impose... ; mais quand ma mère et et mon oncle sauront la vérité, je serai en butte à de cruelles récriminations, et je ne me sens pas actuellement le courage de les supporter.

— Rassurez-vous, répliqua Armand, je me comporterai de façon à vous épargner tout ennui... Adieu, chère enfant !

Il l'attira brusquement vers lui, déposa un rapide baiser sur son front et sortit.

Restée seule, Madeleine alla s'asseoir dans le coin le plus obscur du salon. Il lui semblait que dans cette ombre, elle pourrait mieux rassembler ses idées éparses.

La démarche inattendue d'Armand Debierne, après l'avoir stupéfiée d'abord, la laissait profondément émue. En entendant cet

homme d'une délicatesse raffinée, d'une loyauté à toute épreuve, lui déclarer qu'il était amoureux d'elle, Madeleine avait senti passer un souffle d'apaisement et de rajeunissement. Cette sensation joyeuse était, à la vérité, troublée par la prévision du refus qu'elle serait obligée de formuler : mais tout en s'attristant d'avoir peiné et mortifié Armand, elle retrouvait maintenant encore au fond de son être, ce doux rassérénement, succédant aux méfiances dont elle avait si longtemps souffert. Ainsi qu'elle l'avait avoué à Armand sur le chemin du cimetière, le misérable dénouement de son unique amour l'avait désenchantée et écœurée. Avec sa candeur d'âme et son ignorance de la vie, elle s'était exagéré la gravité des marques de tendresse ingénument données à l'homme qu'elle considérait comme un fiancé; honteuse de sa méprise, elle s'était cru profanée et obligée en conscience de renoncer à être aimée désormais. Cette conviction, en même temps qu'elle lui ôtait toute confiance en elle-même, avait déposé au fond de son cœur un amer dégoût,

une mortelle lassitude de toutes choses.

La touchante déclaration d'Armand, venant la surprendre dans ce désarroi moral, produisait l'effet d'un coup de tonnerre qui purifie soudain une atmosphère chargée de malsaines vapeurs et fait reparaître la lumineuse sérénité du ciel bleu. Si Debierne, qui connaissait exactement l'histoire de son premier amour, avait néanmoins désiré l'épouser, c'était donc qu'il la jugeait digne encore d'être aimée. Cette preuve de tendresse la relevait à ses propres yeux de la chimérique déchéance dont elle se croyait atteinte. Elle respirait maintenant plus librement; elle se sentait allégée et fortifiée et, par une mystérieuse association d'idées, ce sentiment de sécurité renaissante ramenait plus vivement sa pensée vers Martial Métivier.

Lui aussi, au moment de l'arrivée de Debierne, semblait avoir une confidence à faire; il était parti visiblement déçu, et Madeleine avait lu dans son regard décontenancé un confus regret de n'avoir pu ouvrir son cœur.

Tandis que la jeune fille s'abandonnait pour la première fois sans amertume à cet examen de conscience, la nuit était venue et le salon s'enténébrait. Une porte s'entre-bâilla doucement.

— Madeleine, es-tu là ? demanda la voix de Mme Éparvier.

— Oui, maman.

— M. Debierne est-il parti depuis longtemps ?

— Depuis une heure.

— Ah !... Et de quoi avez-vous parlé ?

— De beaucoup de choses... de l'Ermitage, de l'oncle Prosper... que sais-je ?

— Hum !... Et il ne t'a rien dit de plus intéressant ?

— Rien, répondit Madeleine en bénissant la nuit, grâce à laquelle elle pouvait sans danger rougir de ce mensonge.

— C'est singulier.

— Il reviendra nous voir dans quelques jours, ajouta diplomatiquement la jeune fille.

— Allons, tant mieux ! murmura la veuve. En même temps elle pensait : « Il n'aura pas osé se déclarer dès la première entrevue...

C'est encore un timide, celui-là ; il fait un pas en avant et deux en arrière. Il faudra que je m'en mêle, sans quoi nous n'en finirons jamais ! »

XVIII

Martial ne se rebutait point aisément et il était résolu, en dépit du mauvais vouloir de Mme Éparvier, à trouver un moyen de s'entretenir seul avec Madeleine. Il savait que, le samedi, la veuve ne manquait jamais de se rendre au marché de Tours et qu'elle y passait une partie de l'après-midi. Il choisit ce jour-là pour visiter de nouveau la jeune fille et il arriva de bonne heure à La Varenne.

Il ne s'était pas trompé dans ses prévisions : la veuve était absente et Madeleine gardait la maison. Depuis le commencement d'octobre, le temps, devenu pluvieux, l'avait forcée à renoncer à ses stations sous le mûrier, et elle se tenait plus volontiers dans une petite pièce qui lui servait d'atelier de travail, dès que la pluie rendait le jardin inabordable. Elle y avait

installé ses livres, son chiffonnier, sa corbeille à ouvrage et ses bibelots préférés. La jardinière de Martial y figurait en belle place, au milieu de la cheminée, et, cet après-midi, après l'avoir garnie de chrysanthèmes et de roses d'arrière-saison, Madeleine s'était sentie plus disposée à la rêverie qu'au travail. Au lieu d'ouvrir son livre ou de reprendre sa tapisserie, elle s'attardait dans l'embrasure de la fenêtre ; le front contre la vitre, elle regardait distraitement les feuilles tournoyer sous la bruine et elle repensait à son entretien avec Armand.

La transformation opérée en elle depuis la déclaration de Debierne s'accusait chaque jour davantage. Peu à peu, Madeleine trouvait à la vie une saveur nouvelle ; son sang courait plus léger dans ses veines et elle s'apercevait qu'elle n'avait pas renoncé à toute espérance. De nouveau sa jeunesse fermentait et de confuses aspirations, d'inavoués désirs débordaient de son cœur, pareils à la sève d'avril qui s'extravase aux nœuds des branches. Autour d'elle, de mystérieux effluves de tendresse semblaient planer dans l'air comme les feuilles détachées

des arbres, et chercher lentement la place où ils se poseraient. — Tandis qu'elle se complaisait dans sa rêverie, on vint lui annoncer que Martial Métivier demandait à la voir. En entendant prononcer le nom de ce visiteur, dont le souvenir venait précisément de traverser sa pensée, elle tressaillit et demeura palpitante dans l'embrasure de la fenêtre.

Martial entra très ému lui-même. En apprenant que Madeleine était seule il avait tout d'abord éprouvé une vive joie et s'était senti plein de résolution ; mais une fois en présence de Mlle Éparvier, il s'intimidait et redevenait hésitant. Bien souvent déjà il était venu à La Varenne avec la ferme proposition d'ouvrir son cœur à la jeune fille... Au moment de parler, ses yeux s'arrêtaient sur le visage triste et préoccupé de Madeleine, et toutes ses résolutions s'évanouissaient devant le regard désillusionné de son interlocutrice. — Cette fois, à la vérité, il lui semblait que l'accueil de Mlle Éparvier était moins déconcertant ; la main qu'elle lui tendait avait une étreinte plus amicale et ses yeux brillaient d'une lueur plus

encourageante. — Néanmoins, ce qu'il avait à dire était si grave, il jouait une si grosse et chanceuse partie, qu'il n'osa pas aborder dès le début le sujet qui motivait sa visite. Les premiers propos qu'ils échangèrent tous deux furent de banales réflexions sur le temps pluvieux et le mauvais état des chemins.

— Asseyez-vous et chauffez-vous, dit Madeleine en jetant une bourrée de sarments sur les chenets, vous devez être trempé jusqu'aux os.

— Il tombe une bruine mêlée de grésil, répondit Martial, mais le temps eût-il été plus détestable encore, je serais venu tout de même.

Elle rougit, et, intimidée à son tour, elle s'abstint de lui demander pourquoi. Elle demeura un moment occupée à activer la flamme des sarments. Lorsqu'elle releva la tête, elle surprit les regards de Martial fixés sur les chrysanthèmes de la cheminée.

— Vous voyez, murmura-t-elle, j'ai fleuri votre jardinière... Voilà cinq ans que je l'admire et elle est si charmante que je crois toujours l'admirer pour la première fois... Je ne

permets à personne d'y toucher ; j'ai trop peur qu'on ne l'endommage. Maintenant que vous voilà célèbre, je suis si fière de posséder votre première œuvre !

— Et moi je vous suis si reconnaissant de l'avoir acceptée !... Vous m'avez porté chance. C'est depuis le jour où je vous l'ai offerte que j'ai commencé à me tirer d'affaire. De ce jour-là, je me suis senti la force de donner mes plus rudes coups de collier, et c'est en me souvenant de vos encouragements que j'ai trouvé mes meilleures inspirations.

— Ce que vous me dites me touche extrêmement, car je sais que vous n'êtes pas un faiseur de compliments et je me réjouis d'avoir, pour une petite part, contribué à votre succès.

— Vous y avez contribué pour tout... C'est grâce à vous que j'ai réussi, et savez-vous pourquoi ? ajouta-t-il en s'enhardissant et en la regardant avec une irrésistible expression de tendresse.

— N... non, balbutia-t-elle. Elle baissait de nouveau les yeux, prise d'un doux frémisse-

ment et d'un embarras qui contredisaient cette timide négation.

— Si j'ai travaillé, continua-t-il d'une voix sourde, si je suis devenu autre chose qu'un obscur ouvrier, si j'ai conquis une position honorable, c'est que je voulais me rapprocher de vous, c'est que je vous aimais depuis mon enfance et que j'étais poussé par un désir si audacieux que j'ose à peine vous l'avouer aujourd'hui.

Elle l'écoutait, le front incliné, le cœur palpitant, et elle éprouvait une si délicieuse et si nouvelle émotion, qu'elle avait peur de la laisser voir en relevant la tête.

— Mon ambition, poursuivit-il, vous l'avez peut-être devinée, c'est...

Il n'eut pas le temps d'achever. La porte brusquement ouverte livra passage à Mme Éparvier, encore coiffée de son chapeau de paille noire à rubans pensée, et cette apparition arrêta net Martial interdit.

Les deux jeunes gens s'étaient levés. Madeleine était très rouge, et l'artiste saluait gauchement Mme Éparvier.

Celle-ci, constatant leur trouble, fronça les sourcils et leur lança un soupçonneux regard.

— Eh bien! s'écria-t-elle aigrement, qu'avez-vous donc à me dévisager avec cet air ahuri?... En descendant de voiture, j'ai appris que Métivier était à la maison, et comme j'avais à lui parler je suis entrée ici tout de gô... Je ne vous dérange pas, je suppose?... Cette pluie m'a glacée. Madeleine, va à la cuisine me préparer un verre de vin chaud. Pendant ce temps, je dirai deux mots à Martial.

Devant cette injonction, Madeleine s'inclina docilement et sortit, peu rassurée sur les suites de cet entretien dont sa mère menaçait l'artiste. Quant à la veuve, elle alla s'appuyer à la cheminée, présenta alternativement ses bottines humides à la flamme du brasier, puis tournant à demi la tête vers le jeune homme et lui parlant sans façon par-dessus l'épaule :

— Mon garçon, commença-t-elle, j'ai toujours eu bonne opinion de ton tact et de ton jugement, et tu me rendras cette justice que, malgré la différence des conditions, je t'ai toujours bien accueilli... Aujourd'hui que tu

es devenu, à ce qu'il paraît, un personnage, je suis certainement flattée de voir que tu ne nous oublies pas... Mais il faut en tout de la mesure... Ne t'offusque pas si je suis obligée de te déclarer qu'au point de vue des convenances et dans l'intérêt de Madeleine, tes visites pourraient être un peu plus rares... Ma fille est en âge de s'établir et il est question d'un mariage pour elle.

— Mlle Madeleine va se marier? interrompit Martial dont le visage devint soudain blafard.

— Rien n'est terminé encore, mais la chose est en train et tes assiduités à La Varenne pourraient faire jaser. Je sais bien que ce serait absurde; néanmoins tu es jeune, on parle beaucoup de toi en ce moment, et les gens sont si méchants... Il suffirait d'un coup de langue pour effaroucher M. Debierne... car c'est de lui qu'il s'agit, je puis te l'avouer, à toi qui es un peu de la maison.

— M. Debierne a demandé Mlle votre fille?

— Pas encore officiellement, mais il paraî fort désireux de conclure.

— Et Mlle Madeleine est consentante?

— Madeleine serait une sotte de refuser un pareil parti... Pourtant rien n'est encore arrêté, et c'est justement pour cela qu'on ne saurait trop se montrer prudent et circonspect... Quand le mariage sera fait, je serai heureuse de te recevoir de nouveau, mais jusque-là je t'engage à te tenir sur la réserve... Je compte sur ta délicatesse, ajouta-t-elle, en ouvrant la porte du couloir et en reconduisant Métivier jusque dans le vestibule, — tu entends, mon garçon... Bien le bonjour et bouche close!

Martial s'éloigna, le cœur navré et la tête à l'envers. — La pluie fouettée par le vent lui piquait le visage de ses aiguilles glacées; il ne s'en apercevait pas, rendu insensible aux phénomènes extérieurs par la tourmente qui se déchaînait au dedans de lui. — Il avait déjà souffert autrefois, à la nouvelle des fiançailles projetées entre Madeleine et Pierre Lamblin. Mais à cette époque-là, du moins, il ne pouvait se faire d'illusions et son avenir incertain lui défendait de se bercer d'une espérance trop chimérique. Aujourd'hui la situation n'était

plus la même : Pierre Lamblin avait fui, Mlle Éparvier l'avait oublié et un espoir plus vivace et plus robuste remplissait l'âme de l'artiste. A force de volonté et de travail il s'était rendu digne d'être aimé, et maintenant qu'il touchait au but, voilà qu'un obstacle imprévu le renversait à terre!

Heureusement l'habitude de lutter contre les difficultés de la vie l'avait doué d'une force peu commune. Il se releva bientôt de l'abattement où l'avaient jeté les insinuations de Mme Éparvier. — En somme, rien n'était désespéré, puisque rien n'était conclu. Martial connaissait assez Madeleine pour être convaincu qu'elle ne se laisserait pas éblouir par la fortune; il la savait sincère et incapable d'encourager un prétendant pour lequel elle n'aurait aucune inclination. Si Debierne lui avait parlé ou si elle avait deviné ses projets, elle aimait trop les situations nettes pour avoir toléré une équivoque entre elle et lui, au cas où aucun engagement n'existerait, Martial était décidé à lutter et à posséder ce cœur dont il ne pouvait plus se passer. Il pressentait que si Debierne était

repoussé, il avait, lui, de grandes chances d'être aimé et, une fois sûr de l'amour de Madeleine, il s'estimait assez fort pour triompher des répugnances de Mme Éparvier. D'ailleurs, la jeune fille touchait à sa vingt-cinquième année et elle saurait imposer silence aux objections de sa mère. — Avant tout, il fallait donc s'assurer des intentions de M. Debierne.

En homme d'action, Martial ne supportait pas l'incertitude ; il voulait voir clair devant lui et, dès le lendemain matin, il sonnait à la grille de la Fleurance. Armand Debierne était déjà dans sa bibliothèque et, lorsqu'on lui eut remis la carte de l'artiste, il donna l'ordre de l'introduire.

Martial entra, pâle et résolu, et, bien qu'un peu surpris de cette matinale visite, Armand l'accueillit avec une cordiale poignée de main.

— Je suis heureux, monsieur, dit-il en lui présentant un fauteuil, de vous revoir à la Fleurance et de pouvoir vous féliciter de vos succès.

Le jeune homme répondit par une inclination de tête et refusant de s'asseoir :

— Monsieur Debierne, commença-t-il d'une voix nette encore qu'un peu assourdie, je viens faire près de vous une démarche insolite, dont je vous prie d'avance d'excuser l'incorrection... Vous m'avez montré jadis une sympathie que je n'ai pas oubliée ; c'est ce qui m'encourage à vous poser une question à laquelle je vous supplie de répondre franchement.

— Parlez, monsieur, murmura Debierne, de plus en plus étonné.

— On prétend que vous avez l'intention de demander Mlle Éparvier en mariage, est-ce vrai ?

Une teinte chagrine rembrunit le visage d'Armand et il resta un instant interdit.

— Avant de vous répondre, répliqua-t-il enfin, permettez-moi de vous interroger à mon tour... Quel intérêt avez-vous à connaître ce qui peut s'être passé entre Mlle Éparvier et moi ?

— Un intérêt puissant... J'aime Madeleine Éparvier, je l'ai toujours aimée... Si j'ai travaillé, si je suis devenu... ce que je suis, c'est

parce que je voulais diminuer la distance qui me séparait d'elle et arriver à l'obtenir un jour... Je la croyais libre. Au moment où j'allais me déclarer, on m'apprend que vous demandez sa main. Je désire savoir si ce qu'on dit est sérieux et si Mlle Éparvier s'est déjà engagée.. Je reconnais combien cet interrogatoire doit vous paraître étrange, mais je devais tenter cette démarche avant de renoncer à l'unique rêve de ma vie.

Armand regardait attentivement le jeune homme. Il constatait dans ses profonds yeux noirs, dans son accent à la fois décidé et frémissant, cette force incompressible de l'amour vraiment passionné, dont il avait lui-même souffert, et il se sentait touché d'un sympathie plus vive pour cette nature à la fois virile et tendre.

— Mon cher artiste, répondit-il avec son mélancolique sourire sur les lèvres, vous venez de mettre le doigt sur une plaie encore saignante, et la réponse que je vais vous faire me serait pénible, si je ne consultais que mon amour-propre... Mais à l'âge où je suis, il faut imposer

silence à toute vanité juvénile... Oui, j'ai désiré épouser Mlle Éparvier. Il y a quelques jours, j'ai été la trouver et je ne lui ai pas caché que je serais heureux d'obtenir sa main... La vérité m'oblige à avouer que j'ai subi un échec.

— Elle a refusé ?

— Oui... Ses explications très franches m'ont fait comprendre qu'à cinquante ans passé l'amour n'est plus de saison et qu'il faut laisser la place aux jeunes... Maintenant vous êtes fixé.

— Merci, monsieur ... Encore une fois, excusez-moi.

Martial, très ému, voulait et n'osait tendre la main à son interlocuteur; Debierne la lui saisit et la secouant affectueusement :

— A votre tour ! soupira-t-il... Vous avez la verdeur, la chaleur d'âme et la volonté... Je vous envie et vous souhaite bonne chance !

Quand le jeune homme fut sorti, Armand se mit à la fenètre et le suivit des yeux. Il le vit traverser la cour, la tète haute, d'un pas allègre et assuré, et de nouveau l'émotion lui serra la gorge.

— Le voilà, l'homme des nouvelles couches ! songea-t-il mélancoliquement ; il marche du pas de ceux qui triomphent dans la vie... Il possède la vraie jeunesse, celle qui est faite de décision, de tendresse et de force... C'est lui que Madeleine choisira, et elle aura raison !

XIX

Un matin, au commencement du mois d'avril 1890, Prosper de La Jugie était descendu de bonne heure dans son jardin pour y prendre un bain de soleil printanier. Il y fut rejoint par Armand Debierne, qui revenait de voyage et qui profitait de cette radieuse matinée pour faire sa première visite à son voisin et ami. Tout en causant, ils se dirigèrent vers une tonnelle, encore sans feuillage, d'où la vue s'étendait sur la vallée de la Loire. Alanguis peu à peu par la vivacité d'un soleil déjà ardent, ils s'assirent côte à côte à l'abri d'un cèdre.

Cette prime aube d'avril, lorsque le temps est à souhait, met admirablement en valeur la grâce souriante de la Touraine. Ce jardin ou plutôt ce verger de la France réjouit alors les

sens et le cœur par une inoubliable harmonie de couleurs à la fois voluptueuses et virginales. — Les amandiers avaient déjà passé fleur, mais les pêchers estompaient d'une fumée rose la terre grise où les vignes bourgeonnaieut! çà et là, les poiriers et les cerisiers étalaient leurs énormes bouquets de floraisons blanches. Le long de la levée, les saules trempaient l'extrémité de leurs tiges précocement feuillues dans le tranquille courant où la Loire reflétait le ciel d'un bleu de pervenche. Parmi les massifs, les fauvettes répétaient à satiété leur chanson allègre et brève comme la jeunesse. De suaves odeurs de violettes montaient du fond des allées et, pour parfaire cette limpide symphonie du renouveau, tout au loin on entendait la claire sonnerie d'une cloche d'église.

— « Avril, l'honneur des prés verts! » déclama Prosper de La Jugie, dont cette glorieuse matinée surexcitait la manie poétique; la terre a revêtu sa robe nuptiale et les oiseaux chantent des épithalames... Quel dommage que ce beau temps ne soit pas arrivé une quin-

zaine plus tôt, il eût merveilleusement encadré le bonheur de nos jeunes mariés!... Malheureusement, le soleil manquait à la fête... Il avait fait comme toi, mon vieux, il s'était caché.

— Je ne me suis pas caché, répliqua Armand en rougissant, j'ai été tout bonnement deux mois en Italie... Je m'imaginais qu'en changeant d'air et de climat, je changerais aussi mes idées, mais elles ont voyagé avec moi et, fatigué de les promener de ville en ville, j'ai préféré revenir les enterrer ici... Parlons d'autre chose : ainsi ta nièce est mariée et tout s'est bien passé?

— Oh! il y a eu du tirage... Ma sœur a commencé par jeter les hauts cris, en disant qu'elle ne consentirait jamais à une pareille mésalliance... Songez donc, le fils de son ancien clôsier!... Moi-même, je l'avoue, je n'étais pas très enthousiaste, bien que ce jeune Métivier soit décoré et gagne beaucoup d'argent. Si seulement il était venu d'un autre bout de la France...; mais dans le pays même où tant de gens l'avaient vu en blouse et en sabots, c'était raide!... Nous avons eu beau

dire, Madeleine a tenu bon... Cette petite a de la tête... Elle a déclaré tout net qu'elle était majeure et entendait se marier à sa guise. Le jeune homme, lui, s'est très bien conduit. Il est venu me trouver et m'a prié, en fort bons termes, ma foi, d'user de mon influence pour vaincre les résistances de Mme Éparvier. Je l'ai étudié à fond... C'est un garçon intelligent, il n'y a pas à aller contre. Croirais-tu qu'il avait lu mes vers et en savait quelques-uns par cœur?... Je me suis laissé attendrir; j'ai représenté à ma sœur que Madeleine ne se marierait jamais, si elle manquait encore cette occasion. J'ai ajouté que Martial la prendrait sans dot et ne réclamerait pas de reddition de comptes. Cette dernière considération a agi puissamment sur Mme Éparvier, qui est, comme tu le sais, très serrée; elle a fini par donner son consentement et nos deux jeunes gens se sont mariés la semaine d'après Pâques.

— Ils n'ont pas quitté Tours?

— Non, ils passent leur lune de miel à Saint-Symphorien où Martial a installé son atelier, et c'est à peine si je les ai vus deux

fois... Ils savourent leur bonheur et roucoulent comme deux ramiers... En somme, Madeleine a eu la main heureuse et elle ne se repentira pas d'avoir été dédaignée par ton pupille... A propos, tu sais qu'il va se marier, lui aussi?

— Je ne sais rien, repartit amèrement Debierne, j'ai cessé toutes relations avec lui.

— Il épouse la fille unique d'un banquier de Loches; une héritière qui lui apporte en dot un demi-million... Le père, il est vrai, a été un peu *marchand de biens* et on lui reproche d'avoir prêté jadis à des intérêts usuraires, mais il est un des grands électeurs de l'arrondissement et il fera nommer son gendre député. A cheval donné on ne regarde pas la bride. Pierre Lamblin a prudemment rompu avec Mme des Yvelines et à cette heure il est en passe de devenir un gros personnage. Ma parole, ça ferait presque douter de la Providence!... Voilà un gaillard qui n'a pas hésité à commettre des vilenies pour satisfaire ses visées ambitieuses, et tout lui réussit!

Armand Debierne secoua tristement la tête.

— Je crois que tu te trompes, murmura-t-il; moi je suis de l'avis de Shakspeare : « Il y a en ce monde une impartiale Justice qui reporte à nos lèvres le calice que nos propres mains ont empoisonné. » C'est justement ce qui m'effraie pour Pierre et ce qui troublera le repos de mes dernières années... Je ne puis oublier que je l'ai aimé; qu'il est le fils d'une femme que j'ai adorée... et que je lui dois la pire de mes désillusions.

Ils en étaient là de leur causerie, quand un bruit de pas, joint au halètement d'une poitrine essoufflée, leur fit tourner la tête. Ils aperçurent M. Évariste Rambert qui se dirigeait vers eux. Le bonhomme portait scrupuleusement le deuil de sa femme. Toutefois on remarquait chez lui une particularité : depuis la mort de Mme Rambert, sa tenue n'était plus soignée et il s'habillait avec une recherche qu'on ne lui avait pas connue auparavant. Ainsi, bien qu'on fût au matin, il portait une jaquette noire coupée à la dernière mode, son linge était d'une blancheur immaculée, et ses souliers vernis découvraient des chaus-

settes de soie noire. Sa barbe, fraîchement taillée, encadrait plus coquettement sa figure rougeaude et, de chaque côté de son crâne presque chauve, les cheveux qui lui restaient semblaient avoir été frisés au petit fer.

Pour le moment, l'altération de ses traits ordinairement placides contrastait avec cette toilette. Ses joues étaient cramoisies et ses yeux bleus saillaient presque de leur orbite.

— Bonjour, voisin! dit Prosper, vous avez une mine de chat effarouché... Qu'y a-t-il?

— Je suis hors de moi, s'écria M. Rambert, dès qu'il put prendre sa respiration, je suis exaspéré!... Oh! les enfants! Vous êtes heureux, vous autres, de n'en point avoir!

— Asseyez-vous d'abord, reprit La Jugie d'un air intrigué et faussement compatissant, et expliquez-vous... Que vous est-il arrivé?

— Quelque chose qui dépasse l'imagination, répondit le bonhomme en s'épongeant; vous savez que Nancy est venue aux Rochettes la semaine dernière... Nous avions quelques arrangements à prendre au sujet de la succes-

sion de ma pauvre femme... Nancy, contre mon attente, s'est montrée fort déraisonnable et nous nous sommes quittés froidement... Mais ceci n'est rien!... Hier, en visitant sa chambre qu'elle avait laissée en désordre, je trouve un chiffon de papier qui traînait; j'y jette les yeux... C'était un télégramme expédié par son frère, et en voici le contenu...

En même temps il dépliait un papier bleu et lisait d'une voix tremblée :

« Si vieille baderne refuse argent, faisons procès. MARCEL. »

— La vieille « baderne », c'est moi, poursuivit sarcastiquement M. Rambert; quant au au procès. ils ont mis leur menace à exécution... Ce matin même, j'ai reçu assignation devant le tribunal de Tours à l'effet de m'entendre condamner à procéder au partage de la succession de feu Mme Rambert... Ne trouvez-vous pas ça ignoble, de la part d'enfants pour lesquels je me suis saigné!...

— C'est assez fin-de-siècle, comme dirait votre fils Marcel, observa La Jugie, et que comptez-vous faire?

— Je plaiderai, parbleu!... Je ne céderai pas à une menace de chantage... Oh! je sais où le bât les blesse tous deux!... Ils sont furieux parce que j'ai l'intention de me remarier!

— Vous voulez vous remarier, Rambert! s'exclama Debierne suffoqué.

— Et pourquoi pas? riposta le bonhomme, vexé de l'étonnement de son interlocuteur, je n'ai pas la prétention, moi, d'épouser une jeune fille... La personne à laquelle je veux m'unir est une femme mûre, quoique charmante encore... Il n'y a pas une si grande disproportion d'âge entre Mme des Yvelines et moi...

— C'est Mme des Yvelines! reprit ironiquement Prosper, ah! vous m'en direz tant!... Hé! hé!... Vous êtes encore assez verts tous deux pour avoir des mioches, et je comprends que votre gendre fasse la grimace.

— Mon gendre, soit!... J'aurais supporté ça de lui; mais Nancy, mais Marcel, des enfants que j'adorais et que je gâtais.

— Trop! ajouta sentencieusement Prosper;

gâter les enfants, c'est se préparer des verges à soi-même... Maintenant qu'il a bon appétit. Marcel n'est pas content de partager le gâteau avec de petits frères éventuels.

— Est-ce que ça le regarde! repartit M. Rambert furibond, est-ce que je me mêle de ses affaires, moi?... Si je ne peux pas supporter la solitude, si j'ai besoin d'une compagne à mon foyer, ne suis-je pas libre de la chercher où il me plaît?... Oh! les enfants d'aujourd'hui, race d'ingrats, sans principes, sans cœur et sans respect!

— Le fait est, acheva Prosper, que la génération actuelle ne vaut pas grand'chose; elle n'a plus ni jeunesse, ni poésie, ni désintéressement... Debierne et vous, voisin, vous êtes payés pour le savoir.

Debierne restait pensif.

— Mes chers amis, dit-il enfin avec son mélancolique sourire, pour raisonner juste en pareille matière, il faudrait d'abord dépouiller le vieil homme. A toutes les époques, les gens âgés ont été enclins à louer le passé au détriment du présent. A mesure que nous vieillis-

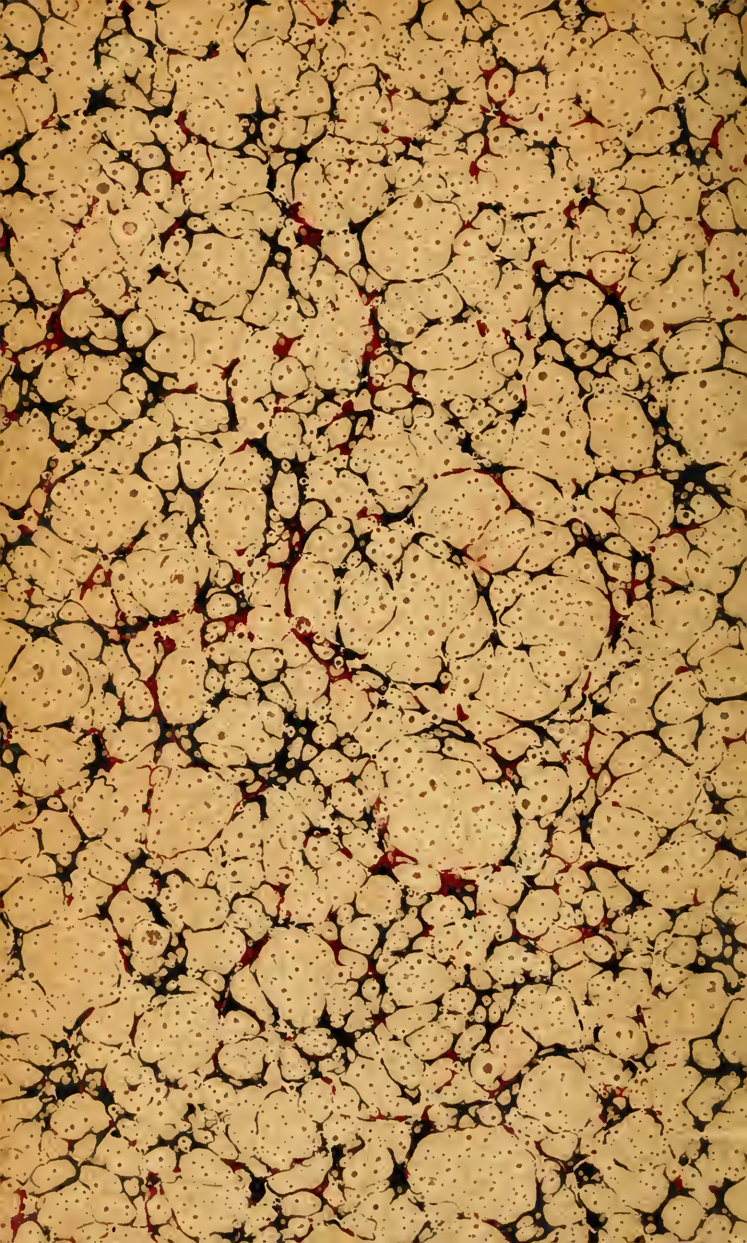
sons, nous regardons les choses d'autrefois avec des yeux de presbytes et les choses d'aujourd'hui avec des yeux de myopes. Déjà, sous Auguste, Horace traitait fort mal les jeunes Romains de son temps. Lorsque nous avions vingt ans, nos pères devaient penser de nous exactement ce que nous pensons des jeunes gens qui ont pris notre place. La vérité est que les générations se succèdent et ne changent pas. Les feuilles mortes tombent, une nouvelle frondaison les remplace; mais on ne saurait médire de la forêt, parce qu'on y rencontre çà et là quelques branches inutiles ou malades. Nous regardons autour de nous, nous y voyons des enfants étiolés et pervertis par un excès de bien-être, et nous jugeons à tort toute une génération d'après des échantillons mal venus. Quand les classes supérieures sont trop vieilles pour fournir leur contingent d'enthousiasme, ce sont les classes inférieures qui, à leur tour, produisent des hommes d'action, de foi et de talent. A côté des égoïstes comme Pierre Lamblin ou des inutiles comme Marcel, il y a les vaillants

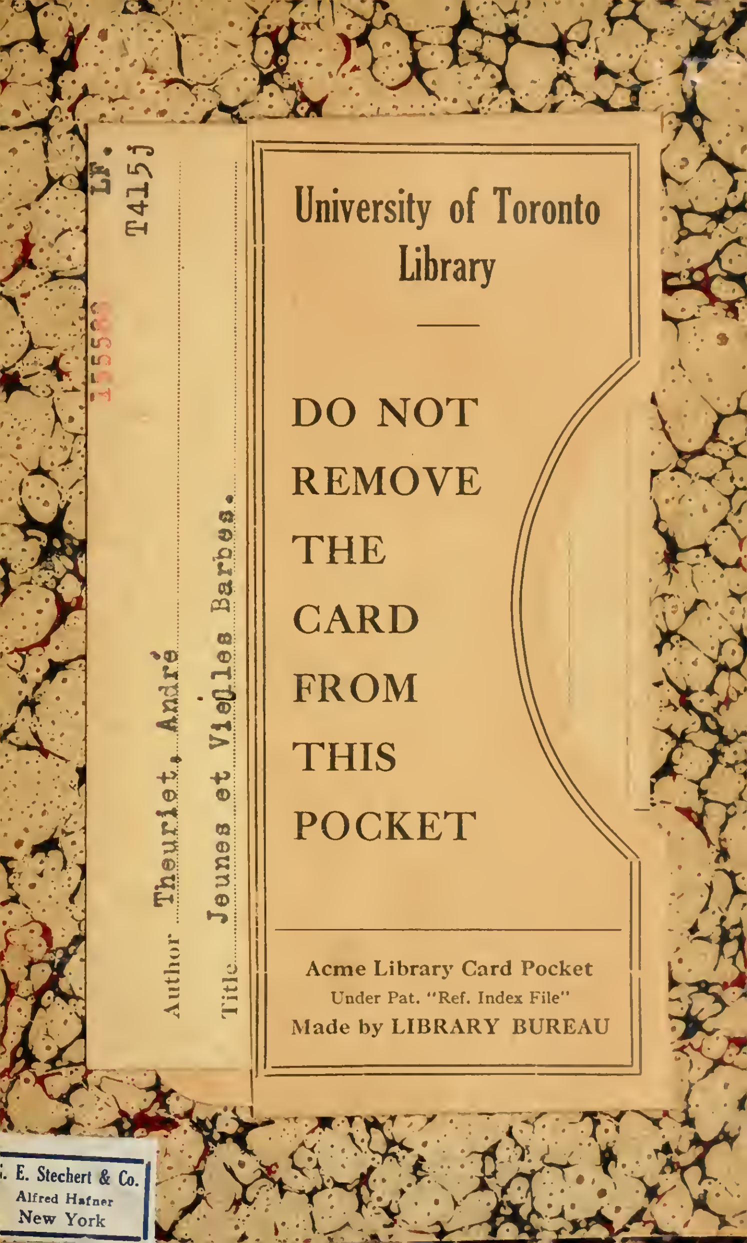
comme Martial Métivier, qui infusent un sang jeune au corps social. — Croyez-le bien, tant que la terre et l'humanité dureront, il y aura toujours de nouvelles poussées de jeunesse, comme il y aura toujours du soleil et du printemps...

Dans le jardin baigné de clarté, pour confirmer les paroles d'Armand, les arbres fruitiers étalaient leurs floraisons plantureuses, le ciel bleu souriait et, de même que le vieux vin bouillonne dans les fûts lorsque la vigne fleurit, les tièdes souffles d'avril réveillaient un reste de jeunesse au cœur de ces trois hommes qui avaient doublé le cap de la cinquantaine.

FIN

Sceaux — Imprimerie Charaire et Cie




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
LF.
T415j
Author Theuriet, André
Title Jeunes et Vieilles Barbes.
E. Stechert & Co.
Alfred Hafner
New York

